

L'Exécuteur [268]

– Justice mafieuse

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



JUSTICE MAFIEUSE

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

JUSTICE MAFIEUSE



PROLOGUE

Crooked Island, Floride, 14 juin

Vêtu d'une combinaison en néoprène qui épousait son corps athlétique comme une seconde peau, Armand Casale sortit de l'eau. Il recracha l'embout de son détendeur et coupa l'arrivée d'oxygène. Sans ôter son masque, il retira ses palmes et les accrocha à sa ceinture, avant de s'avancer sur l'étroite plage de sable éclairée par la lune.

Il la traversa d'une démarche assurée. Il ne pouvait rien contre la lune, mais il savait qu'un type en train de courir comme un fou sur le sable pour rejoindre la ligne d'arbres avait toutes les chances d'attirer l'attention des gardes.

Il atteignit la lisière sans qu'une sirène se soit déclenchée ou que des hommes aient fait irruption avec des armes automatiques. Casale songea alors qu'il avait fait la moitié du chemin. Le plus dur restait à venir, bien sûr, mais certains membres de son équipe étaient persuadés qu'il ne survivrait même pas à son arrivée sur la plage.

Casale n'agissait pas à la légère. Raison pour laquelle il était venu seul, plutôt qu'accompagné de cinq ou six flingueurs.

À condition de bien faire les choses, c'était le travail d'un seul homme.

Sa cible se trouvait à une centaine de mètres à l'intérieur des terres. Si elle avait été à vendre, la petite maison, avec ses deux chambres, aurait atteint une somme à sept chiffres. L'acheteur aurait non seulement payé pour la proximité de l'océan, mais aussi pour l'isolement, plutôt rare en Floride dès lors qu'on avait du sable et de bonnes vagues.

Mais la propriété n'était pas à vendre. Elle ne l'avait pas été depuis que l'Oncle Sam l'avait réquisitionnée pour des exercices de la marine pendant la Seconde Guerre mondiale. Plus récemment, le *Justice Department* avait conservé la maison, qu'il utilisait comme antenne du programme WITSEC.

Le programme fédéral de protection des témoins.

Casale ne savait pas combien son patron avait lâché pour obtenir

une telle info – la localisation de cette *safehouse* de Crooked Island –, et il s'en foutait. Il avait ses ordres, et il avait bien l'intention d'exécuter sans accroc le plan établi.

Il y avait quatre gardes, au moins, et une cible principale. Casale était autorisé à les tuer tous, si nécessaire, et tant pis pour le merdier que causerait inévitablement la mort d'agents fédéraux.

Il n'avait pas une idée précise du genre d'armes qu'utiliseraient ses adversaires. Depuis les années 90, le Smith & Wesson calibre .40 était le flingue standard du F.B.I. Mais il y aurait aussi probablement des fusils.

De toute façon, Casale était paré à toute éventualité. Il avait comme arme de réserve un pistolet-mitrailleur Sceptre. Il se trouvait avec ses accessoires dans un sac en plastique hermétique. L'arme ne faisait que trente-cinq centimètres avec sa crosse d'épaule rétractée ; et vingt de plus avec le gros réducteur de son fixé au bout du canon. Des chargeurs de cinquante cartouches à quatre colonnes donnaient au Sceptre une capacité en munitions supérieure à n'importe quel autre P.-M. Sa cadence de tir, 850 coups par minute, surpassait même le classique MP-5 Heckler & Koch.

Mais le Sceptre était le dernier recours de Casale. Il le gardait en réserve, au cas où le plan qu'il avait établi partirait en sucette.

Ses deux armes principales étaient un pistolet Walther P.38, également équipé d'un réducteur de son et de cartouches subsoniques chargées manuellement, et un tout nouveau jouet, rangé dans un fourreau, à sa ceinture.

Il n'avait utilisé le couteau WASP qu'une fois sur un être humain – un essai sur le terrain, en quelque sorte –, et le résultat avait été spectaculaire. Le WASP était équipé dans son manche d'une cartouche de gaz carbonique, qu'on pouvait activer en pressant un bouton. Le gaz circulait dans un tube et à l'intérieur de la lame de quatorze centimètres, d'un acier chirurgical. Libérés, des centimètres cubes de gaz à moins quinze degrés étaient injectés dans le corps de la victime, se dilatant pour atteindre le volume d'un ballon de basket-ball et réfrigérant instantanément tous les tissus avec lesquels ils se trouvaient en contact.

À l'origine, le WASP avait été créé comme arme de défense pour les plongeurs confrontés aux requins. Non seulement l'injection de gaz réfrigérant tuait le requin, mais elle le faisait remonter à grande vitesse jusqu'à la surface, où il explosait et attirait les autres prédateurs. Pendant ce temps, le plongeur avait la possibilité de s'éloigner et de sauver sa peau.

Le couteau était vendu six cents dollars, mais celui de Casale ne

lui avait rien coûté. Un des tueurs de Don Romano en avait volé une caisse en juillet, et Casale s'était servi ; il en avait pris deux, avec assez de cartouches de gaz pour tenir l'année. Il avait étrenné son nouveau jouet deux semaines plus tôt à San Francisco, sur un sans-abri. L'affaire avait laissé la police perplexe ; les médias, eux, étaient sur la piste de cultes sataniques ou de trafiquants d'organes.

Après ce qui allait se passer cette nuit, la police disposerait de nouveaux éléments sur ce mystère. Ils découvriraient peut-être *comment* les choses s'étaient passées, peut-être même *pourquoi*, mais pour ce qui était de savoir *qui*, il n'y avait aucune chance.

Casale enfila les chaussures de running qu'il avait apportées dans un autre sac en plastique. Pas question pour lui de laisser un peu de sang à cause d'un coquillage ou d'un morceau de verre. Jusque-là, personne n'avait son ADN.

Ça n'était pas cette nuit que les choses changeraient.

Hyder, Arizona, 14 juin

Haroun al-Rachid se dit que la petite ville avait dû être choisie pour son nom. Une blague douteuse. Pourquoi, sinon, des agents du gouvernement américain iraient-ils cacher un témoin de la plus haute importance, un traître qui avait retourné sa veste, dans une ville qui s'appelait *Hyder* ?

Voilà ce qui le dégoûtait le plus, chez les Américains, cette arrogance, cette conviction pleine de suffisance qu'ils avaient d'être supérieurs en tout à tout le monde. Même leur sens de l'humour était vulgaire et de mauvais goût, sans finesse, qui reposait sur des insultes dirigées contre les minorités non blanches et les femmes.

Depuis que ben Laden avait surpris les Américains en 2001, les Musulmans étaient devenus la cible privilégiée de l'humour américain. Al-Rachid comprenait cette pulsion – à vrai dire, une de ses blagues favorites mettait en scène un missionnaire américain et un chameau priapique. Mais ça ne l'empêchait pas de penser que le Grand Satan avait besoin d'apprendre l'humilité.

Cette nuit, modestement, il allait y contribuer.

Le désert qui s'étendait aux portes de Hyder, dans l'Arizona, n'avait rien à voir avec celui de son Arabie Saoudite natale. Il n'y avait pas ici de dunes immenses et toujours changeantes, presque soyeuses, d'un sable cuit par le soleil. Ici, c'était de la poussière et des cailloux, sur un sol dur, froissé et crevassé comme la peau d'un vieux reptile. Il y poussait des cactus, des arbres de Joshua, des mesquites ; il y avait

aussi ce que les gens d'ici appelaient des *tumbleweeds*, ces boules de végétation qui faisaient tressaillir le chauffeur d'al-Rachid chaque fois que l'une d'elles traversait la route à deux voies, juste devant les phares de la voiture.

— Sois prudent, ordonna al-Rachid. Il y a des flics partout.

Le conducteur du véhicule répondit en arabe, gardant les yeux fixés sur la route.

En fait, à l'exception de ceux qu'il était venu tuer, al-Rachid doutait de trouver des représentants de la loi dans ce coin de l'Arizona, ce soir. Il y avait un bureau du shérif avec juste un homme en poste, à Hyder, et le district avait un flic chargé d'effectuer des patrouilles sur la route ; mais al-Rachid avait reçu l'assurance que le premier rentrait chez lui à 18 heures, et n'intervenait qu'en cas de gros problème, tandis que l'autre, un policier d'État, devait surveiller près de six cent cinquante kilomètres de route durant les huit heures que durait son service. Les chances de tomber sur lui à un endroit et une heure donnés étaient plus que faibles.

Mais une fois qu'ils auraient rejoint leur destination, ce serait une autre histoire. Al-Rachid et ses deux compagnons avaient été envoyés jusqu'ici pour tuer un homme. Lequel était protégé par au moins quatre gardes du corps, armés et entraînés.

Un problème qui n'en était pas vraiment un.

Les agents du F.B.I. – tous américains – étaient entraînés pour épargner le maximum de vies et ne tuer qu'en dernière extrémité. Rien, dans leur expérience, ne les préparait à affronter des guerriers dévoués au Sabre d'Allah.

Ils allaient comprendre, ce soir, pour leur plus grande peine.

À l'aide d'une lampe de poche miniature, al-Rachid examina la carte routière ouverte sur ses genoux. Il avait clairement indiqué d'une flèche l'endroit où il leur faudrait quitter la route nationale et tourner sur la droite.

— Un kilomètre, annonça-t-il au conducteur.

Se tournant vers le soldat, à l'arrière, il ordonna :

— Lunettes.

Sans répondre, l'homme fouilla dans un sac posé à côté de lui et il en sortit deux paires de lunettes de vision nocturne. Al-Rachid les prit toutes les deux. Il en laissa une paire sur la carte et garda l'autre pour le conducteur.

— Maintenant ! lança-t-il soudain.

Le conducteur éteignit aussitôt ses phares, sortit lentement de la route, sur la droite, et il s'arrêta à quelques mètres de la chaussée

goudronnée. Les feux de position, à l'arrière, diffusaient leur lueur rougeâtre, mais al-Rachid ne pouvait rien y faire.

Il passa à son voisin la paire de grosses lunettes qu'il avait à la main, avant de chausser les siennes, prenant le temps de bien ajuster les lanières de fixation. Chaque fois qu'il portait ce genre d'équipement pendant un certain temps, il avait droit à des douleurs musculaires au niveau de la nuque et des épaules. Mais étant donné les circonstances, c'était un petit prix à payer.

La victoire était maintenant à portée de la main.

Se tournant sur son siège, il s'assura que le soldat, à l'arrière, avait enfilé les lunettes et qu'il avait en main le fusil d'assaut AR-18 à crosse repliable. Deux autres armes identiques étaient posées aux pieds d'al-Rachid.

Si on lui avait donné le choix, il aurait préféré des Kalachnikov, mais dans les circonstances présentes, les Armalite s'étaient imposés comme le meilleur choix dans les armes disponibles. Ils étaient chambrés en 5.56 mm, des cartouches NATO légèrement plus grandes que les 5.45 mm standard de l'AK-74. Mais en main, la différence était minime, et le chargeur 40 cartouches de l'Armalite lui donnait une puissance de feu supérieure.

Chargés de munitions anti-blindage, comme c'était le cas ici, les fusils auraient raison du Kevlar et autre protection que pourraient porter leur cible ou ses gardes du corps. En fait, les balles transperçeraient les gilets aussi facilement qu'un couteau brûlant passe à travers du beurre.

— 1300 mètres, annonça al-Rachid à son chauffeur.

L'autre le savait, mais il ne fit aucune remarque. Alors qu'ils roulaient sur la route d'accès en terre, soulevant un nuage de poussière qui se perdait dans la nuit, al-Rachid laissa tomber sa carte et récupéra les deux fusils qui se trouvaient à ses pieds.

Il n'était pas question de foncer droit sur la maison. Même avec les phares éteints, ils alerteraient les gardes et anéantiraient l'avantage qu'ils avaient, celui de la surprise. Al-Rachid allait faire arrêter son chauffeur à mi-chemin de la petite maison, leur objectif, qu'ils rejoindraient à pied, à travers le paysage aride.

Avec de la chance, leur cible et au moins un des gardes du corps seraient endormis. Les agents devaient se reposer et manger à tour de rôle, deux ou trois d'entre eux restant en alerte vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Mais en alerte jusqu'à quel point ?

Al-Rachid sourit alors que la voiture ralentissait, puis s'arrêtait sur le côté.

Dans quelques instants, il allait le découvrir.

Crooked Island, Floride

Armand Casale tomba sur le premier garde alors qu'il était à une cinquantaine de mètres de la maison. Il fut surpris de trouver l'agent, un type d'âge moyen, dehors à cette heure-là, alors qu'il était plus de minuit et qu'un vent glacé soufflait du golfe. Il patrouillait dans les environs immédiats de la maison. Casale se dit que même les agents fédéraux devaient s'ennuyer, parfois.

Il avait un fusil anti-émeute, qu'il tenait d'une main, le long de sa jambe, le canon dirigé vers le ciel. Même si l'arme était chargée, il faudrait un certain temps à son propriétaire pour la redresser, déplacer sa main droite jusqu'à la crosse et glisser son index dans le pontet.

Casale n'avait de toute façon pas l'intention de lui laisser tout ce temps.

Accroupi dans l'ombre, parfaitement immobile, respirant à peine, il laissa la sentinelle passer à sa hauteur. Il vit le gilet en Kevlar que l'autre portait, sans même une veste ou un blouson pour le dissimuler, mais ça ne l'inquiéta pas.

Il le laissa faire encore trois pas, avant de se redresser et de s'élancer. Il plaqua sa main gauche sur la bouche de l'agent tandis que sa main droite faisait pénétrer la lame du WASP à travers le gilet en Kevlar, qui n'offrit pas plus de résistance qu'un gros manteau d'hiver.

Dans le même temps, Casale injecta le gaz carbonique réfrigérant dans le corps du fédéral. Aussitôt libéré, le gaz se dilata et repoussa le cœur et les poumons, qui cessèrent toute activité alors que le tueur retirait sa lame. L'autre rua et trembla violemment dans l'étreinte de son assassin, puis son corps devint soudain tout mou et Casale le laissa s'écrouler dans le sable, la tête la première.

Puis le visiteur rechargea le WASP, remplaçant la cartouche de gaz, puis il s'avança. Jusque-là, sa mission se déroulait exactement comme prévu.

Il ne croisa plus personne tandis qu'il rejoignait la maison. S'en approchant dans la pénombre, il vit les fenêtres éclairées, avec les rideaux tirés ; dans une pièce où on avait éteint la lumière, l'écran d'une télévision projetait sa lueur tremblotante.

Il sortit tranquillement de son sac en plastique le pistolet équipé du réducteur de son. Il n'y avait aucune caméra pour surveiller la maison ou le jardin, une carence qui se retournerait contre quelqu'un

à Washington dès le lendemain, quand la nouvelle de ce qui était sur le point de se passer arriverait là-bas. Armand Casale contourna la *safehouse* dans le sens des aiguilles d'une montre, cherchant des fenêtres avec des rideaux pour tenter d'entrevoir ce qui se passait à l'intérieur.

Il revint à son point de départ sans avoir trouvé d'ouverture.

À défaut d'autre chose, le F.B.I. s'en sortait bien avec les rideaux.

Pour rentrer à l'intérieur de la maison, Casale allait commencer par les portes. Elles devaient être verrouillées, bien sûr. Fermer correctement les portes et les fenêtres était la première des mesures de sécurité. Pourtant, même les plus entraînées des sentinelles commettaient des erreurs ; et si les agents qui se trouvaient à l'intérieur de la maison attendaient un retour rapide de leur copain...

Le tueur essaya d'abord la porte qui se trouvait à l'arrière ; il était selon lui plus vraisemblable que les sentinelles sortent par cette issue pour aller inspecter les bois et les dunes. Comme c'était le cas pour beaucoup de maisons situées en bord de mer, la porte d'entrée principale était ici tournée vers l'intérieur des terres tandis que l'autre porte, derrière, faisait face à l'océan.

Il posa une main gantée sur la poignée et l'actionna.

Elle tourna.

Casale retint son souffle. Il s'attendait à entendre une alarme, un cri d'alerte, peut-être même des coups de feu.

Mais rien ne se passa.

Le canon du Walther devant lui, il s'avança dans une cuisine bien éclairée.

Et vide.

Il traversa la pièce et s'engagea dans un couloir qui bifurquait sur la droite et sur la gauche. Le son d'une télévision provenait de la gauche, probablement une des chambres. Casale prit sur sa droite et suivit le ronronnement de voix. Les gens qui se trouvaient là parlaient doucement, mais sans se cacher.

Il était minuit, et la mort approchait.

Il fit son entrée dans ce qui devait être le salon et il trouva là deux agents affalés dans des fauteuils, en train de parler sport. Un des fédéraux faisait face à la porte par laquelle Casale venait d'entrer ; l'autre lui tournait le dos.

Le premier se redressa brusquement en même temps qu'il récupérait son arme. La balle que le Walther avait vomie lui transperça la tête. Le tueur prêta à peine attention au sang et aux fragments de cerveau qui éclaboussaient le fauteuil. Il tira de nouveau,

avant que l'autre agent ait pu se lever et se tourner. La balle lui traversa la tempe et pulvérisa ses dernières pensées sur le tapis usé couleur rouille. Quand le type tomba, ce fut avec un bruit sourd et définitif.

Deux en moins.

Casale revint dans le couloir, sans vraiment s'inquiéter que le bruit ait pu alerter les survivants de la *safehouse*. Il essaya la première chambre et tomba sur le dernier agent, qui se réveillait et clignait furieusement des yeux à cause de la lumière. Une balle l'envoya pour toujours au pays des rêves.

Plus qu'un.

Casale savait que sa cible principale n'aurait pas d'arme. C'était strictement interdit par le règlement du programme de protection des témoins. Seuls les gardes étaient armés, prêts à se sacrifier pour les personnes qu'ils étaient chargés de surveiller.

Le sacrifice avait été accompli, et la cible était à présent sans défense.

Casale s'attendait vaguement à ce que la dernière porte soit fermée à clé, comme un dernier défi, mais la poignée tourna sans résister. Il franchit le seuil et reconnut aussitôt sa cible, pour l'avoir vue sur des photos.

L'homme était allongé sur un lit. Il se redressa aussitôt.

— Vincent Onofre, dit Casale.

Ce n'était pas vraiment une question. C'était juste histoire d'être sûr.

L'autre, bouche bée, finit par demander :

— Qui vous êtes ?

— Un ami d'un ami, répondit Casale, qui tira dans la foulée, deux fois.

Une balle à travers le front et l'autre dans la tempe, alors que le type était projeté vers l'arrière, sur ses oreillers. Voilà, c'était fait.

Il n'avait plus qu'à rejoindre l'océan, nager un peu et rentrer chez lui.

Hyder, Arizona

Il était difficile à trois hommes *d'entourer* une maison, mais ils pouvaient la couvrir assez en surveillant trois coins du bâtiment. Chaque tireur avait alors une vision dégagée de deux côtés, ce qui

anéantissait toute chance des occupants de pouvoir fuir sans être vus.

Deux lumières brûlaient dans la *safehouse*. L'une brillait faiblement à travers un petit panneau de verre dépoli, probablement la fenêtre d'une salle de bains. L'autre passait à travers des rideaux et permettait d'entrevoir la cuisine. Même s'il n'y avait aucun mouvement, al-Rachid pensait qu'un ou deux gardes devaient être réveillés.

Son plan n'avait rien de subtil, mais il avait la vertu de la surprise et d'une force écrasante. Il ne laisserait pas une chance à ses ennemis de se battre ou de fuir. Ils mourraient, voilà tout.

En plus des Armalite AR-18, le petit arsenal d'al-Rachid comportait trois lanceurs LAW, tous chargés d'une roquette 66 mm anti-blindage. Considérées comme obsolètes contre les tanks modernes, les roquettes faisaient toujours l'affaire pour s'attaquer à des véhicules ou des bâtiments civils.

Les compagnons d'al-Rachid avaient reçu un entraînement pour utiliser les LAW. Ils n'auraient droit qu'à un tir et devaient donc réussir leur coup. Des grenades thermiques succéderaient aux roquettes, après quoi ils resteraient le temps qu'il faudrait pour regarder la maison brûler jusqu'aux fondations – et abattre les éventuels survivants qui chercheraient à fuir.

Al-Rachid libéra la goupille de sécurité de son lanceur, qu'il déploya complètement tandis qu'il le portait à son épaule, en visant. Le fusil AR-18 était posé à côté de son pied droit, sur le sable, avec la grenade incendiaire.

Il arma le LAW, visa la fenêtre qu'il avait choisie comme cible, à un peu moins de deux mètres sur la gauche de la porte d'entrée, et il pressa la détente. Dans le même temps, ses deux hommes balancèrent leurs roquettes, qui filèrent vers la maison dans un sillage de feu et de fumée.

Le verre des fenêtres n'offrit aucune résistance aux projectiles. Ils étaient paramétrés pour n'exploser qu'au contact d'un mur solide, à l'intérieur de la maison. Là, leur puissance faisait des ravages, sur le bois des poutres, le plâtre des murs, les meubles et les hommes.

Les roquettes explosèrent comme une série de pétards géants, et la maison vomit de la fumée et du shrapnel. Les fenêtres encore intactes de la *safehouse* volèrent en éclats ; les portes, à l'avant et à l'arrière, tremblèrent violemment, mais tinrent bon.

Avant que les échos de la triple explosion aient eu le temps de s'éteindre, al-Rachid avait récupéré sa grenade. S'approchant un peu plus de la maison, il la balança par l'ouverture dans laquelle des flammes étaient déjà visibles. Elles s'étendaient rapidement en

dégageant une fumée toxique.

Après les roquettes, les grenades parurent relativement discrètes. Elles firent entendre des détonations étouffées à l'intérieur de la maison, dégorgeant aussitôt leur contenu chimique, blanc surchauffé, qui carboniserait tout ce qu'il pouvait y avoir d'humain dans la *safehouse*. La thermite était capable de brûler à travers de l'acier trempé et du béton. Autant dire que la chair et les os n'avaient aucune chance.

Al-Rachid attendait et regardait la maison brûler, son Armalite à la main. Il sentait la chaleur, d'où il se tenait. Il savait que ce devait être l'enfer, à l'intérieur de la maison. Mais c'était le châtement que méritaient les traîtres qui rompaient leur serment de loyauté. Cette fournaise leur donnerait un avant-goût de ce qui les attendait après la mort.

Ce n'était que justice.

Et pour lui, c'était une autre mission accomplie avec succès.

Al-Rachid se détendait peu à peu quand des balles vinrent labourer le sol sablonneux, à ses pieds. Il sursauta et se mit à danser en reculant, jusqu'à ce qu'il trouve refuge derrière un arbre de Judée. Comment était-il possible que quelqu'un soit encore vivant à l'intérieur de la maison ? Vivant, et capable de se battre ?

L'idée qu'il s'agissait peut-être de munitions qui explosaient dans la maison à cause de la chaleur lui traversa l'esprit, pour disparaître d'elle-même. C'était absurde. Les balles qui étaient venues lui chatouiller les pieds n'étaient pas arrivées là par hasard.

Aussi fou que cela puisse paraître, ces coups de feu avaient été tirés par quelqu'un qui avait réussi à survivre aux roquettes et aux grenades. Et cet ennemi invisible continuait de tirer.

Soit. Ils avaient envisagé cette possibilité.

Al-Rachid attendit, résistant à l'impulsion de répliquer en tirant vers les flammes de canon qu'il entrevoyait sporadiquement. Ou bien le feu qui faisait rage allait dévorer son ennemi ; ou bien il le pousserait à quitter la planque d'où il pouvait tirer sans être inquiété.

Tout ce qu'Haroun al-Rachid avait à faire, c'était attendre.

Cinq minutes plus tard environ, alors qu'il commençait d'entendre au loin des sirènes, al-Rachid vit une silhouette s'avancer, avec les flammes en arrière-plan. Le type avait une démarche incertaine, il était agité par de violentes quintes de toux. Al-Rachid ne parvint pas à identifier son arme, ce qui n'avait de toute façon aucune importance.

Il lâcha une longue rafale, vidant la moitié de son chargeur, alors que deux ou trois cartouches auraient suffi. Il était en colère, tout en

sachant que c'était irrationnel. Les premières balles couchèrent le type au sol, puis les autres continuèrent de le marteler, de secouer son corps de spasmes violents.

Quand ce fut vraiment terminé, quand la *safehouse* s'effondra sur elle-même, totalement investie par les flammes, al-Rachid rassembla ses hommes et ils rejoignirent leur véhicule.

CHAPITRE PREMIER

San José, Costa Rica, 20 juin

Les mains crispées sur le volant de la Ford de location, Mack Bolan roulait sur l'Avenida Central. Il roulait vite, très vite, presque cent kilomètres à l'heure, en tâchant de se jouer de la circulation, des feux et des carrefours sans ralentir ou presque. Il jetait de fréquents coups d'œil dans son rétroviseur, guettant l'apparition de voitures de police.

Il préférerait ne pas penser à la réaction des flics locaux en découvrant qu'un gringo traversait leur capitale à tombeau ouvert avec un arsenal de guerre sur sa banquette arrière.

— Encore combien ? demanda-t-il à sa navigatrice.

Blanca Herrera était une vraie beauté. Trente ans, un visage d'ange encadré par des cheveux noir de jais brillants, elle avait le physique pour poser dans des calendriers.

Herrera baissa les yeux sur son plan de la ville et effectua une rapide mesure avec ses doigts.

— Deux kilomètres environ, annonça-t-elle. Vous tournez à droite, sur la Calle Quarenta, puis vous continuez vers le nord jusqu'à l'Avenida Cinco.

— D'accord.

Avenida Cinco. Rien à voir avec la Cinquième Avenue, à New York. Ils n'allaient pas là-bas pour faire les boutiques de luxe.

— Vous pensez qu'il sera seul ? demanda Herrera. Il a peut-être des gardes du corps, ce genre de choses...

— Gil Favor tient à son intimité. De toute façon, cela fait des années qu'il paye ce qu'il faut à votre gouvernement pour qu'on le laisse tranquille.

— Il paye *certaines personnes*, précisa Herrera en se raidissant.

— La police, le procureur de la république et au moins un président.

— Un ex-président.

— Dont l'irréprochable successeur n'a pas levé le petit doigt pour changer quoi que ce soit à la situation de Favor.

— Je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'il n'y a pas de traité d'extradition entre votre pays et le mien.

— Ce que Favor sait très bien. Raison pour laquelle il n'a jamais eu besoin d'une troupe de porte-flingues pour le protéger. Jusqu'à maintenant.

— Et vous croyez qu'il n'a toujours pas conscience que la donne a un peu changé ? Que ça chauffe autour de lui ?

C'était le hic, bien sûr. Le F.B.I. et le U.S. Marshals Service avaient gardé le secret sur les deux meurtres liés au programme WITSEC, utilisant tous les moyens possibles pour maintenir le black-out sur les médias. Mais la censure, quelle que soit sa forme, avait ses limites. Même sans la presse ou la télévision, Favor avait assez de contacts dans tous les États-Unis pour être prévenu du moindre changement dans le climat, d'une température qui montait dangereusement pour lui.

Qu'allait-il faire ? Attendre, ou filer pour aller se mettre à l'abri, sous une nouvelle identité qu'il avait déjà sans doute sous le coude ? D'après les quelques informations dont disposait Bolan, il n'avait pas encore fichu le camp.

Il était aussi possible que les autres, ceux qui voulaient la peau de Favor, soient déjà passés.

On verrait bien.

— S'il est là..., commença Herrera.

— Il sera là, coupa le Guerrier.

— Vous savez de quelle façon vous allez vous y prendre ?

— Il faut agir vite, sans prendre de gants. Quelqu'un veut se débarrasser de lui, à tout prix. Sa meilleure chance de survie, c'est de sauter dans un avion avec moi et de mettre ses ennemis là où ils ne pourront plus rien contre lui.

— Il va croire ça ? Je veux dire, sachant qui sont ces gens, ce qu'ils sont...

— Ça m'étonnerait.

Gil Favor n'était pas stupide. C'était même un génie, dès qu'il était question de chiffres. Et il était aussi tordu qu'un *svastika*. Il se rendrait probablement compte que faire mettre derrière les barreaux, même dans le couloir de la mort, l'homme qui était accusé, ne ferait pas disparaître le contrat qui avait été mis sur sa propre tête. Que Favor témoigne ou non, ses chances de survie, où que ce soit, et quelle que

soit la protection dont il bénéficierait, étaient pratiquement nulles.

— Pourquoi est-ce qu'il vous aiderait, alors ? demanda Herrera.

— C'est mon travail de le persuader.

Bolan fronça les sourcils et évita de justesse une moto.

— Je vais lui laisser le choix, expliqua-t-il. Soit il me suit, soit il devra faire avec les flingueurs d'un autre.

— Je vois. Et si jamais votre logique lui échappait ?

— Favor viendra avec moi, d'une manière ou d'une autre. Il sera la semaine prochaine à New York – sur le banc des témoins, cette fois.

— Imaginons que vous l'amenez là-bas, mais qu'il refuse de collaborer avec la cour ?

— Ce ne sera plus mon problème. Mon travail consiste à l'amener là-bas.

Ils roulèrent en silence pendant un instant. Puis Bolan annonça soudain :

— Avenida Cinco.

— Prenez sur la gauche, indiqua Herrera. Sa maison sera la troisième à gauche.

Bolan suivit ses instructions, heureux d'échapper à la circulation trop dense à son goût de l'Avenida Central. Bordée des deux côtés par de belles maisons, l'Avenida Cinco était beaucoup plus calme.

Il y avait de l'argent, par ici, songea le Guerrier en comptant les propriétés.

— C'est celle-ci ! lança Herrera. En brique et en pierre.

— Je vois, oui, acquiesça Bolan. Je vois aussi qu'il a apparemment de la compagnie.

Ce n'était pas simplement que Gil Favor *aimait* la tranquillité. Il en avait un besoin presque maladif, il avait besoin qu'on le laisse seul de la même façon qu'il avait besoin de nourriture, d'eau et d'oxygène. C'était la meilleure – peut-être même la seule – façon pour lui de rester en vie.

En quarante-sept ans d'existence, aucune relation avec les autres membres de son espèce n'avait apporté à Favor ce qu'il était convenu d'appeler de l'épanouissement. Le bonheur, il le trouvait quand il volait et dépensait l'argent que quelqu'un d'autre avait difficilement gagné ; il trouvait même du plaisir avec des prostitués qui l'idolâtraient pendant une heure.

Mais s'agissait-il d'une vie normale ?

Absolument pas.

Cela n'avait rien d'étonnant, étant donné sa situation présente. Il avait des millions de dollars sur un compte hors de portée du gouvernement américain ; il vivait sans avoir à s'inquiéter des mandats fédéraux et se retrouver sans pays, à son âge, ne lui faisait ni chaud ni froid.

Il était sur le point de se servir un nouveau cognac d'après dîner quand la première alarme carillonna doucement. Pas de quoi s'affoler, même si cette alarme signifiait qu'il y avait des intrus devant chez lui.

Favor n'avait jamais été un homme violent – enfin, presque jamais. Il avait gagné la plus grande partie de ses gains en trafiquant des comptes et en blanchissant de l'argent taché de sang pour des gros prédateurs, mettant de côté une partie pour lui-même. Aveuglé par l'existence qu'il menait, il ne se souciait pas de tout ce qui pouvait se passer autour de lui.

Toutefois, l'instinct de survie était aussi fort en Gil Favor que chez n'importe quel autre être humain qui a vécu de l'intelligence et de la ruse durant la majeure partie de sa vie. Un autre carillon, plus fort, lui annonça que ses invités indésirables se rapprochaient de la maison en empruntant l'allée. Il n'attendait pas de livraison, mais il était encore prêt à accepter la possibilité d'une visite.

Aussi peu vraisemblable que cela soit.

En quatre ans et quelque passés dans son palais miniature, ici, à San José, aucun vendeur à domicile ne s'était aventuré jusqu'à sa porte. Aucun voisin ne lui avait rendu visite sans y être invité. Et il n'avait invité personne, ce soir.

Cela signifiait que des ennuis, sous une forme ou une autre, se préparaient.

Favor posa son verre de cognac, se leva de son fauteuil et récupéra le fusil à canon scié dans la niche dissimulée derrière le bar. La première cartouche était chargée au gros sel, en guise d'avertissement ; les autres étaient faites pour tuer.

— Tu aurais dû choisir une autre maison, murmura Favor à son visiteur en même temps qu'il quittait son bureau pour rejoindre la porte d'entrée.

Les occupants des deux voitures arrivaient à hauteur du porche imposant de la maison quand Bolan lui-même s'avancait dans l'allée. Les types n'étaient pas en uniforme ; ils ne portaient pas non plus ces costumes impeccables qui trahissent souvent les flics en civil.

— Ils ne sont pas de la police, dit-il.

— Qui alors ? demanda Blanca Herrera. Des invités pour le dîner ?

— Ça m'étonnerait.

Bolan savait que ce n'était pas trop le genre de Gil Favor de recevoir chez lui, ni d'ailleurs de se faire des amis. Et si jamais c'était le cas, il en choisissait qui servaient au mieux l'apparence de respectabilité qu'il voulait donner.

— Vous vous arrêtez ?

— Histoire de vérifier quelque chose, oui. S'ils sont bien là pour un barbecue, on attendra et on s'occupera de Favor après leur départ.

— Et si c'est autre chose ?

Bolan engagea la Ford dans une allée, à deux maisons de celle de Favor.

— Alors, j'interviens, dit-il en coupant les phares et le moteur.

— Contre huit hommes ?

— Je ferai de mon mieux.

Herrera descendit de la voiture tandis que le Guerrier sortait du matériel du plus grand des deux sacs posés sur la banquette arrière.

— Vous n'êtes pas sérieux !

— J'ai laissé les clés sur le contact. Si ça devient trop chaud, ou si je ne suis pas là dans quinze minutes, vous dégagez.

Herrera se mordilla la lèvre.

— Je viens avec vous.

— Non. Vous ne venez pas avec moi.

— Vous comptez m'en empêcher ?

Le Guerrier transperça la jeune femme d'un regard qui la fit reculer.

— Votre boulot consistait à m'amener là. Laissez-moi travailler, maintenant.

— J'ai l'entraînement..., remarqua Herrera.

— Pas pour ça.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

Bolan résista à son envie de lui tordre la nuque, ce qu'il fallait pour qu'elle perde connaissance une vingtaine de minutes. Mais n'y avait-il pas aussi des risques à la laisser ainsi dans la voiture ?

— D'accord, fit-il. Vous l'aurez voulu.

Elle eut un sourire, léger mais triomphant. Bolan se demanda si elle vivrait assez longtemps pour regretter ce choix.

Déjà armé d'un Beretta Model 92, rangé dans son holster d'épaule, Bolan récupéra un classique pistolet-mitrailleur Uzi, qu'il équipa d'un

réducteur de son, avant de remplir ses poches de chargeurs. Il accrocha aussi une grenade flash-bang à sa ceinture.

Sa coéquipière avait une espèce de petit pistolet passé dans sa ceinture. D'un coup d'œil à la crosse et au long chargeur, Bolan devina qu'il devait s'agir soit d'un HK4 soit d'une Walther PPK. Elle ne lui demanda pas d'autre arme, et il espéra qu'elle aurait la prudence de rester à l'écart des hostilités.

Ils marchèrent jusqu'à l'allée de Favor. Bolan dissimula son Uzi sous son coupe-vent. Il n'y avait aucune circulation dans la rue, mais mieux valait se méfier des voisins qui pourraient jeter un coup d'œil par leur fenêtre et s'interroger sur cette soudaine activité.

Ils n'appelleraient pas tout de suite la police. En revanche, au premier coup de feu...

Bolan examina l'allée, la maison et ne vit personne à côté des voitures qui s'étaient arrêtées là un instant plus tôt. Ou bien les huit hommes étaient rentrés dans la maison, ou bien ils l'avaient encerclée. Ils étaient en tout cas invisibles.

— Et maintenant ? interrogea Herrera. On va frapper à sa porte ?

— Pas tout à fait.

Bolan repéra les capteurs de mouvement tout au long de l'allée. Mieux valait éviter de passer par là.

— Suivez-moi.

Elle obéit sans poser de questions. Bolan tira parti des arbres stratégiquement placés sur le terrain de la propriété pour s'approcher rapidement de la maison. Ils en étaient à une vingtaine de mètres quand des coups de feu étouffés claquèrent à l'intérieur, suivis par le crépitements d'une arme automatique.

Bolan fondit sur la porte d'entrée, pensant que ce serait le moyen le plus rapide d'entrer. Il se pouvait qu'il soit trop tard, que Favor soit déjà mort.

Il comprenait parfaitement la vengeance. Mais cela signifierait l'échec de sa mission et la liberté et l'impunité pour un autre prédateur qui se trouvait à presque cinq mille kilomètres de là.

Il atteignit la porte. Elle n'était pas fermée, juste entrebâillée, laissée ainsi par la personne qui l'avait précédé. Il poussa le battant d'un coup d'épaule, et, à l'instant où il franchit le seuil, il sentit l'odeur de la poudre.

Luis Rodriguez serra les mains sur son pistolet-mitrailleur Ingram MAC-10 et attendit qu'une cible se présente. Tout près, presque à portée de main, l'un de ses hommes, envoyé en éclaireur, était étalé

sur la moquette blanche.

Le gringo les avait surpris en tirant un coup de fusil, planqué on ne sait où, et Paco Obregon s'était effondré en avant sans même avoir eu le temps d'apercevoir l'homme qu'ils étaient venus tuer. Le boulot était censé être du gâteau ; à présent, Rodriguez se demandait s'ils avaient été assez payés.

Leur cible se terrait dans une autre pièce, à moins de six mètres de Rodriguez. Celui-ci s'était réfugié derrière un canapé, douloureusement conscient que les ressorts et le rembourrage ne le protégeraient pas si jamais l'autre enflure se remettait à tirer. D'un rapide coup d'œil dans la pièce, Rodriguez avait aperçu des bouquins. Un bureau, ou une bibliothèque. Ils devaient se dépêcher d'exécuter le gringo, le flinguer sous un déluge de balles, et...

Qu'est-ce que c'était que ça ?

Madré de dios !

Sous ses yeux, Obregon tentait de se redresser, respirant avec peine, toussotant, une main pressée sur sa blessure au ventre. De l'autre, il cherchait à récupérer son flingue.

Il n'y avait pas la moindre trace de sang sur la moquette.

Rodriguez regarda Obregon qui débarrassait sa chemise du gros sel, grimaçant à cause de la chair meurtrie.

C'était du pipeau ! L'autre salaud avait juste cherché à leur faire peur, comme s'il avait affaire à une bande de gamins. Ce connard allait le payer.

Rodriguez était sur le point de lancer l'ordre d'attaque, quand Paco Obregon, qui avait ramassé son arme, brailla un juron en même temps qu'il s'élançait vers la porte, seul. Il y eut un nouveau coup de feu, une détonation plus forte que la première ; et, cette fois, il y eut du sang, beaucoup de sang, tandis que Paco était repoussé vers l'arrière et s'effondrait sur le dos, agonisant.

Rodriguez se tapit le plus bas possible derrière le canapé, oubliant toutes ses velléités de charger en direction de l'autre pièce. En même temps, il ne pouvait pas attendre et laisser le gringo les terroriser.

Il avait encore six hommes, six tueurs triés sur le volet, face à un seul homme, un type habitué à la vie facile, confit dans son fric – enfin, pas confit au point d'avoir oublié comment presser la détente d'une arme, apparemment. Mais il était hors de question de battre en retraite.

Si Rodriguez échouait, rendre l'argent ne suffirait pas. L'affaire ne se réglerait pas avec quelques excuses et des réprimandes de son client.

Non. La personne qui l'avait engagé voulait du sang.

Rodriguez fit signe de la main à deux de ses hommes, qu'il pouvait voir. Les quatre autres avaient pénétré dans la maison par l'arrière, et ils devaient sans doute attendre son signal, de l'autre côté de la bibliothèque.

Un assaut frontal était la seule solution qui lui venait à l'esprit. Et si cela signifiait pour lui perdre une partie de ses troupes, tant pis, qu'il en soit ainsi. Il serait derrière eux jusqu'au bout.

Rodriguez fit un nouveau signal de la main, et ses soldats hochèrent la tête en réponse. Ils se mirent à avancer, les mains serrées sur leurs armes, sans jeter un coup d'œil à Obregon, qui se vidait de son sang sur la moquette. Ils étaient concentrés sur leur cible. Des professionnels.

Quand Rodriguez hocha la tête, ils se redressèrent en même temps pour charger... et ils se mirent à danser, une danse saccadée, frénétique. Il fallut une fraction de seconde au cerveau de Rodriguez pour comprendre ce qui se passait, ce que signifiait ce spectacle étrange. En même temps, il entendit le bégaiement d'une arme automatique équipée d'un réducteur de son.

Alors que ses soldats tombaient ensemble, s'écroulant presque sur le cadavre d'Obregon, Rodriguez tournoya pour faire face à la nouvelle source de danger, inattendue. Il balança une rafale de son Ingram sans même prendre le temps de viser.

Il plongea aussitôt, roula sur lui-même. Dans le mouvement, il entrevit un autre gringo qui lui tirait dessus avec une espèce de pistolet-mitrailleur.

Les balles allèrent se perdre dans le rembourrage du gros fauteuil derrière lequel il avait trouvé refuge. Rodriguez leva la main pour tirer en direction du gringo, et il vida le chargeur du Ingram. Il baissa aussitôt son bras pour recharger.

Mais qu'est-ce que ça voulait dire, bon sang ! L'homme à éliminer était censé se trouver seul ! Il ne devait pas y avoir de garde du corps. On le lui avait promis, certifié. À l'intérieur comme à l'extérieur, rien ne devait le gêner dans sa mission.

Les enclûs ! Rodriguez se promit que s'il s'en sortait, ces salauds le lui paieraient.

Tout près de paniquer, trempé de sueur malgré l'air conditionné, il se mit à aboyer des ordres aux quatre hommes qui lui restaient. Il ignorait si un des deux gringos parlait espagnol, et il s'en foutait. Ils étaient toujours à cinq contre deux, et ça lui suffisait.

Un de ses soldats lui répondit. Avec détermination.

Se redressant, son MAC-10 à la hanche, Rodriguez se mit à décharger son arme et sa rage en même temps qu'il s'élançait.

Le canon du Uzi de Bolan, avec son réducteur de son, suivit le flingueur qui venait de se lever en crépitant et l'autre s'écroula. Cela faisait quatre hommes en moins, et il entendit les autres, avant de les voir, qui déboulaient dans le couloir en tiraillant comme des malades.

Le Guerrier ne voyait pas l'intérêt d'attendre qu'ils soient visibles. Le couloir était un goulet mortel. Il garda le doigt sur la détente du Uzi, faisant décrire un mouvement de va-et-vient au canon, à peine conscient des douilles en cuivre qui cascadaient du port d'éjection de son pistolet-mitrailleur.

Un instant plus tard, les cibles de Bolan apparurent en titubant. Ils étaient trois sur quatre à tirailler encore, arrosant les murs, le sol et le plafond alors que leurs jambes se dérobaient. Sans le sang et les hurlements, on aurait pu croire à une scène de comédie.

Bolan rechargea son arme, et il fixa les quatre flingueurs au sol assez longtemps pour s'assurer qu'ils ne représentaient plus aucune menace. Gil Favor ne s'était pas joint à cette séance de tir aux pigeons, préférant visiblement rester invisible et attendre son heure.

Le Guerrier s'avança, conscient qu'Herrera se déplaçait sur son flanc, tenant son pistolet à deux mains.

— Favor ! appela Bolan. Il faut qu'on parle.

— Allez-y, parlez, répondit une voix tendue. J'ai déjà appelé la police. On n'a qu'à bavarder en les attendant.

— C'est une mauvaise idée.

— Pour vous, peut-être.

— Je ne suis pas ici pour vous faire du mal, expliqua Bolan.

— Un voisin venu me saluer, peut-être ?

— Je n'ai rien à voir avec ces types. Pourquoi est-ce que je les aurais tués ?

— Je n'en ai rien à foutre, de vos explications. Si je sors d'ici, ce sera avec des flics.

— La police ne peut rien pour vous, maintenant. Je suis ici pour vous ramener vivant.

— Me ramener où ?

Bolan prit un risque.

— Aux États-Unis.

Le fugitif réfugié au Costa Rica se mit à rire.

— C'est gentil, mais non merci. Aucune envie de passer trente ans derrière les barreaux.

Bolan jeta un coup d'œil à sa montre et fronça les sourcils. Combien de temps lui restait-il avant que les sirènes se fassent entendre, dehors ?

— Vous êtes perdant quoi que vous fassiez.

— Ça, c'est vous qui le dites.

— Comme vous voudrez.

Bolan prit la grenade accrochée à sa ceinture et il la dégoupilla, ignorant Herrera tandis qu'il s'approchait de la porte qui était entrouverte et lui cachait Favor.

— Hé ! appela Favor, dans l'obscurité de la pièce où il était réfugié. Vous êtes toujours là ?

— Je suis là.

Le lancer était assez facile. La grenade rebondit une fois, avant de franchir le seuil. Favor lâcha un juron et voulut fuir, mais il n'avait nulle part où aller. Bolan s'accroupit, fermant les yeux avec force et se plaquant les mains sur les oreilles. Il espérait qu'Herrera aurait l'intelligence de faire la même chose.

L'explosion était aveuglante, assourdissante, mais pas mortelle. Aussitôt après, Bolan fit irruption dans la bibliothèque noyée de fumée. Il trouva Gil Favor en train de se tordre par terre, secoué de convulsions, à moitié conscient. Le Guerrier poussa le fusil hors de portée, puis il se pencha et redressa Favor en se plaçant sous son bras gauche. Herrera vint le rejoindre, qui l'imita, côté droit.

— On est pressés, lui dit-il. Allons-y.

Elle lui décocha un sourire.

— Je vous attendais...

Ils sortirent Favor de la maison en le tirant à moitié. Dehors, alors qu'ils traversaient la pelouse, Bolan entendit les sirènes, au loin.

Quand ils eurent atteint la voiture, Favor avait un peu recouvré ses esprits. Bolan fourra tous ses sacs dans le coffre et poussa son prisonnier à l'arrière.

— Surveillez-le bien, dit-il à Herrera. Qu'il se tienne tranquille.

Elle ne protesta pas.

Le Guerrier se glissa au volant. Il tournait la clé de contact quand des phares, derrière lui, illuminèrent toute l'allée.

Plissant les yeux, il scruta son rétroviseur. Il ne vit pas de gyrophare au-dessus du véhicule qui venait d'arriver derrière lui.

À la place, il vit des flammes de canon.

Les flingueurs venus s'occuper de Favor étaient bien plus prévoyants qu'il l'avait pensé. Ils étaient venus avec un troisième véhicule, en soutien. Et ses occupants étaient déjà sur Bolan.

L'Exécuteur passa la marche arrière et pressa la pédale d'accélérateur. Dans un hurlement de pneus, il fit bondir sa voiture.

CHAPITRE II

Black Warriors Ranch, Virginie, 18 juin

Le pilote préféré de l'Exécuteur maintenait son altitude juste au-dessus du sommet des arbres. Il volait vers le sud-ouest en suivant la ligne de la Skyline Drive, le long de l'épine sombre des Blue Ridge Mountains. Le Hugues 500 volait à une vitesse de 220 kilomètres à l'heure, rendant le trajet relativement court pour le passager qui avait embarqué à Washington.

— Cinq minutes, Striker, annonça Jack Grimaldi.

Le pilote se mit à parler dans son micro, échangeant rapidement des codes avec son interlocuteur, jusqu'à ce que la sécurité du Ranch ait l'assurance que son unique passager et lui étaient bien ceux qu'ils affirmaient être.

L'hélicoptère descendit sur la petite piste circulaire, à une cinquantaine de mètres du Ranch proprement dit, et à la même distance des dépendances. Impossible pour un observateur lambda de deviner ce qui se passait dans ces bâtisses. Même les antennes radio et paraboliques étaient dissimulés avec soin.

Alors que l'appareil venait d'atterrir, Bolan aperçut Hal Brognola qui s'avavançait à sa rencontre. Evangelista Preston l'accompagnait.

L'hélicoptère posé, le pilote coupa le moteur. Alors que les hélices tournaient encore, Bolan défit sa ceinture de sécurité et sauta au sol.

— Heureux que tu aies pu venir aussi vite, dit Brognola en lui serrant la main.

— Pas de problème, assura le Guerrier.

Evangelista Preston lui serra également la main, avec en prime un grand sourire.

— J'ai un déjeuner et une présentation prévus dans la Salle de Guerre, expliqua Brognola. Allons-y tout de suite – à moins que tu aies besoin de te rafraîchir...

— C'est bon, dit Bolan.

Herman « Gadgets » Schwarz, le génie technologique des Black Warriors, les attendait dans la Salle de Guerre, à côté de la grande table de conférence. Bolan et lui se saluèrent, et le quatuor s'installa. Comme toujours, Brognola présidait la table, encadré par Preston et Bolan, tandis que Gadgets se glissait derrière la console audio-vidéo.

— Très bien, lança Bolan. La fête peut commencer.

Il s'éclaircit la gorge et attendit que la première photo apparaisse sur l'écran, derrière lui. Se tournant à moitié, il découvrit comme les autres un cliché d'identité judiciaire, le visage d'un type basané, dont les cheveux noirs coiffés en arrière découvraient un front aristocratique et des yeux noirs braqués comme deux canons de fusil sur l'objectif de l'appareil photo. En dépit d'un visage un peu rond, il avait un menton volontaire. Il n'avait pratiquement pas de lèvres, et une bouche très mince qui ressemblait à une balafre. Il avait dû avoir le nez cassé, mais refait correctement ; ce qui n'était pas le cas d'une vieille blessure à côté de l'œil gauche et qui lui descendait sur la joue.

— Antonio Romano, annonça Brognola. Décrit par certains tabloïds new-yorkais comme le « dernier Parrain ». Il dirige ce qui était autrefois la Famille Marinello. Tu te rappelles Augie, je suppose ? interrogea Brognola en se tournant vers l'Exécuteur.

Bolan hocha la tête.

— J'ai dû le tuer deux fois.

— Romano n'est pas aussi résistant, mais il a de la chance. Du moins, il en *avait*. Il y a de cela deux mois, un grand jury fédéral de Manhattan lui est tombé dessus avec toute une collection de charges pour racket. Mais aussi, et c'est ce qui nous intéresse en premier lieu, deux chefs d'accusation pour complicité dans le cadre d'une attaque terroriste contre les États-Unis, en collaboration avec le Sabre d'Allah.

— C'est nouveau, ça.

— Je ne te le fais pas dire. S'il tombe pour ça, son compte est bon. Il risque même une petite injection si jamais l'accusation établit un lien avec un attentat à la bombe commis près des Nations unies, il y a quelques mois.

— Comment ça se présente ?

— Ça se présentait bien, jusqu'à mardi soir dernier.

Brognola fit un signe de tête, et une autre photo apparut.

Le visage de Romano fut remplacé par deux visages, côte à côte. Celui de gauche, long et mince, avait une expression sournoise, tandis que l'autre était plus doux, dénotait une certaine culture. La fouine avait des cheveux longs et grasseyés. L'autre était presque chauve et portait des lunettes à triple foyer, avec des montures dorées.

— Ce sont – ou plutôt *c'étaient* – les deux témoins clés. Celui qui a une tête de rongeur, sur la gauche, est Emmanuel Agostino, dit « Manny le Furet ». Pas besoin de vous expliquer pourquoi. C'était un *capo* dans la famille Romano, il travaillait sur les installations portuaires. La D.E.A. l'a coincé alors qu'il faisait venir de Turquie une cargaison d'héroïne sans que Don Romano soit au courant. Qu'il soit condamné ou acquitté dans cette histoire, il se retrouvait dans des sales draps. Son seul espoir de s'en sortir était d'accepter un marché un peu spécial.

— À savoir ?

— Les connexions et relations de Manny, dans le cadre de ses activités, étaient très diverses, expliqua Brognola. Il y avait notamment un généreux Saoudien, jouissant de l'immunité diplomatique, qui agissait comme liaison avec une cellule dormante du Sabre d'Allah à Brooklyn. Ils achetaient des armes, des munitions et des explosifs aux gens de Romano, se tenant prêts à organiser une grande tuerie pour le réveillon du 31 décembre.

— Jamais entendu parler de cette histoire, remarqua Bolan.

— J'ai demandé un black-out complet. Non sans raison, ils pensaient, à la Sécurité Intérieure, qu'ils avaient arraché une mauvaise herbe sans s'attaquer aux racines. De son côté, Manny s'est transformé en moulin à paroles. Il a fini par envoyer le F.B.I. vers le type de droite.

— Qui est ?

— Le Dr David Tabor, né Dawud Tabari à San Diego d'un père syrien et d'une mère irlandaise-américaine. Tabari a fait, de façon légale, changer son nom à l'âge de dix-huit ans, après la mort de ses parents. Son père était persuadé que sa femme le trompait ; il l'a tuée, pour laver son « honneur », et il s'est suicidé. Leur gamin était en première année de médecine. L'assurance de son père ne valait rien en cas de suicide ; en revanche, la mère avait une double indemnité dans le cas d'une mort accidentelle.

— Le meurtre est considéré comme un accident ? demanda Evangelista Preston.

— Dans la terminologie des assurances-vie, oui, à moins que le bénéficiaire ait lui-même souscrit le contrat sur la personne défunte. Le père n'aurait donc pas reçu un dollar. Mais comme il s'était suicidé, Tabor a touché un joli magot de plusieurs millions de dollars qui lui a permis de faire ses études et lui a servi au-delà.

— Je vois pas le lien avec le terrorisme.

— C'est quelque chose qu'il a hérité de son père. Appelons ça la haine d'Israël, des Juifs et de tous ceux qui leur sont associés d'une

manière ou d'une autre – ce qui inclut le gouvernement américain. Il a gardé un profil bas durant ses années de médecine, son internat, et puis il a soudain commencé à s'aventurer dans des territoires obscurs. Il a trouvé le bon filon : cela fait au moins cinq ans qu'il rend divers services aux membres du Sabre d'Allah, au Hamas et autres groupes islamistes radicaux implantés aux États-Unis.

— Quel genre de services ?

— Médicaux. C'est comme un de ces vieux toubibs mafieux des années 30, sauf qu'il n'a rien d'un charlatan et n'a jamais été radié de l'ordre des médecins. Dès qu'un terroriste est blessé dans le cadre de ses activités, Tabor est appelé pour le soigner sans en référer aux autorités. Et je ne l'ai pas mentionné, je crois, mais c'est un chirurgien plastique. Tu vois les possibilités...

Bolan se contenta de hocher la tête.

— Pour résumer, Manny le Furet a eu vent de l'existence de Tabor, d'une manière ou d'une autre, et de ses activités, et quand il s'est mis à table, il a lâché son nom. L'autre n'a pas tardé à se montrer bavard. À croire que les gens qu'emploie la mafia ne sont plus aussi fanatiques qu'ils l'étaient...

— Sérieusement, dit Preston.

— Grâce aux deux hommes, on a pu établir le lien entre Romano et le Sabre d'Allah, et il a été inculpé pour divers chefs d'accusation susceptibles de le garder au frais jusqu'au prochain millénaire au moins, qu'il soit ou non condamné à mort. Son procès doit commencer mardi et se tenir pendant trois semaines. C'est demain, du reste.

— Et quel est le problème ? demanda Bolan.

— J'y viens. En attendant leur apparition au procès, Manny et le Dr Tabor ont tous deux été intégrés au programme WITSEC. Le Bureau les a fait séparer – Manny sur une île du golfe de Floride, et notre médecin dans une petite ville de l'Arizona. Mardi soir, tard, ils ont été abattus, avec les hommes chargés de leur sécurité, par deux équipes visiblement bien équipées et bien entraînées. Nous avons donc perdu deux témoins et huit agents. Inutile de te dire que le ministre de la Justice est contrarié.

— Je comprends. Mais... qu'est-ce que je peux faire, maintenant que les deux témoins sont morts ?

— En fait, la chance veut que nous ayons encore un témoin qui pourrait sauver l'affaire.

— Qui ça ?

Brognola hocha de nouveau la tête, et Gadgets fit apparaître une photo sur l'écran. L'homme dont Bolan découvrit le visage était

visiblement habitué à une vie facile. Il avait des cheveux ondulés et une moustache bien taillée. Il avait des yeux gris-vert, au regard curieux, et des lèvres bien dessinées qui esquissaient un sourire insouciant.

— La photo ne vient pas de l'identité judiciaire, remarqua Bolan.

— Parce qu'il n'a jamais été arrêté – même s'il a failli. Son nom devrait te dire quelque chose. Gilbert Favor.

— Le type de Wall Street ?

— Lui-même. Quand il a quitté le pays, la SEC, notre gendarme de la Bourse, a mis à jour toute une série d'escroqueries plus ou moins liées les unes aux autres et qui ont fait de Favor un milliardaire. À l'évidence, il n'était pas stupide. Quelqu'un qu'il payait pour veiller au grain l'a prévenu juste la veille au soir qu'on allait rendre publiques les charges qui pesaient contre lui. Favor a mis les bouts au Mexique, et de là, il est allé se réfugier au Costa Rica, pays avec lequel nous n'avons pas de traité d'extradition. Il peut vivre là-bas comme un nabab jusqu'à la fin des temps, sans que nous puissions faire quoi que ce soit contre lui.

— Du moins, légalement.

— Exact.

— Quel est son lien avec Romano ?

— Les obligations à haut risque ne sont pas son seul passe-temps. C'est un brasseur de fonds, incroyablement à l'aise avec les chiffres – dans un registre *Ran Man*, si tu vois ce que je veux dire. À ce qu'il semblerait, il a blanchi de l'argent pour la moitié des mafias de la côte Est, avant de tomber sur un os à Wall Street et de se faire prendre. Un de ses clients – si l'on en croit le témoignage de notre ami le Furet, aujourd'hui défunt – était Antonio Romano. Favor a effectué quelques opérations pour l'ancienne Famille Marinello, il a vu d'où venait l'argent et où il allait. Bref, la totale.

— Et il peut établir le lien entre Romano et le Sabre d'Allah ?

— Manny dit – enfin, *disait* – que oui. Le problème, comme tu le vois, est double.

— Comment le ramener, et comment le faire parler ? devina Bolan.

— Pour le second volet, c'est nous qui assurons. Tout ce que tu as à faire, c'est te rendre là-bas, parler à Favor et le convaincre d'accomplir son devoir de citoyen. C'est aussi simple que cela.

— Bien sûr...

— Sérieusement, nous pensons que c'est très faisable. Nous avons quelqu'un, sur place, qui pourra te servir d'interprète, de guide et te

faire la cuisine. À part cette personne, tu seras livré à toi-même. Diplomatiquement, nous ne pouvons pas être mêlés à ce genre d'affaire.

— Bien sûr. Quelqu'un d'autre est au courant, pour Favor ?

— Romano.

— Et Romano sait que vous avez l'intention d'aller chercher Favor ?

— Difficile à dire. Romano sait que les deux autres témoins sont morts, c'est certain. Et puisque les charges n'ont pas été abandonnées, il doit aussi se douter que l'accusation a des projets avec quelqu'un d'autre.

— Donc, c'est une course contre la montre, conclut Bolan. Dans laquelle je pars avec un temps de retard sur mes concurrents.

— Je t'avais prévenu que ce ne serait une partie de plaisir...

Aéroport International de San José, 19 juin

Le pire, dans ces vols de nuit, c'était l'arrivée à une heure impossible dans un terminal d'aéroport presque désert. Les boutiques et les restaurants étaient fermés, plongés dans l'obscurité. Il n'y avait pas l'habituelle cohue des passagers et des personnes en train d'attendre. Les yeux vides, des employés du personnel d'entretien, poussaient leurs balais dans le hall.

Bolan vit quelques personnes qui attendaient des passagers, mais personne ne semblait s'intéresser à lui. Il s'avança, regardant discrètement autour de lui, pour ne pas attirer l'attention. Son contact était censé l'accueillir ici même, mais...

— Matt Blaster ?

Bolan se tourna et cligna des yeux en découvrant la jeune femme, qu'il détailla des pieds à la tête. Un examen tout en courbe.

— Vous m'avez eu par surprise, mademoiselle...

— Blanca Herrera. Par surprise, vraiment ? J'ai peine à le croire.

Ils se serrèrent la main. Elle avait une poigne ferme.

— Vous êtes en retard, souligna-t-elle, et sans attendre de réponse, elle demanda : Des bagages ?

— Juste ça, dit-il en levant le petit sac qu'il avait à la main.

— Un homme qui voyage léger. Excellent.

— Je vais avoir besoin d'un véhicule.

— Je sais. Je connais une excellente agence de location.

Indépendante. Jusqu'à demain matin, nous utiliserons ma voiture.

Bolan hocha la tête.

— J'ai aussi quelqu'un à voir, pour du matériel. Là encore, je vais devoir attendre demain, j'imagine.

— Vous avez dormi ?

— Je n'avais pas grand-chose d'autre à faire.

— Que diriez-vous de prendre un petit déjeuner ?

— Si vous trouvez un endroit où l'on sert, je suis votre homme.

Ils quittèrent le terminal, et Herrera conduisit Bolan jusqu'à sa voiture, sur le parking. Quelques minutes plus tard, ils roulaient vers le centre de San José.

— Je peux savoir de quel genre de matériel vous avez besoin ?

Bolan l'examina un instant en silence. Que savait-elle de sa mission, au juste ? Normalement, Brognola avait dû livrer un certain nombre d'informations. Et s'il avait choisi Herrera pour épauler Bolan, c'était qu'il avait une confiance absolue en elle.

— Je suis sûr que vous le savez.

Les yeux fixés devant elle, elle hocha la tête en souriant.

— J'ai la personne qu'il vous faut. Il opère derrière la façade d'une boutique de prêteur sur gages. Il n'ouvre malheureusement qu'à 9 heures, le matin.

— Je préférerais régler cette question une fois la nuit tombée.

— Dans ce cas, vous êtes bon pour une journée de tourisme à San José. Si l'idée vous convient, je peux vous servir de guide.

— Pourquoi pas ? répondit Bolan. On va commencer par étudier ma cible, son quartier, les voies d'accès pour y arriver et en repartir. Et, si on a le temps, on fera un peu de culture dans l'après-midi.

CHAPITRE III

San José, 20 juin

Une balle toucha le véhicule de Bolan à l'arrière, au niveau du coffre. Le Guerrier accéléra et descendit l'allée étroite en renversant des poubelles métalliques au passage.

Cela ne parut pas gêner le conducteur de la voiture qui suivait. Le type le collait presque, pleins phares, roulant sur les détritux éparpillés sur son passage et envoyant valser les poubelles sur le côté. Il y avait au moins deux tireurs dans la voiture de chasse, un à l'avant et l'autre à l'arrière, du côté du conducteur. Bolan avait pu effectuer cette estimation grâce aux flammes de canon ; les phares éblouissants, dans son rétroviseur, l'empêchaient de compter des têtes.

Deux flingues minimum, donc, et le type au volant était probablement lui aussi armé.

Soudain, deux autres phares se joignirent à la poursuite, derrière la première voiture, gagnant rapidement du terrain. Bolan repoussa aussitôt l'hypothèse de la police, ce second véhicule n'ayant ni gyrophare ni sirène.

À côté de lui, Herrera se tourna sur son siège, le visage illuminé par les phares de leurs poursuivants. Elle fixa les voitures de chasse tandis que Favor se recroquevillait sur la banquette arrière.

— Les voilà ! lança la jeune femme, comme si elle pensait que Bolan n'avait rien remarqué.

— J'ai vu. Accrochez-vous.

Avant qu'elle ait eu le temps de réagir à l'ordre, la Ford sortit de l'allée, et Bolan donna un grand coup de volant sur la gauche. Deux piétons qui traversaient la rue coururent se réfugier sur le trottoir. Dans l'allée, derrière, de nouveaux coups de feu claquèrent, avant même que le premier véhicule de chasse ait rejoint la chaussée. Les piétons se jetèrent au sol.

Bolan roulait aussi vite qu'il le jugeait possible dans ce quartier résidentiel. Il savait qu'il mettait des vies innocentes en danger et il

n'aimait pas ça.

— Il me faut un endroit tranquille où régler cette affaire, dit-il à Herrera. Vous avez une idée ?

Elle cligna des yeux.

— Les berges de la rivière, dit-elle enfin d'une voix sourde. Du côté des entrepôts et des docks. Il y aura de la place et peu de monde à cette heure.

— Très bien.

Bolan roulait déjà vers le nord, en direction du Rio Torres. Tout ce qu'il avait à faire, c'était garder une bonne allure et espérer que les autres n'auraient pas la chance d'atteindre un pneu ou son réservoir d'essence avec leurs tirs.

— Vous pourriez les distraire un peu ? demanda-t-il à Herrera.

— Hein ?

— Avec votre arme.

Sans qu'il ait à ajouter autre chose, elle baissa la vitre de sa portière, se pencha à l'extérieur et ouvrit le feu sur la voiture de chasse la plus proche. Bolan vit le véhicule faire une brusque embardée. Le conducteur avait été pris par surprise. Il perdit du terrain alors que la jeune femme tirait de nouveau.

— Essayez la calandre ! lança Bolan. Visez entre les phares !

— Si

Elle pressa la détente, deux fois, et la voiture de chasse perdit encore du terrain. Bolan n'aurait su dire si une des balles avait atteint sa cible. Il put en tout cas prendre de l'avance sur l'autre conducteur. Il franchit un carrefour sans ralentir, priant pour qu'aucun véhicule ne débouche au même moment sur sa droite.

Le Guerrier, qui avait pris le temps le matin même de repérer sur un plan, puis sur place, les abords du quartier où habitait Favor, calcula qu'il lui restait presque un kilomètre avant de rejoindre la rivière. Au moins roulait-il dans la bonne direction et à bonne vitesse. Si seulement il pouvait...

La lunette arrière de la Ford vola soudain en éclats. Herrera ne put retenir un cri tandis que Bolan se baissait sur son volant. Il entendit, ou plutôt *sentit*, la balle siffler tout près de son visage. Elle percuta le rétroviseur, qu'elle envoya voler sur le plancher de la voiture, avant de percer un trou bien net dans le pare-brise.

Bolan ne pouvait plus voir ce qui se passait derrière lui, à présent, si ce n'est dans les rétroviseurs extérieurs, qui donnaient un reflet trompeur.

— Continuez de leur tirer dessus ! ordonna-t-il, tout en sachant

qu'elle avait déjà dû vider la moitié ou presque de son chargeur.

— Entendu !

Alors qu'elle se penchait de nouveau à la fenêtre, Bolan attendit d'avoir un premier aperçu des berges de la rivière.

Blanca Herrera grimaça, proférant en silence des jurons alors que le vent lui plaquait ses longs cheveux sur le visage, y compris dans les yeux.

Elle s'était assez entraînée avec son pistolet HK-4 pour se sentir à l'aise lorsqu'il s'agissait de tirer sur des cibles fixes. Mais cette course-poursuite à travers les rues de San José était tout autre chose. Dans ses rêves les plus débridés, Herrera avait pensé que si jamais elle devait tirer sur un autre être humain, ce serait dans le décor d'un film noir classique, un parc dans une ville, ou bien le couloir sombre d'un hôtel borgne.

La dernière chose qu'elle avait imaginée, quand elle s'était rendue en compagnie de Matt Blaster dans un quartier résidentiel chic de San José pour y chercher un témoin, c'était de se retrouver dans une Ford criblée de balles roulant à tombeau ouvert en direction de la rivière.

Elle vit deux flammes de canon au niveau de la voiture de chasse la plus proche et elle répliqua en tirant à deux reprises. Le véhicule qui les suivait zigzagua.

Dans l'excitation, Herrera avait oublié d'effectuer le décompte de ses tirs. Avait-elle fait feu six ou sept fois ? La culasse du pistolet étant fermée, il lui restait encore au moins une cartouche, une possibilité de tirer avant d'être obligée de chercher l'autre chargeur qui se trouvait dans son sac.

L'autre voiture de chasse regagnait du terrain, elle essaya même de doubler la première, et les deux véhicules se retrouvèrent de front, avec leurs occupants qui tiraient en direction de la Ford. Furieuse, Herrera ouvrit le feu sur la seconde voiture, et cette fois, elle vit la culasse de son arme s'ouvrir sur une chambre vide.

— Merde !

Elle revint à l'intérieur, les cheveux sur le visage. Elle avait laissé son sac à ses pieds, après qu'ils avaient poussé Favor sur la banquette arrière, et avant que leurs ennemis se montrent et que la course-poursuite commence. Elle le récupéra, l'ouvrit et faufila sa main dedans, entre le portefeuille, le tube de rouge à lèvres, son poudrier, des lingettes, sa brosse, à la recherche de la seule chose qui pouvait lui sauver la vie. Bien sûr, le chargeur était allé se perdre tout au fond du sac, à côté de son trousseau de clés.

Elle laissa tomber le sac sur ses genoux, éparpillant tout son contenu, tandis qu'elle se saisissait du chargeur. D'une pichenette sur

le bouton d'éjection, elle fit sortir l'autre de la crosse du pistolet, pour le remplacer aussitôt. Elle arma aussitôt le HK4.

Et cette fois, se promit-elle, elle compterait ses balles.

— On arrive bientôt, annonça Blaster.

Il parlait de la rivière, elle le savait, sans avoir la moindre idée de la distance parcourue depuis qu'elle avait commencé de tirer sur leurs poursuivants.

— Je vais encore essayer, dit-elle en se tournant vers sa portière.

— Attendez. Combien vous reste-t-il de cartouches ?

— Huit.

— Quel calibre ?

Une autre balle s'abattit avec force sur la Ford. Herrera grimâça et répondit :

— 3.80.

— Gardez-les pour plus tard. Je ne pourrai pas vous en donner d'autres.

— Mais s'ils nous rattrapent...

— Plus que deux blocs, coupa l'Américain. Nous devrions pouvoir tenir. On verra bien ce qui se passe.

Comme pour lui répondre, deux balles s'engouffrèrent dans la lunette arrière dépourvue de vitre et vinrent percer deux nouveaux trous dans le pare-brise. À la grande surprise de Herrera, il tint le coup.

Avec tout l'air qui pénétrait dans l'habitacle de la Ford, elle sentit la rivière Torres avant de la voir, avec ses docks sur la rive sud. Elle aperçut les entrepôts devant lesquels les navires marchands déchargeaient leurs cargaisons sept jours sur sept. Il arrivait que certaines opérations s'effectuent de nuit, mais ce n'était apparemment pas le cas cette fois.

Et maintenant ? se demanda-t-elle.

À sa grande surprise, Matt Blaster répondit à sa question. Elle n'avait pas conscience d'avoir parlé à voix haute.

— Maintenant, on improvise, lui dit-il. Il n'y a pas de règles. Nous avons besoin d'un avantage, quel qu'il soit, mais je n'ai pas encore trouvé d'idée.

Il tourna et se retrouva sur les quais. Derrière, les voitures de chasse ne tardèrent pas à apparaître.

Les mains douloureusement crispées sur son pistolet, Herrera fixa un instant les autres.

— Je crois que nous n'avons plus le temps de chercher, dit-elle.

— On les tient, maintenant ! lança Armand Casale.

La rage qui l'avait consumé tout au long de la poursuite était en train de s'apaiser et laissait place à une certaine satisfaction.

Tuer était toujours le meilleur moment.

Il se laissa aller contre le dossier de son fauteuil tandis que son chauffeur continuait de suivre ses proies. La deuxième voiture de chasse se porta de nouveau à leur hauteur, sur la gauche.

Une question taraudait Casale. Qui étaient les salauds qui lui avaient soufflé sa cible sous le nez, tuant quelques-uns de ses hommes dans la bataille. Si jamais il en avait la possibilité, il les questionnerait. Mais il ne se faisait pas d'illusions : il avait de bonnes raisons de penser que ses adversaires n'étaient pas du genre à se rendre, à se laisser capturer vivants.

Pas de problème.

Les éliminer lui apporterait en fait plus de satisfaction que de les garder vivants. Avant toute chose, il avait une mission à accomplir et devait s'assurer que Gil Favor ne parlerait plus – de façon définitive.

Casale avait en main un AC-556F, un fusil d'assaut fabriqué à partir d'une carabine Ruger Mini-14. Il avait une crosse rétractable et pouvait tirer en mode full-auto ou par rafales de trois coups, avec un compensateur de relèvement. En plus de cette arme, Casale avait un Colt Anaconda nickelé dans un holster d'épaule, sous son aisselle gauche.

Casale se foutait des hommes qu'il avait pu perdre ce soir. Aucun n'était un ami, il pouvait se passer d'eux, et ils étaient facilement remplaçables. Seul son devoir envers Antonio Romano comptait, en cet instant, un devoir qui était de garantir que l'accusation, à New York, n'aurait pas de traîtres pour soutenir ses charges contre le Parrain.

Les abords de la rivière Torres étaient déserts, à cette heure ; il n'y avait personne pour les déranger ou pour prévenir la police. Casale serra son arme un peu plus fort, alors qu'ils fonçaient derrière leur gibier, la Ford criblée de balles. Il se demanda si l'une d'elles avait réussi à blesser Favor.

Il était peut-être déjà mort, ou mourant.

Si ça n'était pas le cas, il y passerait bientôt. Avec les autres.

Pas de témoins : c'était une règle de conduite qui avait toujours servi Armand Casale.

Jusque-là, il n'avait pas encore utilisé son arme. Il attendait d'être assez près pour avoir l'assurance de ne pas tirer pour rien. Il avait des chargeurs supplémentaires, ainsi que d'autres armes, mais il avait

toujours détesté gaspiller les munitions – de manière générale, à vrai dire, il détestait gaspiller.

Il jeta un coup d'œil vers le compteur de la voiture – qu'ils avaient évidemment volée, comme l'autre. Ils roulaient à plus de cent kilomètres à l'heure.

Il songeait que les autres allaient bientôt arriver au bout du quai, quand il vit le conducteur de la Ford freiner brusquement en même temps qu'il braquait violemment sur la gauche. Le véhicule effectua un demi-tour complet, à cent quatre-vingts degrés, et s'immobilisa, à une centaine de mètres devant eux.

Qu'est-ce que c'était que ce bordel ?

La vieille génération, dans le Jersey, appelait ce genre de coup un *bootlegger turn*, un truc qui remontait à l'époque de la prohibition, avant même la naissance des parents de Casale. Le conducteur de la Ford avait un certain style, il fallait le reconnaître, mais ça ne lui suffirait pas pour lui permettre de quitter les abords du fleuve vivant.

— Ralentis ! ordonna Casale à son chauffeur. On va voir ce qu'il a en tête.

Son chauffeur ralentit, mais ne s'arrêta pas. L'autre voiture de chasse suivit l'exemple.

— Il veut se battre, remarqua Luca, à l'arrière.

Le conducteur de la Ford donnait de grands coups d'accélérateur, sans bouger, comme le font parfois les amateurs de street-racing.

Un défi ? se demanda Casale.

D'accord pour jouer à ce petit jeu, pensa-t-il. Et il tiendrait bon, il ne flancherait pas.

De toute façon, une fois qu'ils auraient comblé un peu de la distance qui les séparait, Casale allait tuer tous les occupants de l'autre voiture. À la seconde où il ouvrirait le feu, ses hommes feraient de même et ils transformeraient la Ford en passoire géante.

Plus que quelques mètres...

Ils y étaient presque, quand la voiture vérolée d'impacts de balles bondit brusquement en avant et fonça droit entre les deux voitures qui lui avaient donné la chasse jusqu'au port.

— Dès qu'on sera assez près, vous tirez, dit Bolan. Tout. Vous videz votre chargeur. Mais attendez mon signal.

Huit cartouches, songea le Guerrier. Ça n'était pas beaucoup. Mais avec un peu de chance...

— Maintenant !

Il pressa à fond la pédale d'accélérateur, tout en ôtant le frein à main. Gil Favor, toujours couché à l'arrière, émit un couinement qui fut submergé par le rugissement du moteur, le hurlement des pneus et bientôt, le crépitement des armes.

L'Exécuteur avait fait sortir le Uzi par la fenêtre de sa portière, et il le tenait de la main gauche, le bras tendu. Quelques instants plus tôt, Blanca Herrera s'était chargée de lui retirer le réducteur de son. Bolan ne voulait rien qui puisse assourdir le jacasement mortel du pistolet-mitrailleur, ni compromettre la précision de son tir.

Il garda une trajectoire rectiligne, avec la rivière sur sa gauche et les deux voitures qui venaient droit sur lui. Au lieu de viser les phares braqués sur lui, il tira au-dessus, et au-delà du capot. À côté de lui, Herrera balançait ses huit projectiles comme une pro, sans précipitation.

En face, les flingueurs ouvrirent le feu par les vitres ouvertes. Bolan se demanda furtivement qui allait flancher. Dans ce genre de jeu, où il s'agissait de savoir qui allait se dégonfler le premier, il y en avait presque toujours un qui craquait – et quand ça n'était pas le cas, alors il y avait presque toujours quelqu'un qui mourait.

Le Guerrier n'avait pas l'intention de mourir cette nuit. Il avait pourtant un désavantage en jouant seul contre deux adversaires. S'il cédait, et virait au tout dernier moment, il lui serait impossible de contourner les deux voitures et de poursuivre dans la direction qu'il suivait.

Ses choix, si les autres tenaient bon jusqu'au bout, étaient la droite ou la gauche. La droite menait à des quais de livraison, devant des entrepôts, composés pour l'essentiel d'un solide mur en béton. En virant sur la gauche, il se retrouverait dans les eaux sombres et profondes de la rivière.

Il balançait de courtes rafales, à peine conscient des douilles que vomissait son arme et qui allaient rebondir sur le capot.

À court de munitions, Herrera lâcha un juron en espagnol. Elle n'avait pour l'instant plus rien à faire, sinon se pencher en avant autant qu'elle pouvait pour éviter les projectiles ennemis.

D'autres balles martelèrent la Ford, filèrent par la lunette arrière, et l'une d'elles finit par avoir raison du pare-brise, qui s'étoila avant de céder d'un coup. Bolan plissa les yeux contre le vent qui redoubla de violence dans l'habitacle.

Combien de temps avant qu'il ait lui aussi vidé son chargeur ?

Il eut le coup de chance qu'il espérait avec une de ses dernières cartouches. Sa rafale toucha quelque chose sous le capot de la voiture de gauche. Une étincelle fusa, suivie d'une flamme et de fumée, et le

capot s'ouvrit brusquement, masquant complètement le pare-brise du véhicule – et rendant du même coup son conducteur aveugle.

Le pourri avait le choix : continuer droit sur sa lancée et risquer la collision avec la voiture qui lui fonçait dessus ; ou s'écarter de l'autre voiture, sur sa gauche, et filer du côté de la rivière. Il choisit cette solution et alla plonger directement dans l'eau. Bolan se faufila dans l'espace nouveau qui venait de se créer et laissa l'autre voiture passer comme une flèche sur sa droite.

Mais le combat n'était pas fini pour autant.

Bolan freina de nouveau. Il jaillit de la Ford et récupéra son grand sac, dans le coffre. À l'intérieur, il trouva le fusil d'assaut Steyr AUG, chargé. Il était déjà en train d'attendre quand la voiture de chasse restante fit demi-tour, se préparant pour un nouveau passage.

Le Guerrier ouvrit le feu alors que le véhicule se trouvait à une soixantaine de mètres. La carrosserie de la voiture ne pouvait rien face à des balles FMJ 5.56 mm. Bolan abattit d'abord le chauffeur, puis le flingueur installé à l'avant. La course de la voiture dévia et ralentit.

Un tueur, à l'arrière, sauta du véhicule et se mit à tirer comme un fou sur Bolan. Il courut pour aller se mettre à l'abri.

Il n'atteignit pas son but.

Blanca avait une expression hébétée quand Bolan revint s'installer au volant. Elle ouvrit la bouche pour parler, mais Bolan fut plus rapide.

— Gardez ça pour plus tard, lui dit-il. On en reparlera quand on aura trouvé une autre voiture.

*
* *

C'était précisément pour ce genre de situation qu'Armand Casale ne portait jamais de ceinture de sécurité. Il préférerait payer une amende si jamais il se faisait contrôler par un flic – un flic qui ne roulait pas pour Don Romano –, plutôt que de se retrouver prisonnier d'une voiture en flammes.

Surtout si ladite voiture en flammes était en train de sombrer en pleine nuit dans une rivière dont l'eau sale pénétrait par les fenêtres ouvertes.

À côté de lui, le chauffeur de la voiture ne bougeait pas, qu'il soit mort ou qu'il ait perdu connaissance au moment du choc. Impossible de dire.

De toute façon, Casale s'en foutait.

L'habitacle de la voiture était maintenant presque plein d'eau, et

c'était chacun pour soi. Casale ne se soucia donc pas de déboucler la ceinture de son chauffeur, ni d'aider Luca, à l'arrière. Le véhicule s'enfonçait dans l'eau, inexorablement.

Le pourri abandonna le P-M. et le reste de son matériel. Tant pis. Si une mauvaise surprise l'attendait lorsqu'il referait surface, il lui restait toujours son Anaconda dans son holster d'épaule et le couteau WASP à sa ceinture.

Il sentit une bouffée de panique inhabituelle quand il ne parvint pas à ouvrir la portière. La pression de l'eau la maintenait fermée, anéantissait tous ses efforts, et surtout, elle lui faisait perdre de précieuses secondes alors que ses poumons commençaient à réclamer de l'oxygène. Il avait pourtant entendu parler de ce détail ; pour une raison ou une autre, il lui avait échappé.

Rageusement, Casale se fraya un passage par la fenêtre de sa portière, luttant contre le courant de la rivière et la force de la voiture qui cherchait à l'attirer vers le fond.

Il avait passé la tête et les épaules quand sa ceinture s'accrocha. Impossible de voir ce qui se passait. Cette fois, la panique l'aveugla presque. D'une main, il tenta de se décrocher, avant de s'y prendre à deux mains. Ses poumons et sa gorge le brûlaient, des petits points de lumière clignotaient derrière ses yeux. Il descendait toujours plus profondément, et la pression allait expulser le peu d'air qui restait dans ses poumons.

Brusquement, le véhicule le libéra, le recrachant presque. Battant furieusement des jambes, Casale remonta vers la surface, sans savoir si ses poumons tiendraient.

Après les profondeurs ténébreuses de la rivière, la soudaine lumière du quai, à trente mètres de lui, l'aveugla douloureusement. Suffoquant, il avala de grandes goulées d'air et commença de nager.

Il atteignit le bord et s'accrocha à une des piles. Il regarda autour de lui, à bout de souffle, les yeux brûlants, jusqu'à ce qu'il parvienne à repérer une échelle. Il se laissa flotter jusqu'à elle, agrippa l'échelon le plus bas et commença de grimper, au prix d'un effort surhumain.

Des sirènes, il entendait des sirènes !

Il était incapable de dire si elles étaient loin, ou même si elles approchaient, mais elles signifiaient toujours de mauvaises nouvelles. Arrivé en haut de l'échelle, il se redressa péniblement. Il aperçut alors sa deuxième voiture, à une quarantaine de mètres de l'endroit où il se trouvait.

Quelqu'un avait mitraillé le véhicule et ceux qui se trouvaient à l'intérieur. Inutile d'aller vérifier : il n'y avait certainement pas de survivants. Le moteur tournait toujours, mais elle n'irait nulle part

avec un mort au volant et deux autres cadavres comme passagers.

Casale la rejoignit.

— C'est bon, dit-il. Tout le monde sort de là.

Il s'occupa d'abord du conducteur, dont il défit la ceinture, avant de tirer son corps hors de la voiture. Le cadavre fit le même bruit qu'un sac de linge sale quand Casale le laissa tomber par terre. Il sortit de la même manière le flingueur qui se trouvait à l'arrière.

Il monta à bord, derrière le volant, et se pencha par-dessus le siège du passager pour ouvrir la portière. D'un coup de pied, il éjecta le dernier cadavre et se retrouva seul.

C'était à vomir de se retrouver ainsi, assis dans le sang et les bouts de cervelle, mais son costume était de toute façon déjà ruiné par sa baignade dans les eaux crasseuses de la rivière. Dans l'immédiat, sa priorité était de s'enfuir.

Tout en s'éloignant lentement, il fit l'inventaire de ses priorités. Se débarrasser de cette voiture. En trouver une autre, à n'importe quel prix. Puis donner les coups de fil qui allaient peut-être permettre de sauver quelque chose de ce désastre.

S'il n'était pas déjà trop tard.

CHAPITRE IV

Après ce qui s'était passé durant les deux dernières heures, la *safehouse* de Blanca Herrera ne semblait pas si sûre. C'était un vieil appartement, avec deux chambres, sur la Calle Ocho, à deux blocs du principal dépôt de bus de San José. Le quartier était représentatif de la classe moyenne costaricaine : petites bâtisses décrépites bâties sur des bouts de terrain, à des années-lumière des quartiers les plus pauvres qui fleurissaient un peu partout en Amérique latine.

Avant de revenir à la *safehouse*, ils avaient commencé par trouver une autre voiture. Bolan avait choisi une berline classique sur le parking de l'hôtel Corobici, et il avait pris le temps de changer les plaques avant de partir avec, laissant Herrera le guider jusque dans le quartier le plus mal famé de la ville. Il y avait abandonné la Ford, les clés sur le contact.

Difficile de savoir qui la trouverait en premier, entre les flics et des voleurs, mais cela importait peu à Bolan. Il pensait déjà à son voyage de retour vers les États-Unis. Un voyage dont la perspective ne semblait pas ravir leur invité.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! insista-t-il, sans se laisser démonter par le fait qu'il était menotté à une chaise. Vous ne pouvez pas enlever quelqu'un dans un pays étranger, le ramener aux États-Unis, et faire comme si tout cela était normal.

— Ah bon ? fit Bolan.

— Mais oui ! Je connais l'état d'esprit, à Washington, d'accord ? Les puissants États-Unis obtiennent tout ce qu'ils veulent, sans se soucier des règles, mais il y a des conséquences légales. Et pour commencer, il faut d'abord que vous me fassiez sortir du Costa Rica, où j'ai beaucoup plus d'amis que vous n'imaginez...

— Comme ceux qu'on a rencontrés cette nuit ?

Favor secoua la tête.

— Je ne sais pas qui étaient ces salauds. Mais si vous les avez tués, vous leur avez évité de gros ennuis. Les amis dont je parle sont ceux qui dirigent ce pays. Les juges. Les législateurs. Le chef de la police nationale. Et même encore plus haut. Vous me suivez ?

— Je vous suis, fit Bolan. Vous volez, et ensuite vous répandez une partie du butin autour de vous.

— On appelle ça protéger ses arrières.

— Ça ne vous a pas beaucoup aidé, ce soir.

— Ce sont des choses qui arrivent. Vous m'avez aidé, je veux bien le reconnaître. On peut même s'arranger. Mais tout ça, dit Favor en agitant ses mains menottées, ça ne vous mènera nulle part.

— On verra bien.

— Quels sont vos projets ? Mes amis vont faire surveiller l'aéroport. Idem pour les routes principales, si jamais vous aviez l'idée de me faire franchir les frontières en voiture. Ou par bateau, peut-être ? Dans ce cas, attention aux garde-côtes...

— Tous ces gens mobilisés pour quelqu'un d'aussi petit que vous ? demanda Bolan, sceptique, pour l'agacer.

Il avait dû réussir, car il vit le rouge de la colère colorer les joues de Favor.

— Je vous parais peut-être petit maintenant, maugréa l'autre, mais quand vous aurez passé quelques nuits dans un cachot, interrogé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, je viendrai peut-être vous rendre visite et voir comment vous vous sentez. Enfin, si vous êtes toujours en vie.

— Terrifiant...

— Comme vous voudrez. J'essayais de vous aider. Continuez de jouer les durs. Je ne peux rien faire pour vous.

— Et pour vous ?

L'escroc examina Bolan comme s'il avait affaire à une créature étrange, un spécimen inconnu de la science moderne.

— Je ne comprends pas...

Bolan haussa les épaules.

— Vous vous souciez de ma santé, mais il n'y a pas deux heures, on a essayé de vous faire disparaître de la surface de cette planète. Cela vous a peut-être échappé...

Favor haussa à son tour les épaules.

— Je laisse à mes amis le soin de régler cela. Dès qu'un problème se présente, ils s'en chargent.

— Alors, ils devaient avoir un empêchement, ce soir. En vacances, peut-être...

— Ils sont humains.

— Vous aussi. Il se peut que vous ayez deux milliards de dollars en réserve, cela ne vous empêche pas de saigner et de mourir comme

n'importe qui.

— Et après ? Écoutez, pour ce que j'en sais, vous pourriez tout aussi bien avoir organisé cette histoire de fusillade avec des complices... Vous vous donnez beaucoup de mal pour pas grand-chose. En imaginant que toutes les charges qui pèsent sur moi ne soient pas levées à cause de vos méthodes illégales – et ce sera le cas, faites-moi confiance –, qu'est-ce que je risque ? Cinq ans ? En me tenant à carreau, je serai libre au bout de dix-huit mois. Pour revenir ici, ou n'importe où ailleurs, et retrouver une existence luxueuse.

— Désolé, mais vous ne m'avez pas compris, déclara tranquillement Bolan. Qui a dit qu'on était là pour vous traîner devant un juge ?

Gil Favor sentit un frisson désagréable lui courir dans le dos.

— Je vous demande pardon ?

Le grand type, qui ne s'était toujours pas présenté, le regarda comme une valise prête à être embarquée.

— On se fout de vos petites manigances. Ça, c'est le boulot de quelqu'un d'autre.

— Mais qui êtes-vous, alors ? interrogea Favor, désorienté.

— Nous sommes vos nouveaux meilleurs amis.

— Ça m'étonnerait.

— Alors, demandez-vous qui veut votre peau. Et si jamais la liste est trop longue, demandez-vous qui aurait intérêt à vous voir mort maintenant.

Favor y réfléchit, mais rien ne vint. Il garda donc le silence.

— J'imagine que le nom d'Antonio Romano ne vous dit rien.

— Romano ? répéta Favor.

Il se reprit aussitôt et parvint à garder le contrôle de soi. Il s'agita légèrement sur sa chaise, cherchant à prendre une pose insouciante.

— Désolé, fit-il. Non, je ne connais pas.

— C'est étrange. Parce qu'on aurait pourtant dit que les tueurs de Romano étaient venus vous rendre visite, ce soir. Vous n'avez pas la moindre idée de ce qu'ils ont contre vous ?

— Étant donné que je n'ai jamais entendu parler de ce Romano, la réponse est encore non. D'un autre côté, vous êtes peut-être en train de sortir des noms de nulle part, pour essayer de m'embrouiller.

— Quel intérêt ? Si vous n'avez jamais rencontré Romano, je ne vois pas quelle raison il aurait de vouloir vous réduire au silence avant son procès. Il doit s'agir d'une erreur.

Favor cligna des yeux, parvenant à se contrôler avant que cela se

transforme en tic nerveux.

— Un procès ? Et de quoi ce Romano est-il accusé ?

— Il a toute une collection de charges contre lui. Je n'ai pas la liste, mais il est entre autres question de racket, de meurtre, d'incendies volontaires et même d'activités avec des terroristes étrangers.

Favor sentit distinctement le sang quitter son visage. Il éprouva une sensation de vertige, avant de se reprendre une nouvelle fois.

— Des terroristes étrangers ? Là, je commence sérieusement à croire que vous êtes cinglé. Je peux être franc ?

— Ça changerait agréablement...

— O.K. Je suis un escroc, d'accord ? J'ai toujours été un escroc. J'aime l'argent et tout ce que je peux acheter avec. Je suis gourmand, mais je ne donne pas dans la politique. J'*achète* des yachts et des avions – je ne les détourne pas. Vous avez frappé à la mauvaise porte, les amis.

— Ce n'est pas ce que pense Romano.

— Mais ça suffit, avec Romano ! Qu'est-ce que j'ai fait, d'après vous ?

Le grand type haussa les épaules.

— On ne m'a pas donné tous les détails. En tout cas, ça mérite la mort, selon Romano. Il a visiblement décidé de vous réduire au silence, avant que vous vous présentiez au tribunal et que vous gâchiez la fête.

— Il y a deux problèmes, dans cette histoire, rétorqua Favor. Un, je n'irai pas au tribunal. Et deux, je ne témoignerais pas même si c'était le cas.

— J'assure juste la livraison. Pour ce qui est d'un témoignage, j'ai le sentiment que Romano préférerait s'assurer de votre silence en passant par les bonnes vieilles méthodes.

— C'est ridicule ! En tout cas, je peux vous promettre que vous ne me ferez jamais sortir du Costa Rica. Laissez-moi partir... Je ne serai pas ingrat avec vous. Un million de dollars chacun, en liquide. Qu'est-ce que vous en dites ?

Les deux autres échangèrent un coup d'œil, avant de revenir à lui.

— Désolé, c'est non, dit l'homme.

— J'aurai essayé. C'est votre problème.

— Il se pourrait que nous vous surprenions...

— Je ne crois pas, répondit Favor. Vous m'auriez surpris en acceptant la solution la plus intelligente – en prenant l'argent, en me

laissant partir et en profitant un peu de la vie. Mais vous êtes des flics. Et pour ce que j'en sais, les flics ne sont pas très intelligents.

— Y compris tous ceux que vous avez achetés, ici ?

— Ne vous méprenez pas, l'ami. Ils ont vu où était leur intérêt, et je me suis montré généreux avec eux. C'est pour cette raison qu'ils ne vous laisseront pas partir avec la poule aux œufs d'or.

— Vous oubliez juste un détail. Il est fort possible que Romano ait déjà conclu un marché avec vos « amis », ici, à San José. Vous savez comme tout le monde que leur loyauté va au plus offrant.

Favor secoua la tête.

— Je n'y crois pas.

— Libre à vous. Nous allons de toute façon bientôt être fixés...

Washington, D.C. 2 h 45 du matin

— J'espère que c'est important, dit Hal Brognola.

Le téléphone, sur sa table de nuit, l'avait sorti avec insistance d'un profond sommeil.

— Je pense que ça l'est, oui, lui répondit la voix de Mack Bolan.

— Que se passe-t-il ? demanda Brognola, soudain bien réveillé.

— Nous avons le colis. Mais nous avons rencontré quelques difficultés sur place, au moment de le récupérer.

— Je vois. Pas de casse ? Toi, ton assistante ? Le colis est en bon état ?

— Tout est intact. En plus des difficultés initiales, il a fallu se livrer à quelques négociations. Mais j'en ai terminé et je pense être à l'heure pour la livraison, d'une manière ou d'une autre.

Donc, Gil Favor avait résisté, et résistait peut-être encore, pour venir aux États-Unis. Ils l'avaient prévu. En cas de nécessité, Bolan avait avec lui assez de sédatifs pour faire dormir Favor entre San José et les États-Unis.

— Étant donné la météo, expliqua le Guerrier, nous avons décidé qu'il serait préférable de passer par un vol commercial. Avec toute cette mauvaise publicité autour des jets privés, de la consommation de carburant, le réchauffement de la planète... enfin, tu connais la chanson.

Là encore, Brognola n'eut aucun mal à lire entre les lignes des remarques apparemment innocentes de Bolan.

Son allusion au réchauffement de la planète signifiait que cela

chauffait, à San José, le genre de « chaleur » qui rendait risqué de passer par un vol charter ou même par un jet de l'armée américaine pour faire sortir Favor des États-Unis. Tous les flics, politiciens, agents de douanes et militaires que l'escroc arrosait depuis des années pour qu'ils veillent sur sa sécurité devaient être en alerte maximale, maintenant, prêts à justifier leur pot-de-vin et à en mériter d'autres.

— Si tu penses qu'un vol commercial est la meilleure solution, je me fie à ton jugement.

Il n'avait de toute façon pas le choix. Bolan connaissait les risques de faire passer son prisonnier aux États-Unis sur un vol civil. Il serait privé de ses armes et entouré d'ennemis potentiels, y compris les membres de l'équipage de vol. Et au moment de sortir de l'avion, n'importe quel terminal pouvait présenter des dizaines de pièges mortels.

— Je n'ai pas encore réservé de vol, expliqua Bolan, mais j'appellerai et je laisserai un message quand ce sera arrangé. Je peux espérer un comité d'accueil, à mon arrivée ?

— Tu peux compter là-dessus, oui.

Brognola était prêt à envoyer tous les agents disponibles, armés jusqu'aux dents, pour accueillir Bolan et Favor, s'il fallait cela pour garder le témoin en vie et l'amener à New York, à temps pour qu'il puisse témoigner.

Brognola préférait ne pas envisager la possibilité que Romano échappe à toutes les charges qui pesaient sur lui, après tout le travail qui avait été fourni par des dizaines d'agents, sur plus d'un an et demi, pour établir un lien entre sa Famille et le terrorisme global. Un jeune agent qui s'était un peu trop approché du feu y avait même perdu la vie.

Bien sûr, il y avait une autre façon de régler la situation, si jamais les charges étaient abandonnées ou si des jurés malavisés votaient l'acquittement. Brognola aurait pu suivre cette route dès le début, glisser quelques mots à l'oreille de Bolan et le laisser arranger les choses à sa façon. Mais il gardait foi en la justice de son pays et en son indépendance.

— Je reste en contact, dit Bolan. Et on se voit à mon arrivée.

— Entendu. Et si jamais j'apprends quoi que ce soit qui pourrait t'être utile, je te contacte.

— Compris.

Le Guerrier raccrocha.

Brognola se leva et s'étira. Il allait contacter le Black Warriors Ranch où, quelle que soit l'heure, il y avait toujours quelqu'un de

service. Il devait donner l'alerte et préparer le comité d'accueil adapté pour Bolan lorsqu'il atterrirait sur le sol américain avec son témoin.

Il allait faire son possible, le maximum, tout en sachant au fond de lui que Bolan n'aurait qu'une personne sur qui vraiment compter. Lui-même.

San José

— Il ne va pas nous poser trop de problèmes ? demanda Blanca Herrera.

Ils avaient laissé Gil Favor menotté à sa chaise, et ils étaient allés s'installer dans une autre pièce, pour y parler tranquillement.

Matt Blaster haussa les épaules.

— D'une manière ou d'une autre, il ira dans l'avion. S'il le faut, j'ai de quoi le faire dormir pendant tout le vol. Il n'a pas le choix.

— Et une fois là-bas ?

— C'est comme je lui ai dit : je ne m'occupe que de la livraison, dans cette affaire. J'espère évidemment qu'il accomplira son devoir de citoyen et qu'il témoignera. De là à dire que je lui fais confiance...

Cette réponse confirma les craintes d'Herrera.

— Vous vous attendez à des problèmes à l'aéroport ?

— Tout est possible. Favor pourrait nous réserver un petit numéro à sa manière. Ou alors, nous aurons droit à un comité d'accueil, avec d'autres tueurs. Il se pourrait même que nous ayons des soucis avec des gens de chez vous.

— Des gens de chez moi ? répéta Herrera sur le ton du défi.

Blaster ne parut pas remarquer sa réaction.

— Des agents des douanes, la police. Tous ceux qui ont reçu de l'argent pour le couvrir.

Herrera avait conscience de la réputation de son pays, connu pour abriter la lie des continents européens et américains. Elle souffrait quand des professionnels comme Blaster considéraient ses collègues avec un évident soupçon teinté de mépris. Et cela peinait encore plus Herrera de savoir que cette défiance était souvent fondée.

D'un ton hésitant, elle bredouilla :

— J'espère que vous ne pensez pas que... je veux dire...

— Détendez-vous, lui dit Blaster. Si vous aviez les mains sales, vous seriez déjà passée à l'action.

— On ne peut pas dire que vous perdiez votre temps en

flatteries...

Il eut un sourire.

— Comme vous le dites vous-même, c'est une perte de temps. Parlons un peu de l'aéroport. Si Favor est réglo, on le fera entrer normalement. Et dans le cas contraire, on aura besoin de prendre des dispositions spéciales pour un invalide inconscient. Je jouerai le rôle du médecin.

— Et je serai votre infirmière ?

— Je vous rappelle que vous travaillez sur le sol costaricain, à San José.

— J'ai reçu l'ordre de vous assister dans l'exécution de votre mission. Il n'a jamais été mentionné que je devais vous abandonner à l'aéroport.

— Vous devriez y réfléchir à deux fois avant de faire un choix qui pourrait avoir des répercussions fâcheuses sur votre carrière. Mes amis n'assumeront aucune responsabilité en cas de décisions imprudentes.

— Ce sont *mes* décisions, répliqua Herrera. Et j'en assumerai la responsabilité. Maintenant, allons-y, et voyons si nous avons un compagnon de voyage ou un patient, docteur Blaster...

Favor surprit Bolan en tombant d'accord sur le plan suggéré – sans les tranquillisants et les entraves. Le Guerrier ne chercha même pas à cacher son scepticisme.

— Hé ! n'ayez pas l'air si surpris ! lui lança l'autre. J'ai eu le temps de réfléchir, pendant que vous bavardiez, à côté. Ça ne me plaît pas de dire ça, mais vous avez peut-être raison. Romano peut dépenser plus que moi dans le court terme, et ce serait logique que les gens d'ici sautent du navire s'ils croient que je suis en train de couler.

— Je vais devoir effectuer les réservations, dit Bolan. Ensuite, en fonction de l'heure de vol, nous aviserons du temps que nous avons pour préparer nos affaires.

— Pardon d'énoncer une évidence, souligna Favor, mais je n'ai pas d'affaires à préparer et je n'ai pas de passeport. Tout est chez moi – la police ayant dû investir la maison à l'heure qu'il est.

— J'ai votre nouveau passeport, expliqua Bolan. Vous vous appelez Edward Janeway et vous habitez New York.

Vous êtes arrivé au Costa Rica il y a deux semaines – il y a tous les tampons pour le prouver.

— Vous avez donc pensé à tout. Y compris les bagages, j'imagine ?

— Nous avons un sac avec quelques vêtements.

— Pas de tweed ni de polyester, j'espère...

— Peu important la taille et le style, puisque vous ne les porterez pas. Il s'agit simplement d'avoir des affaires, pour ne pas attirer l'attention.

— Donc, je ne porterai pas ça non plus, dit Favor en tirant sur ses menottes.

— Non. Si je pensais que vous avez besoin d'être menotté ou ligoté à l'aéroport ou dans l'avion, j'utiliserais ma trousse de médecin.

— Vous avez votre diplôme ? interrogea Favor.

— Ne vous inquiétez pas pour mes papiers, ils sont en règle. Comme votre passeport.

Bolan se tourna vers Herrera.

— Vous le surveillez pendant que je vais m'occuper des réservations ?

— Vous ne préférez pas que je m'en charge ? Ce sera plus facile, en espagnol ?

Accrochant son regard, Bolan l'étudia un instant, avant de hocher la tête.

— C'est bon, dit-il. Allez-y.

Elle lui adressa un bref sourire, puis quitta la pièce pour aller téléphoner.

— Vous lui faites confiance ? demanda Favor.

— Pourquoi pas ? À ma connaissance, elle n'a jamais rien volé. Et ce n'est pas une fugitive.

— Contrairement à moi, c'est ça ? Allez-y, dites ce que vous avez à dire.

— J'aimerais simplement que vous réfléchissiez à notre marché. Je suis certain que vous avez quelques tours dans votre manche, mais ça ne vous servira à rien. Dans le pire des cas, vous réussirez à m'échapper, mais ce sera pour vous retrouver face aux flingues des hommes de Romano. Et eux, je peux vous l'assurer, ils ne négocieront pas.

— Et si je...

— Soyez réglo avec moi, coupa Bolan, et vous voyagerez normalement, assis et conscient. Au premier signe d'embrouille, je vous mets sous sédatifs, et vous vous réveillerez aux États-Unis.

— Je vous ai déjà dit que c'était d'accord, non ? On pourrait ôter les menottes ?

— Pas encore. Je vous en débarrasserai à l'aéroport. Après ça, si jamais...

— Ça va, ça va, j'ai compris.

Il avait intérêt, songea Bolan. S'il essayait de jouer au malin, il allait le regretter.

CHAPITRE V

Aéroport International de San José, 20 juin

L'aéroport était bondé quand Bolan et Blanca Herrera y arrivèrent avec Gil Favor, une quarantaine de minutes avant l'heure de leur vol. Ils avaient choisi d'arriver aussi tard, pour s'exposer le moins possible à la police et à tous ceux, quel que soit leur bord, qui pourraient les attendre.

Bolan avait laissé leur véhicule sur un parking longue durée, abandonnant tout son arsenal dans le coffre fermé à clé. Il se passerait sans doute des jours ou des semaines avant que quelqu'un ne le découvre.

Comparée à ce qu'on pouvait connaître dans les aéroports américains, la sécurité était assez relâchée dans le terminal. Les affaires étaient passées aux rayons X, bien sûr, et les passagers franchissaient un portail de détection des métaux qui faisait penser à une vieille cabine téléphonique ; on pouvait conserver ses chaussures et tous ses vêtements, à moins que l'alarme ne se déclenche, signalant la présence d'un objet suspect.

Bolan passa les contrôles sans le moindre problème. Les seringues, qu'il portait sur lui, étaient fabriquées dans un plastique hautement résistant, issu des dernières technologies.

Un capuchon dévissable révélait une aiguille en plastique, courte mais très solide. La dose de calmant qui se trouvait à l'intérieur était inoculée au moment de l'impact et suffisait à mettre un homme solidement constitué hors d'état pendant plusieurs heures. Deux pouvaient être fatales.

Favor avait promis de ne pas faire de scène, et il tint cette promesse tandis qu'ils présentaient leurs passeports à la douane, lors du dernier contrôle. Des policiers bien armés patrouillaient dans le terminal. Favor aurait pu attirer leur attention avec des gestes ou des cris, mais il resta tranquille.

Bolan essaya d'imaginer ce qui se passait dans sa tête. Avait-il

accepté l'idée qu'en s'éternisant au Costa Rica, il restait à la merci des hommes de Romano ? Était-il résigné à négocier des faveurs en fonction de la valeur de son témoignage à New York ? Ou bien était-il en train de réfléchir à une autre direction ?

Dans tous les cas, Bolan devait se méfier d'un type qui avait fait fortune, une immense fortune, en mentant aux investisseurs, à sa famille, à ses amis et au gouvernement.

Une fois passées les formalités de sécurité, il leur restait encore quinze minutes avant l'embarquement. Au bout de cinq minutes, Favor commença de s'agiter sur son siège, laissant échapper des petits couinements de détresse.

Finalement, il avoua :

— Je... je suis désolé. Je ne sais pas si c'est les nerfs ou quoi, mais il faut que j'aille aux toilettes.

— Vous n'avez qu'à vous retenir, répliqua Bolan. Vous irez dans l'avion.

— Facile à dire...

Les dents serrées, Favor croisa les jambes.

— J'ai la vessie qui va exploser.

— On n'a pas le temps !

— Allez, je vous en prie. Les toilettes sont juste là.

Favor pointa deux portes marquées des pictogrammes habituels, avec d'un côté les hommes, et de l'autre les femmes. Bolan estima la distance à une dizaine de mètres.

— Il est trop tard, dit-il.

— D'accord. C'est vous le patron. Mais si je n'arrive pas à me retenir et que je me pisse dessus, ce sera à vous d'expliquer au personnel de bord pourquoi je sens aussi fort. Je ne suis même pas certain qu'on me laissera embarquer...

Bon sang !

— D'accord, maugréa Bolan à contrecœur. Venez avec moi.

— Une partie à deux ? Je peux faire ça tout seul, vous savez...

— C'est ça ou rien, coupa le Guerrier.

Favor hocha la tête.

— Entendu. Je préfère ça que d'exploser.

Herrera resta et garda leurs fauteuils tandis que les deux hommes se levaient et gagnaient les toilettes pour hommes.

Bolan rentra en même temps que Favor et inspecta les lieux d'un rapide coup d'œil. Un type assez corpu lent en finissait avec son affaire

aux urinoirs situés à l'autre bout des toilettes ; des pieds étaient visibles sous la porte d'une des stalles individuelles, celle du milieu.

Favor se dirigea vers la première, laissant une stalle entre celle qui était occupée et la sienne. Le type qui avait fini de pisser vint se laver les mains. Bolan fit de même, observant la cabine qu'occupait Favor dans le miroir qui courait au-dessus des lavabos.

Bolan était intrigué par la stalle du milieu. Contrairement à Favor, l'homme qui s'y trouvait ne faisait strictement aucun bruit. S'il avait eu un malaise, cardiaque ou autre, il serait sans doute tombé de son trône, mais...

Falvo tira la chasse d'eau, prit un instant pour remettre de l'ordre dans ses vêtements, puis il sortit de sa stalle.

— Une bonne chose de faite ! annonça-t-il, souriant.

Il se passa les mains sous l'eau, les essuya rapidement, avant de se tourner vers Bolan.

— On y va ?

Le plan s'était imposé à Favor alors qu'il était assis aux toilettes. Ça pouvait ne pas marcher, mais quelle autre possibilité avait-il ? Revenir aux États-Unis, surtout à New York, était une manière de suicide. Au moins avait-il une chance, au Costa Rica. Et si tout le reste échouait, il savait qu'il pouvait de nouveau fuir, recommencer ailleurs sans problème grâce à tout l'argent dont il disposait.

Mais d'abord, il devait se débarrasser de ses deux chaperons.

Favor vit les flics en même temps qu'il franchissait le seuil des toilettes pour en sortir. Ils portaient tous deux l'uniforme vert, avec la bandoulière de leurs pistolets-mitrailleurs passés en travers du torse et d'autres armes à la ceinture. Quand l'un d'eux regarda vers Favor, celui-ci saisit aussitôt l'opportunité.

Il se tourna brusquement vers le grand Américain et le repoussa, tout en criant en espagnol :

— Ça suffit ! Laissez-moi ! C'est répugnant !

L'autre jura. Il cherchait quelque chose dans la poche intérieure de sa veste, quand les flics s'approchèrent, les mains posées sur leurs armes. Favor s'avança pour les intercepter et leur expliquer, toujours en espagnol, que cet inconnu s'était approché de lui aux toilettes et lui avait fait des propositions déplacées.

L'un des policiers alla vérifier les lieux tandis que le second questionnait Favor avec toute une série de questions. Des curieux avaient déjà commencé de s'agglutiner pour voir ce qui se passait.

Favor savait qu'il ne faudrait pas longtemps avant que la femme comprenne ce qui arrivait, qu'elle les rejoigne et essaye de l'entraîner avec elle. Favor, qui n'avait pas l'habitude de se battre, n'était pas sûr d'avoir le dessus, surtout si elle avait de l'entraînement. De toute façon, lutter contre elle en public, avec la police à proximité, risquait d'anéantir toutes ses chances de pouvoir fuir.

Il s'éloigna progressivement du flic, et du grand Américain, jouant du coude pour se frayer un chemin entre les curieux qui se pressaient du côté des toilettes. Personne ne tenta de l'arrêter. Tout le monde avait les yeux fixés sur le policier et l'Américain avec qui il s'entretenait à présent. La petite foule ne cessait de grossir.

Un attentat à la pudeur, surtout entre deux hommes, pouvait être une affaire sérieuse au Costa Rica. L'Église avait une emprise très forte sur les mœurs. Favor était conscient de jouer un sale tour à l'homme qui lui avait sauvé la vie quelques heures plus tôt, mais le moment était mal choisi pour faire du sentiment. De toute façon, toute l'histoire qu'il avait livrée aux flics volerait en éclats à la minute où le policier se rendrait compte que sa supposée victime s'était volatilisée.

Pas question pour Favor de revenir à New York. Il n'avait pas compris quelle raison Tony Romano aurait pu avoir de le vouloir mort, jusqu'à ce que l'autre parle de terrorisme. Là, Favor avait pigé. Il avait su que rien de ce qu'il pourrait dire à Romano ne pourrait le tirer de ce mauvais pas.

Gil Favor était pour ainsi dire mort, à moins de trouver un autre endroit où se planquer. En tout cas, s'il y avait un endroit à éviter, c'était New York.

« Et maintenant ? » se demanda-t-il alors qu'il s'éloignait de la cohue qu'il avait provoquée. Il était tenté de courir, mais l'instinct de prudence l'en retint. Bien lui en prit, car il croisa justement deux autres policiers. Il se composa l'expression la plus innocente qui soit, celle grâce à laquelle il avait trompé ses partenaires en affaire, ses amis, et les amis de ses amis.

Ça marchait presque toujours.

Sa situation était presque désespérée, mais Favor n'en avait pas pour autant perdu l'espoir. Pour commencer, il devait quitter cet aéroport, trouver un abri temporaire et contacter ceux qui lui étaient redevables après tout l'argent qu'il leur avait déversé dans les poches.

Il avait mémorisé les numéros de téléphone les plus importants. Il lui suffirait d'un ou deux coups de fil pour savoir dans quel sens soufflait le vent, et s'il pouvait faire confiance ou non à ses « amis ». S'ils étaient nerveux, essayaient de se débarrasser de lui, Favor attendrait le bon moment pour aller récupérer une partie de l'argent

qui l'attendait bien sagement à la banque.

À ce moment-là, avec du liquide en main, il pouvait aller n'importe où. Un autre pays, un autre continent, cela n'avait aucune importance.

Mais il lui fallait trouver un endroit où se cacher, et bien le choisir.

Gil Favor savait qu'il marchait sur le fil du rasoir, avec la mort de chaque côté. S'il ne s'en sortait pas cette fois, il n'y aurait sans doute pas de nouvelle chance pour lui.

*
* *

Blanca Herrera parcourait distraitemment un magazine quand des éclats de voix, du côté des toilettes, attirèrent son attention. Elle sentit une bouffée de panique l'envahir en voyant deux policiers marcher vers Gil Favor et Matt Blaster. C'était Favor qui avait pris la parole, visiblement agité, mais elle ne pouvait distinguer ses paroles.

Les policiers semblaient en tout cas prendre ses propos au sérieux. Au bout d'un moment, l'un d'eux entreprit de questionner Blaster tandis que l'autre entra dans les toilettes pour hommes.

Que se passait-il ?

Elle se leva, son magazine à la main, et rejoignit la scène. Elle se comportait normalement, se confondant avec les autres personnes qui attendaient leur vol et n'avaient pu résister à une petite altercation pour tromper leur ennui.

Alors qu'elle approchait, elle croisa le regard de Blaster et surprit un mouvement de tête presque imperceptible. Le message était clair : il ne voulait pas qu'elle s'en mêle. En suivant la direction qu'indiquait son signe de tête, elle découvrit Favor qui, lentement, l'air de rien, s'éloignait de la foule des curieux.

Le salaud !

Elle comprit aussi ce qui s'était probablement passé. Il avait dû accuser Blaster, pour le mettre entre les mains de la police. Elle ignorait ce qu'il avait inventé. Il n'avait certainement pas donné son vrai nom, pas parlé d'enlèvement ni de meurtre. Il s'était sans doute montré à la hauteur de sa réputation.

C'était malin. Sauf que Favor avait fait l'erreur que commettaient beaucoup d'hommes avec Herrera – il l'avait sous-estimée.

Elle se désintéressa donc de Blaster, persuadée que les policiers le laisseraient tranquille en se rendant compte que Favor s'était éclipsé. Sa fuite était un aveu en soi de ses manigances.

La jeune femme contourna la foule qui s'était massée autour des toilettes. Elle dut donner quelques coups d'épaule ou de coude qui lui valurent un certain nombre de remarques qu'elle ignora.

Un instant, elle paniqua. Où était Favor ? Elle l'avait perdu de vue, occupée qu'elle était à traverser la masse des curieux... Elle l'aperçut alors, qui marchait d'un pas rapide vers la porte par laquelle ils étaient entrés dans le terminal. Aussitôt, elle songea à la voiture, aux armes cachées dans le coffre, avant de se rappeler que c'était Blaster qui avait les clés.

Favor allait de toute façon chercher à quitter l'aéroport et s'en éloigner le plus possible. Pour cela, il avait besoin d'un véhicule. Mais il avait les poches vides, aucun moyen de payer qui que ce soit – ils avaient veillé à ce détail.

Impossible pour lui de prendre un bus. En revanche, il pouvait utiliser un taxi, donner une adresse au chauffeur et le payer à destination. À condition que son portefeuille soit là-bas ou qu'il y ait quelqu'un pour payer. Le scénario n'était pas évident, mais Favor n'avait pas d'autre solution.

Elle accéléra l'allure, allongea ses foulées, tout en prenant garde de ne pas courir. Mieux valait ne pas attirer l'attention, d'autant que Favor semblait ne pas s'être aperçu qu'elle le suivait. Il devait la croire au côté de Blaster, en train de parlementer avec la police.

Elle avait réduit la distance qui les séparait et ne se trouvait qu'à une trentaine de mètres quand il regarda derrière lui. Il cligna des yeux, surpris. Herrera résista à l'impulsion de s'élancer, pour le rattraper et le ceinturer. C'était préférable, elle le savait. Mieux valait le capturer à l'abri de témoins ou de la police.

Favor vira sur la gauche, dans un couloir étroit. Des petits panneaux indiquaient des toilettes, des téléphones publics et une fontaine d'eau potable.

La jeune femme atteignit le couloir juste à temps pour voir la porte des toilettes pour hommes qui se fermait. Elle se demanda s'il y avait une autre issue, ou si Favor avait espéré qu'elle l'attendrait à l'extérieur, le temps pour lui de trouver une meilleure stratégie.

C'était mal connaître Blanca Herrera. Sans la moindre hésitation, elle rejoignit la porte des toilettes, la poussa et entra.

Le flic moustachu à l'attitude revêche commença par défier Bolan en le questionnant en espagnol et à toute allure. Voyant que le Guerrier ne lui répondait pas, il passa à l'anglais, un anglais maladroit. Il fit ainsi perdre quelques minutes précieuses au Guerrier, des minutes qui avaient suffi à Favor pour s'évanouir dans la nature. Tous

les espoirs de Bolan reposaient en cet instant sur Herrera.

Ce dont on l'accusa était plus ou moins ce à quoi il s'attendait.

— Vous avez essayé de toucher ce monsieur dans les toilettes, comme il l'affirme, *señor* ?

Plutôt que de discuter cette question, et d'exaspérer le flic, Bolan regarda autour de lui, parmi les visages de tous les curieux massés autour d'eux.

— Quel monsieur ? Où est-il passé ?

Le policier tourna la tête dans tous les sens, et il commença de jurer en espagnol. Au même moment, son collègue revint des toilettes avec un type dont Bolan reconnut aussitôt les chaussures et le bas de pantalon. Le « témoin » eut droit à des questions en rafale auxquelles il répondit en secouant la tête et en affirmant son ignorance de tout problème. Alors que les flics le laissaient partir, Bolan entendit une voix féminine annoncer dans les haut-parleurs l'embarquement pour les passagers de première classe du vol du Guerrier.

Bon sang !

Les deux policiers concentrèrent leur attention sur lui. Bolan essayait de ne rien laisser paraître de sa colère et de sa frustration.

— Nous ne voulons pas d'affaires douteuses dans cet aéroport, vous comprenez ? insista le moustachu. Allez, circulez !

Aussitôt que les deux flics l'eurent lâché, Bolan prit la direction qu'avait suivie Favor quelques instants plus tôt. Dans les haut-parleurs, une voix annonça l'embarquement général pour son vol.

Favor pouvait être n'importe où, maintenant. Si l'aéroport n'avait pas la taille des grands aéroports américains, il y avait du monde et pas mal de coins où se cacher, sans parler des nombreuses sorties. Si jamais Herrera n'avait pas suivi Favor, si elle l'avait laissé s'échapper...

Il ne pourrait pas l'en blâmer, songea Bolan. Car lui-même s'était fait avoir de belle manière. Et le fait que l'autre salaud soit un escroc de haut vol ne diminuait en rien son embarras. Alors que les derniers passagers étaient en train d'embarquer à bord de l'avion qu'il était censé prendre, il manquait cruellement de temps pour arranger la situation.

Si Bolan ne retrouvait pas son prisonnier dans les minutes à venir, l'appareil décollerait avec trois fauteuils vides.

Bolan étudia les visages alors qu'il avançait dans le grand hall central. Il aperçut enfin Herrera alors que la voix féminine désincarnée, dans les haut-parleurs, lançait un ultime appel aux passagers du vol de Bolan.

Le Guerrier courut vers la jeune femme, espérant qu'elle pourrait lui donner des indications utiles, et qu'à eux deux, ils mèneraient des recherches efficaces. Un groupe de huit, dix personnes, une famille, se déplaça d'un coup, et permit à Bolan de découvrir une silhouette familière au côté de celle de Herrera. Elle tenait Favor fermement par le bras gauche. Il avait le visage très pâle, comme s'il était malade. Chaque pas lui semblait douloureux.

— Qu'est-ce qu'il a ? demanda Bolan en la rejoignant.

— Il a essayé de me semer dans les toilettes. Je suis entrée, et là, il a tenté de jouer au plus fort.

— On dirait que ça n'a pas marché...

— Tous les hommes souffrent de la même faiblesse en une même partie de leur corps, expliqua Herrera en souriant. Et notre avion ?

— Trop tard, annonça Bolan. On a manqué le vol.

— Vous ne pouvez pas m'en vouloir d'avoir essayé, bredouilla Favor en se recroquevillant misérablement sur son fauteuil.

— Vraiment ? Regardez-moi bien...

— De toute façon, j'ai été puni par votre... votre dominatrice. Vous n'auriez pas pu trouver pire punition.

— Vous croyez ? répliqua le grand Américain. Ne me lancez pas des défis de ce genre...

La rangée de sièges durs et inconfortables qu'ils occupaient faisait face à une immense baie vitrée donnant sur les pistes. Favor tâchait comme il pouvait de soulager la douleur intense qu'il éprouvait au bas-ventre, là où le genou de la femme était venu le cogner avec une brutalité terrifiante – à deux reprises.

— Un sac de glace, ou quelque chose de ce genre, me ferait du bien, murmura-t-il d'une voix sourde.

— Plus tard, peut-être, répondit l'homme, sur sa gauche.

— Ou peut-être pas, dit la femme, sur sa droite.

— Pourquoi voulez-vous qu'on regarde ce fichu avion décoller ? interrogea Favor.

— Pour passer le temps. Nous allons réserver sur un autre vol, avec des dispositions spéciales pour un passager dans le coma.

— Hé, attendez !

Favor eut un mouvement de recul, qui fut stoppé net par le violent coup de coude que la femme lui donna dans les côtes.

— C'est... ce n'est pas la peine, assura-t-il, le souffle coupé.

— On vous avait averti, rappela le grand Américain. Vous avez tout gâché.

— Essayez de voir les choses de mon point de vue...

— Fermez-la et regardez l'avion dans lequel on devrait se trouver tous les trois. Vous seriez assis dans votre fauteuil, comme n'importe quel autre passager. Dans le prochain, vous voyagerez comme une espèce de bagage enregistré...

Favor ne dit rien. Il regarda le jet qui allait se positionner en bout de piste. Il s'immobilisa quelques instants, puis se mit à rouler, prenant de la vitesse à chaque seconde. Au milieu de la piste environ, les roues avant quittèrent le sol tandis que l'avant se levait, et...

Des flammes et de la fumée jaillirent soudain sous l'aile tribord. En une seconde, peut-être deux, le feu s'étendit et enveloppa toute la moitié arrière de l'avion. Pendant ce temps, la partie avant continua de s'élever, séparée du reste, à la manière d'un projectile d'artillerie.

Elle resta ainsi en l'air deux ou trois secondes, avant que son ascension ne devienne un vol plané maladroit. Quand elle redescendit, la section avant de l'avion était la tête en bas, son nez pointant vers les décombres en flammes de la partie arrière. Elle vola en éclats au moment de l'impact, aussitôt engloutie par de monstrueux rouleaux de flammes qui dévoraient tout.

Favor sentit un flot de bile lui monter à la gorge. Il se pencha vers l'avant, plié en deux, et vomit pour la deuxième fois aujourd'hui. Cette fois, cela n'avait rien à voir avec la douleur qui battait entre ses jambes. Une horreur absolue, et l'idée qu'il aurait dû se trouver au milieu de cette fournaise, sur la piste, lui nouait épouvantablement l'estomac.

Le spasme passa, et Favor sentit des mains le soulever, sur sa droite et sur sa gauche. L'Américain et la Costaricaine le traînèrent ainsi jusqu'à une fontaine à eau, sur laquelle il se pencha pour se débarrasser du sale goût qu'il avait dans la bouche. Lentement, par degrés, alors que la panique et les cris se répandaient tout autour d'eux, Favor s'aperçut qu'il pouvait se redresser et marcher sans aide.

— C'est drôle, quand même, hein ? dit-il sans s'adresser à quelqu'un en particulier. Si j'avais été sage et docile... eh bien, on serait morts, maintenant.

Le grand Américain parut ne pas l'avoir entendu.

— Je ne crois pas trop à ce genre de coïncidence, glissa-t-il à la femme.

— C'est impossible. Le fait qu'il y ait une bombe à bord voudrait dire...

— ... ou bien qu'ils ont des dons de médium ou bien qu'ils sont étonnamment renseignés. Vous avez parlé à quelqu'un ?

Elle secoua la tête.

— Alors, c'est de mon côté. Allons reprendre la voiture. On réfléchira à tout ça en roulant.

— Je ne voudrais pas donner l'impression de toujours m'opposer, dit Favor, mais étant donné ce qui vient de se passer, est-il possible qu'ils se soient aussi occupés de la voiture ?

— C'est possible, admit l'Américain. Mais ça reste notre meilleure option – à moins que vous préféreriez faire le trajet à pied et sans arme.

— Vous voulez dire qu'on part ? s'exclama Favor. Jusqu'au Mexique ?

— Nous allons faire de la route jusqu'à ce que nous ayons un meilleur plan. Si vous en avez un, je suis même prêt à l'examiner.

— Malheureusement, non.

— Alors, ce sera la voiture.

CHAPITRE VI

— À qui devons-nous cette idée brillante de faire sauter l'avion ? demanda Armand Casale.

Au ton de sa voix, il était évident qu'il connaissait la réponse.

— J'ai jugé que ce serait la méthode la plus efficace pour atteindre notre but, déclara Haroun al-Rachid, le visage de marbre.

— Tu as vu les nouvelles, ce matin ? Tu as pu apprécier la réussite de ton plan ?

Le Saoudien conserva son expression habituelle, pleine d'arrogance, qui donnait envie à Casale de le gifler.

— Tout s'est passé comme prévu. L'avion a explosé au décollage.

— Et tu t'es intéressé au nombre de victimes ?

— Selon le dernier bilan, définitif, on a retrouvé deux cent quarante-trois corps.

— Deux cent quarante-trois, c'est exact, confirma Casale. Mais tu veux entendre la chute de l'histoire ?

— La chute ? répéta le Saoudien, comme en écho.

— Oui, c'est ce qui fait qu'une blague est drôle, justement. Alors, tu es prêt ?

— Je ne comprends pas...

— Évidemment que tu ne comprends pas ! La chute, c'est qu'il aurait dû y avoir deux cent quarante-sept corps. Tu piges ? Ça n'est pas hilarant, ça ? *Trois* personnes ont loupé l'avion !

Al-Rachid paraissait complètement désorienté.

— Cette plaisanterie dont tu parlais...

— Une femme et deux hommes, coupa Casale. Qu'est-ce que tu penses de ça ?

— Rien. Cela arrive tout le temps que des voyageurs ratent leur avion. C'est une coïncidence.

— À ta place, je ne parierais pas mon chameau là-dessus, l'ami.

Al-Rachid se hérissa, mais parvint à se maîtriser. Casale cherchait à l'énervier, le faire sortir de ses gonds. Il aurait alors le plaisir de

répliquer, ils en viendraient aux mains et Casale lui flanquerait une dérouillée. Sauf que, pour le moment, ils étaient alliés, unis dans un but commun.

Et Casale le supportait de moins en moins. Il en était malade.

— Cela ne fait aucune différence, affirma al-Rachid. Si nous avons échoué, nous recommencerons.

— Pas de différence ?

Cette fois, Casale fut tout près de lâcher le premier coup, frustré qu'il était de voir al-Rachid refuser d'admettre ses erreurs.

— Je vais t'expliquer quelle différence cela fait – et écoute-moi bien ! Tu as tué près de deux cent cinquante personnes pour rien. Dans les médias, on parle d'une tragédie. On s'interroge pour savoir s'il s'agit d'un accident ou d'un attentat. Toute la police, d'ici à Washington, est sur l'affaire, et toi, tu me parles de « recommencer » ?

Les yeux de l'Arabe s'illuminèrent.

— Je préférerais que tu me parles sur un autre ton, infidèle. J'ai fait ce qui était nécessaire pour...

— Pour quoi ? l'interrompit de nouveau Casale. Pour qu'on se retrouve tous contre un mur pour un exercice de tir de l'armée ? Tout ce que tu as réussi à faire, c'est nous faire courir des risques inutiles *et* alerter notre cible. Dieu sait où les autres sont allés se réfugier pendant qu'on allait se planquer. C'était brillant, comme plan, Riyadh, vraiment !

— Rachid, corrigea l'Arabe en maugréant.

— Peu importe. Le pire, dans tout ça, c'est que tu as agi sans rien me dire. Le mot chef a un sens, là d'où tu viens ?

— Mon chef est Kasim al-Bari, déclara Rachid, qui ne souriait plus du tout.

— Pas sur ce coup, l'ami. C'est Don Antonio Romano qui mène la barque, cette fois, et ton cheik est d'accord. Et à notre échelle, c'est moi qui mène les opérations. Or, je ne crois pas avoir fait mention d'une bon Dieu de bombe dans un avion.

— Ne blasphème pas !

— Arrêt ton cirque, tu veux ? Je n'aime pas la politique, et je me contrefous de la religion. Pour des raisons qui te regardent, tu hais les Juifs. Pour moi, ce sont des conneries. Ce qui importe, c'est que tu fasses le boulot et que tu obéisses à mes ordres. Sur ce coup-là, tu as tout fait merder, et je ne sais pas si on va pouvoir arranger cette putain d'histoire.

— Tu es grossier et tu exagères.

— Vraiment ? Laisse-moi te dire encore un truc : fais-moi un autre

coup de ce genre, dans le dos, et je te promets que tu te retrouves dans un trou que j'aurai moi-même pris la peine de creuser pour toi. Je suis assez clair ?

Casale sourit, tout en puisant sur ses réserves de volonté pour ne pas exploser.

— La dernière fois que j'ai vérifié, dit-il, tu avais une dizaine de soldats. J'en ai vingt-cinq, avec quelques autres en réserve. Si tu veux une bagarre et voir qui reste quand la poussière retombera, on peut y aller tout de suite.

Al-Rachid resta un instant silencieux, comme s'il réfléchissait sérieusement à la question.

— J'ai aussi mes ordres, dit-il enfin. Pour l'instant, ton élimination n'est pas à l'ordre du jour.

— Dans ce cas, je peux arrêter de trembler, répliqua Casale avec un sourire méprisant. Va voir tes hommes et rappelle-leur qu'on n'est pas à Bagdad ou à Beyrouth, ici. Il faut que j'appelle Don Romano pour lui dire de quelle manière ton plan brillant a foiré.

— Je dois, moi aussi, utiliser le téléphone.

— On n'a qu'une ligne, Cheveux Huileux. Tu vas devoir attendre.

Le visage d'al-Rachid s'embrasa, mais il ne dit rien. Il quitta le bureau et ferma la porte derrière lui tandis que Casale se tournait pour décrocher sans entrain le téléphone.

Manhattan, New York

Antonio Romano savait que la perspective d'une vie en prison était une possibilité réelle – s'il n'avait pas droit à une injection pour meurtre.

Et quand il y pensait, tout ça était sa faute.

Mais tout avait paru si facile ! Dans l'histoire, il était juste le financier, qui se prenait un petit pourcentage chaque fois que des dollars ou de la marchandise lui passaient entre les mains. Des armes, des véhicules, des informations, de l'argent blanchi – les trucs habituels.

Qu'est-ce qu'il y avait de mal là-dedans ?

Peu importait à Romano si ses clients avaient l'étiquette « Terroristes » collée dans le dos. Un procureur fédéral avait essayé une fois de lui coller la même étiquette, après un petit accrochage avec des routiers syndiqués qui refusaient de faire ce qu'on leur disait. Les Arabes et les Juifs ne s'entendraient jamais, et il fallait bien que

quelqu'un profite de la situation et fasse quelques beaux coups.

Jusqu'au jour où le truc lui avait explosé en plein visage. Le F.B.I. avait arrêté en Californie un groupe d'Arabes qui préparaient quelque chose ; et l'un d'eux s'était mis à table, révélant tout ce qu'il savait sur leurs relations avec les Italiens de New York. Ça n'était pas grand-chose, une mise en bouche, mais les types du F.B.I. s'étaient jetés là-dessus et ils avaient monté toute une affaire qui avait soudain confronté Romano à la perspective de finir sa vie en prison ou avec une aiguille dans le bras.

Bien sûr, il leur fallait des témoins.

Ils n'en avaient pas beaucoup. Et même la meilleure protection du monde ne pouvait pas garder un homme en vie si d'autres étaient déterminés à le tuer. C'était ainsi que les procureurs qui s'en étaient pris à Romano avaient découvert un beau matin que l'affaire Romano ne reposait plus sur rien.

Jusqu'à ce que quelqu'un pense à Gil Favor, s'amuse à relier quelques pointillés entre eux et voie dans l'escroc leur toute dernière chance pour que les charges retenues contre Romano tiennent.

Le mafieux n'était pas du genre à baisser les bras. Il avait envoyé ses meilleurs hommes se charger du boulot à San José. Dans un esprit de coopération, il avait accepté l'offre d'une équipe de soutien d'un partenaire d'autrefois, Kasim al-Bari, et ils s'étaient ainsi retrouvés avec près d'une quarantaine de flingueurs sur le terrain. Quarante contre un.

Un rapport de force comme Romano les affectionnait.

Mais une fois encore, ses plans tournaient mal, d'un côté comme de l'autre.

Il aurait pu s'en prendre à Casale au téléphone, mais à quoi bon ? Armand n'était pas en cause, dans cette histoire de bombe. L'attentat s'était fait à son insu. Et ça n'était pas le genre de Romano de punir son meilleur soldat pour l'échec d'un autre.

Il allait parler dès que possible à al-Bari, pour lui faire savoir son mécontentement pour ce qui s'était passé à San José. Les victimes lui importaient peu, mais ce carnage avait peut-être compromis son avenir.

Il ne pouvait pas laisser passer ça.

Le problème, avec al-Bari, c'était qu'il ne supportait pas la critique, même constructive.

Qu'il aille se faire foutre !

Si ses hommes ne réussissaient qu'à aggraver la situation de Romano en cherchant à « l'aider », Don Antonio allait peut-être devoir

faire en sorte de leur régler leur compte avant que les dégâts ne soient irrémédiables.

En espérant qu'il n'était pas déjà trop tard.

Il décrocha le téléphone.

San José

Armand Casale se croyait intelligent, mais Haroun al-Rachid n'était pas un idiot. Plutôt que d'attendre comme un enfant ou un larbin l'autorisation d'utiliser le téléphone de la *safehouse*, il trouva une pièce où il pouvait jouir d'un peu de tranquillité et il sortit le téléphone satellite qu'il avait toujours sur lui. Il était équipé d'un brouilleur intégré, qui permettrait à al-Rachid de parler directement à son correspondant, sans en passer par des codes et autres formalités fastidieuses.

Loin de là, quelque part dans New York, un autre téléphone sonna, avant qu'une douce voix de ténor lui réponde en arabe.

— Kasim, c'est moi, commença al-Rachid.

— Qui veux-tu que ça soit ? répliqua Kasim al-Bari.

— J'ai du nouveau.

— Laisse-moi deviner. Un avion de ligne, peut-être ? À l'aéroport de San José ?

Al-Rachid hésita une fraction de seconde.

— C'est ça, oui. On nous avait prévenus que notre cible devait prendre l'avion dans la matinée, avec ses accompagnateurs. L'homme de Romano était trop lent à agir. J'ai pris l'initiative.

— Pour quel résultat, Haroun ? demanda al-Bari.

— Tout a très bien fonctionné...

— Je vois ça en ce moment même sur mon écran de télévision. Mais j'aimerais que tu répondes précisément à ma question.

— Casale affirme que trois passagers n'ont pas pris le vol. Et il en a conclu qu'il s'agissait de nos trois cibles. En fait...

— Tu as des faits pour moi, Haroun ?

— Nous ne savons pas qui a manqué cet avion, monsieur. Aucun des noms figurant sur le manifeste n'était celui de notre cible principale.

— Parce que tu penses qu'il aurait utilisé son propre nom et son passeport ? Un homme recherché ? Quand as-tu fait cela pour la dernière fois, Haroun ?

— C'est la première chose à laquelle j'ai pensé..., répondit al-Rachid.

Même à ses oreilles, cela sonnait faux.

— L'instinct est crucial, dit al-Bari, mais le jugement compte toujours. Parfois, je me dis que tu n'as pas réussi à apprendre la valeur d'une action chirurgicale. Ciblée, précise. Éliminer cet homme défend notre cause sans la faire avancer. Les grandes actions ne sont pas nécessaires – elles sont même imprudentes.

— Je comprends, Kasim.

— Mais peux-tu apprendre de ton erreur ?

— Oui, monsieur, je peux, assura al-Rachid à son chef.

— Je l'espère, pour notre salut à tous.

— Je vous le prouverai !

— Comment ?

Al-Rachid réfléchit très vite.

— Je vais identifier les passagers manquants. Si l'un d'eux est bien Favor, je le retrouverai, avec les deux autres, et je terminerai mon travail.

— Avec les Italiens, d'accord ? insista al-Bari. Pour le meilleur et pour le pire, nous sommes ensemble, dans les circonstances présentes. J'attends de tes nouvelles, Haroun. Et j'espère être fier de toi.

Il raccrocha. Al-Rachid raccrocha son téléphone et le remit dans sa poche. Il marcha jusqu'à la porte, l'ouvrit et fit signe à ses hommes de le rejoindre.

Ils obéirent sans parler, jetant des coups d'œil furtifs vers la porte ouverte d'une autre pièce, où se trouvaient les hommes de Casale. Al-Rachid n'avait aucune considération pour eux. Ils n'étaient que des porte-flingues, certainement pas des soldats, aucun d'entre eux n'ayant reçu de formation dans l'art de la guerre. Et ils n'avaient apparemment pas le moindre sens de la discipline, sauf pour obéir aux ordres de leur *capo*.

Quand la porte se ferma derrière le dernier des hommes d'al-Rachid, celui-ci alla droit au fait.

— Notre cible est toujours en vie. La bombe n'avait aucun défaut, l'attentat a été parfaitement exécuté. Pourtant, nous avons échoué.

Le visage grave, ses hommes restèrent silencieux. Ils ne l'interrompraient pas, ils attendraient qu'il les invite à poser des questions.

— Casale pense pouvoir localiser la cible, poursuivit-il. Il semble très sûr de lui, sans que je sache s'il bluffe ou non. Nous sommes des

étrangers, ici, et rien n'est évident, pour nous. Nous sommes obligés d'attendre et de laisser Casale montrer qu'il est à la hauteur... ou échouer et finalement reconnaître auprès de son patron qu'il est incapable d'accomplir la mission qu'on lui avait confiée.

Une dizaine de paires d'yeux étaient rivés au visage solennel d'al-Rachid. Il attendit, laissa la tension s'installer jusqu'à ce qu'ils semblent tous trembler à l'unisson.

— Si les Italiens échouent, reprit-il, nous devons être prêts à prendre la suite. Avec un plan tout établi.

Il marqua une nouvelle pause. Ses hommes attendaient toujours, unis dans leur désir de servir ; ils étaient tous aussi peu sûrs de la marche à suivre dans cette affaire, dans ce pays dont la plupart ne parlaient pas le langage.

— D'abord, suggéra al-Rachid, mettons-nous à la place de notre gibier. Ils sont trois, dont une femme à l'importance incertaine. Ce sont des étrangers, qui se distinguent autant que nous des gens d'ici, au premier regard, même si l'un d'eux vit depuis plusieurs années à San José et parle la langue. Il a des contacts, mais ils ne lui serviront pas, maintenant. Nos ennemis sont traqués de tous les côtés. On se fout de savoir qui les trouvera en premier du moment qu'ils sont réduits au silence pour l'éternité.

Al-Rachid résista à la tentation de cligner des yeux, malgré tous ces regards braqués sur lui.

— Votre tâche consiste maintenant à estimer ce qu'ils vont pouvoir faire, à deviner où ils pourraient aller. Envisagez chaque possibilité. Établissez des listes. Quand vous aurez épuisé toutes les possibilités, nous reparlerons. Des questions ?

Aucune main ne se leva.

— Très bien, dit al-Rachid en offrant à ses hommes un de ses rares sourires. Au travail.

Les Américains rendaient Serafin Lazaro nerveux. Il avait eu affaire à beaucoup d'eux, de tous les âges, de races et de religions diverses, mais il avait pu s'apercevoir qu'ils possédaient tous la même insupportable arrogance quand ils traitaient avec des Hispaniques du sud de la frontière. Chacun donnait l'impression de penser qu'il était Theodore Roosevelt, agitant une grande canne et donnant des ordres, face à des péons supposés obéir sans moufter.

Lazaro prenait plaisir, parfois, à rabattre son caquet à ces types. Mais si Armand Casale avait la même attitude exaspérante que tous les autres, il était aussi l'ambassadeur d'hommes que Lazaro ne pouvait

pas impunément froisser. Manquer de respect à l'émissaire d'Antonio Romano serait une erreur. Même si, dans sa situation actuelle, Romano faisait penser à un prédateur salement blessé, la mafia avait les bras longs, toujours.

— Je devrais pouvoir vous aider, et je serai heureux de le faire, dit Lazaro à Casale. Mais je ne vous fais aucune promesse. Il est plus que probable que les gens que vous recherchez se tiennent à l'écart de mes contacts habituels.

— Ce ne sont pas des trafiquants, d'accord, mais ils doivent faire sortir un gros paquet d'ici pour le rapporter aux États-Unis. J'ai besoin de les intercepter avant qu'ils quittent le pays. C'est simple, non ?

— Pas tant que ça.

— Quel est le problème ? demanda Casale. Un homme avec vos relations, toujours au courant de tout ce qui se passe, qui fait bouger tout ce qui a besoin d'être bougé... vous devez avoir des capteurs partout, non ?

— C'est exact, répondit tranquillement Lazaro. D'un autre côté, vous dites vous-même que les gens que vous cherchez ne sont pas des trafiquants. Nous n'avons même aucune raison de penser que ce sont des criminels.

— Ah bon ? Ils ont tué huit de mes hommes avant de disparaître, et vous me dites que ce ne sont pas des criminels ? Je crois qu'un certain nombre de policiers de San José ne seraient pas du même avis que vous.

— Ils ont en effet violé des lois. Mais nous devons prendre en compte la possibilité que deux d'entre eux soient des agents de votre gouvernement...

— Et après ? Mon gouvernement est plein de criminels, déclara Casale. Faites-moi confiance sur ce point.

— Je vous comprends bien. Mais les gens dont nous parlons peuvent peut-être compter sur une aide officielle, même pour une mission à l'extérieur des États-Unis.

— Vous voulez dire des espions, ce genre de trucs ?

— C'est une possibilité à considérer.

— Et je l'ai déjà envisagée, affirma Casale. J'ai deux hommes à l'ambassade. Ils m'ont dit que Favor n'avait pas montré le bout de son nez dans les parages. J'ai aussi deux types au sein de la police d'État, et d'après eux, Favor et ses copains sont activement recherchés – malgré tout le fric que le bonhomme a distribué pour être tranquille ces dernières années. Vous n'avez pas de traité d'extradition avec les États-Unis, pas de base militaire américaine où ces connards

pourraient se planquer en attendant des hélicoptères des services spéciaux ou je ne sais quoi encore. J'oublie quelque chose ?

— Sans doute pas. Mais encore une fois...

Lazaro n'était pas à son aise, dans la *safehouse* de Casale – même en sachant que trois hommes armés l'attendaient dans sa voiture, prêts à intervenir. C'était le genre de situation où la moindre erreur pouvait être la dernière.

— Allez, bon sang, crachez le morceau ! insista Casale.

— Eh bien... le fait est connu – certainement de vos employeurs, en tout cas – que des agents américains opèrent dans des pays où il n'y a pas d'ambassade. En fait, on a plus de chance de les trouver dans ce genre d'endroits, à la recherche de la moindre miette d'information. La C.I.A., la N.S.A., même votre F.B. I...

— Ce n'est pas *mon* F.B.I., bordel ! coupa Casale.

— En tout cas, nous devons accepter la possibilité que des agents américains soient à San José. Il doit y avoir tout un réseau, dont je ne sais absolument rien.

— Dans ce cas, je me demande pourquoi je perds mon temps avec vous !

Lazaro sentit un peu de chaleur lui embraser les joues. Il espérait que son teint mat rendait la chose invisible.

— Je suis un homme d'affaires, dit-il. Je travaille sur des produits divers...

— La cocaïne et l'héroïne, l'interrompit de nouveau Casale. Les armes, les femmes, les clandestins mexicains. Je me suis aussi laissé dire que vous achetiez et revendiez de l'information.

— C'est exact.

— Alors, informez-moi.

— Cela pourrait prendre du temps, vous vous en rendez bien compte.

— Du temps, je n'en ai pas. En revanche, j'ai de l'argent. Cela aiderait ?

Lazaro sourit.

— Vous le savez bien, *señor* Casale : l'argent aide *toujours*.

New York

— Il se pourrait qu'on soit dans la merde, dit Antonio Romano, un gros cigare coincé entre les lèvres. Je vous demande à tous de voir ce

qu'on peut y faire.

La convocation de Romano n'avait pas surpris Kasim al-Bari, mais elle l'irritait, et à plus d'un titre. D'abord, il n'était pas une espèce de chien auquel on ordonne d'apporter un journal ou une paire de pantoufles. Ensuite, toute rencontre avec Romano augmentait considérablement les risques personnels d'al-Bari – d'être démasqué, disgracié et viré du pays. Enfin, al-Bari avait le sentiment grandissant que Romano serait bientôt plus un fardeau qu'un atout.

Si le témoin vivait pour témoigner...

Le second de Romano, John Fabrizio, était assis et regardait al-Bari comme s'il attendait que celui-ci sorte une lampe magique et donne à Romano les pouvoirs de faire disparaître tous ses problèmes.

Sauf qu'al-Bari n'était pas Aladdin. Il réprima son envie de sourire, sachant que ce serait une erreur critique.

— Je partage votre impatience, votre sentiment d'urgence, dit-il, et je suis ouvert à toutes les suggestions.

— *Ouvert* à toutes les suggestions ?

Se penchant en avant dans un âcre nuage de fumée, Romano ajouta :

— J'espérais que tu ferais quelques suggestions, étant donné la manière dont tes hommes ont merdé au Costa Rica.

— Je vous demande pardon ?

En plus de la manière insultante dont la remarque avait été proférée, de cette manie qu'avait Romano de le tutoyer, al-Bari jugeait son commentaire incompréhensible.

— Ils ont merdé, foiré, échoué ! lâcha le mafieux avec colère. Ils étaient supposés m'aider à me débarrasser d'un type et à sauver notre cul. Le tien *et* le mien. Au lieu de ça, ils ont tué des centaines de personnes, les flics sont sur les dents et notre cible s'en est sortie sans un bobo. Pour moi, ça veut dire foirer.

— Je reconnais que le plan a été pauvrement exécuté...

— Pauvrement exécuté..., répéta Romano en se laissant aller contre le dossier de son fauteuil. Il était condamné à l'échec dès le départ, ce foutu plan.

— Vous diriez ça, si le comptable s'était trouvé à bord de l'avion ?

— À moins que tu connaisses un moyen de remonter dans le temps, cette question est une vraie connerie. Je suis dans la merde jusqu'au cou, et tu y es avec moi. Ne va surtout pas t'imaginer que tu es à l'abri parce qu'on n'a toujours pas mis ton nom sur un acte d'accusation.

— Je suis certain que la situation peut être arrangée, dit al-Bari.

Votre syndicat...

— Ma *Famille*, corrigea Romano.

— Votre *Famille* doit avoir des relations dans le coin, des gens qui participent au transport de vos marchandises d'Amérique du Sud vers les États-Unis. Ils connaîtront les meilleures routes pour quitter le pays, c'est logique. Faites surveiller ces routes vingt-quatre heures sur vingt-quatre et...

— Ça alors ! fit Romano avec un mélange de stupéfaction et de moquerie. Je n'y aurais jamais pensé ! C'est brillant !

— Cela vous fait plaisir de vous moquer de moi..., remarqua al-Bari.

— C'est là que tu te goures, Kasim. Rien de ce qui s'est passé ces derniers jours ne m'a fait plaisir. Crois-moi.

— Que voulez-vous que je fasse ? demanda le Saoudien. J'ai déjà parlé au chef de mon équipe, à San José. Il comprend pleinement le problème et regrette l'échec de son plan – aussi bien conçu qu'il ait pu être, je le répète. Mes soldats sont à votre disposition, Don Romano. Je ne peux rien faire de plus.

— Peut-être que si.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie que s'il était dans vos projets d'organiser quelques-unes de vos réjouissances avant que tous ces problèmes soient résolus et que les chefs d'accusations soient levés, n'y pensez plus. Ça chauffe assez pour moi sans que je doive en plus entendre parler de gaz toxique dans le métro, d'avions s'écrasant sur des immeubles, ce genre de conneries. Si vous avez quelque chose sur le feu, retirez-le. Puis coupez le gaz.

Kasim al-Bari imagina quel plaisir il prendrait à égorger cet infidèle, puis à le regarder se vider de tout son sang puant. Quelle présomption de vouloir dicter au Sabre d'Allah ce qu'il devait faire !

Mais, de nouveau, al-Bari s'avisa qu'en risquant le clash avec Romano ici, dans le repaire du mafieux, il pourrait signer son propre arrêt de mort.

— Vous n'avez pas à vous inquiéter, lui assura-t-il en souriant. Je ne veux rien d'autre que la paix.

« Et je l'aurai, pensa-t-il, quand tous mes ennemis seront morts, en train de pourrir dans leurs tombes. »

CHAPITRE VII

Washington D.C.

Hal Brognola se tendit quand le téléphone, sur son bureau, sonna. C'était sa ligne d'urgence, qui ne passait pas par le standard du *Justice Department*. Le numéro n'était connu que d'une dizaine de personnes au grand maximum, le Président compris.

Il décrocha.

— C'est moi, annonça une voix profonde, familière.

Brognola éprouva aussitôt du soulagement.

— Heureux de t'entendre.

— J'imagine que tu as eu vent de l'incident ? dit Bolan.

— Toutes les chaînes de télévision n'ont parlé que de ça. C'était il y a... quatre heures ?

— Exact. Désolé de ne pas t'avoir joint plus tôt, mais c'était un vrai zoo, ici.

— J'imagine. Et je me doute que tu ne vas pas revenir par avion ?

— Au moins pour quitter San José. J'aurais bien utilisé un petit vol privé, mais je ne fais plus confiance à personne, ici.

— Tu as un plan B ? Je peux t'envoyer Jack, s'il est disponible.

Cette fois, ce fut Bolan qui éprouva du soulagement, Brognola en était sûr, en entendant le prénom de son vieil ami, le chef pilote des Black Warriors.

— Il est disponible ?

— Il trimbale des touristes sur la côte. Mais rien de vital. Je peux le contacter.

— Ce serait bien, oui. En attendant, nous avons un nouveau véhicule. Et nos papiers sont en règle. Nous allons nous diriger vers le Nord en direction de la frontière, en suivant la route principale, la Panaméricaine. Dis à Jack de m'appeler dès qu'il sera disponible. On essaiera de se débrouiller avec lui.

— Ce sera fait, promet Brognola. En attendant, si tu as besoin de quoi que ce soit...

— C'est bon.

— Tant mieux. À plus tard.

Bolan coupa la communication, et Brognola raccrocha. Il appela aussitôt le standard et demanda à ce qu'on joigne pour lui Jack Grimaldi.

Route panaméricaine, Costa Rica

Leur nouveau véhicule était un SUV récent, un an au plus, réquisitionné sur le parking d'un centre commercial situé dans la banlieue nord de San José. Bolan avait fait le plein en quittant la ville, dans la dernière station, et ils roulaient à présent vers le nord, en direction d'Alajuela.

Blanca Herrera tenait son fusil entre ses jambes, les deux sacs d'armes posés à ses pieds. Gil Favor avait la banquette arrière pour lui. Les portières avaient été verrouillées, au cas où il aurait soudain eu des velléités de leur fausser compagnie.

Mais Bolan n'y croyait pas trop. Après une altercation aussi brève que décousue, Favor avait abandonné et sombré dans un silence déprimé. Il regardait par la fenêtre, étudiant le paysage alors qu'ils gagnaient de l'altitude, gardant pour lui tout ce qu'il avait en tête.

C'était aussi bien, se dit Bolan. Il ne connaissait Favor que depuis environ quatorze heures, et il en avait déjà plus qu'assez de cet emmerdeur. Jusqu'à ce qu'il voie l'avion exploser sous ses yeux, Favor avait la certitude de pouvoir échapper aux tueurs que Romano lui avait collés aux fesses. À présent, il semblait presque avoir renoncé à la vie.

— On va s'arrêter à Alajuela ? demanda-t-il.

— Uniquement si quelqu'un a envie d'aller aux toilettes, répondit Bolan. Il nous reste un certain nombre d'arrêts sur le chemin. Barranca n'est qu'à soixante-dix kilomètres, puis Liberia à peu moins de cent kilomètres. Et après, il nous restera soixante-dix kilomètres environ avant la frontière.

— Et on va traverser là-bas ?

— C'est l'idée. Notre hélico doit venir nous récupérer dans cinq heures. À condition qu'il soit déjà parti. Ce sera donc plutôt six ou sept si l'on tient compte du fait que le pilote a dû prendre quelques dispositions pour cette mission surprise. Cela signifie que, soit nous

traversons la frontière aujourd'hui, soit nous trouvons un endroit où passer la nuit. Avec l'espoir que personne ne nous recherche.

— Évidemment qu'ils nous recherchent, marmonna Favor, à l'arrière. Bon sang ! Ils ont peut-être des hélicoptères ! Ou des avions ! Peut-être qu'ils nous attendent déjà à Barranca, ou Liberia, ou Dieu sait où encore !

— Pour une fois, il a raison, déclara Bolan. Pas sûr, mais très possible.

— Et s'ils nous attendent ? Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda la jeune femme.

— Ce qu'on va faire ? répéta Bolan. On va se battre.

Se battre ? pensa Gil Favor. Bon sang, mais à qui pensait-il, quand il disait « on » ?

Certainement pas à lui. Difficile d'imaginer qu'un de ses deux gardiens allait lui tendre une arme, même au cœur de la bataille, et même s'ils étaient en infériorité numérique. Ils ne lui faisaient pas confiance – ce en quoi ils avaient raison, d'ailleurs. La stratégie de Favor consistait à penser d'abord à lui, et à laisser les autres faire pareil.

D'une façon ou d'une autre, il avait toujours réussi à vaincre et être le premier – du moins être assez près du sommet pour avoir assez d'argent en poche.

Jusqu'à aujourd'hui.

Aujourd'hui, il avait l'impression que tous les pots-de-vin versés, tous les gens qu'il avait généreusement arrosés pour ne pas être inquiété et assurer ses arrières, tout cela ne lui servait à rien. Il était là, avec ce couple à la *Bonnie and Clyde*, roulant au milieu des montagnes costaricaines vers une mort certaine.

Étrangement, alors qu'il savait ses heures comptées, Favor n'éprouvait pas vraiment de sentiment de panique. Il en était le premier surpris. Il avait toujours pensé qu'à l'instant où il verrait approcher la fin, il perdrait tous ses moyens et se déshonorerait.

En fait, non.

Il n'était pas calme, mais ses mains ne tremblaient pas, il n'était pas torturé par une continuelle envie de pisser. Peut-être que lorsque viendrait le moment, et qu'il se retrouverait face au canon d'un fusil, la gravité de la situation lui apparaîtrait enfin. Pour le moment, il s'en sortait.

C'était à peine croyable.

— On a un plan ? demanda-t-il aux deux autres en détournant les yeux du paysage pour fixer l'arrière de leurs crânes. Je vous demande ça parce que... eh bien, il se trouve que... je suis un peu concerné par l'issue de cette aventure.

— Le boulot le plus important, c'est de vous garder en vie jusqu'au procès, à New York.

— Voilà qui fait plaisir à entendre, dit Favor. Mais j'aurais aimé un peu plus de détails...

— Désolé, mais vos anciens amis ont oublié de me communiquer leurs intentions.

— On peut penser qu'ils vont essayer de stopper la voiture et de me tuer, d'accord ? Et il y a de bonnes chances pour qu'ils vous tuent aussi tous les deux.

— Je dirais qu'en gros c'est ça, oui.

— Et je vous demande donc ce que vous avez l'intention de faire pour les arrêter.

— La réponse à donner en cas d'attaque aérienne n'est pas la même que pour une poursuite en voiture, ou des tirs de sniper.

— C'est certain, répliqua Favor avec agacement. Mais ne serait-ce que pour la paix de mon esprit, j'aimerais savoir si vous êtes à la hauteur pour ce boulot.

— On ne vous a pas encore perdu..., répliqua l'Américain, presque joyeusement.

— Pas *encore* perdu ?

— Oubliez ça. Vous voulez des garanties ? Je vais vous en donner une. Nous allons faire de notre mieux pour que vous restiez en vie. C'est le marché. Si vous pensez que Romano a quelque chose de mieux à vous proposer, je peux m'arrêter, vous déposer et vous laisser vous débrouiller avec les autres.

Favor ne réagit même pas à ce bluff. Pas question pour lui de descendre sur une route de montagne au milieu de nulle part, en imaginant que ses deux accompagnateurs l'abandonneraient ainsi – ce qui était en soi une hypothèse totalement improbable. Ils n'en étaient pas arrivés jusque-là, ils n'avaient pas combattu et risqué autant, pour le virer de la voiture d'un coup de pied dans le cul.

Ils étaient partis pour aller jusqu'au bout, jusqu'à Manhattan ou ailleurs, là où le procès de Romano devait se tenir. Pour ce qui le concernait, Favor avait la quasi-certitude qu'il ne verrait jamais l'intérieur du tribunal, mais il ne se laisserait pas avoir sans se défendre. Quand les autres salauds se pointeraient pour le tuer, il comptait bien leur donner du fil à retordre.

« On va se battre », avait dit l'Américain un peu plus tôt.
Favor décida qu'il ferait avec.

Alajuela

Ils étaient à un peu plus de trois kilomètres d'Alajuela, quand Blanca Herrera commença à voir des villageois le long des deux accotements de la grande route de montagne. Ils allaient ou revenaient de la ville dont ils dépendaient pour la plupart de leurs fournitures. Certains des paysans s'arrêtèrent pour suivre le SUV du regard tandis que d'autres le laissaient passer sans même un coup d'œil.

Alors qu'Alajuela leur apparaissait, la jeune femme se pencha du côté de Blaster et constata qu'ils avaient suffisamment d'essence pour passer la frontière sans avoir à s'arrêter. Si elle avait le choix, elle préférerait faire une dernière pause avant de quitter le pays, à Barranca peut-être, mais elle laissait Blaster prendre la décision.

— Vous aviez fait allusion à une pause pipi... dit alors Favor depuis l'arrière.

— Pas question, répliqua Blaster en croisant son regard dans le rétroviseur intérieur. Vous voyez le pichet d'eau vide, là ? Il est ici pour ça.

— Bon Dieu ! C'est que j'aurais aimé un peu d'intimité, moi ! J'ai droit à un peu de dignité.

— Votre dignité, je vous l'ai rendue à l'aéroport, lui dit Blaster. Vous avez la carafe, maintenant.

— C'est bon, c'est bon. J'attendrai.

— Comme vous voulez. Si jamais vous changez d'avis, on ne regardera pas, vous avez ma promesse.

Herrera ne put s'empêcher de se tourner vers leur prisonnier. Il regardait à travers la vitre teintée de sa portière, sur sa gauche. Se glissant sur la droite, il fit la même chose de l'autre côté, inspectant les rues d'Alajuela. Herrera se demanda ce qu'il cherchait, avant de comprendre. Il guettait la présence de tueurs, embusqués à des fenêtres.

— Ils ne savent pas où vous êtes, lui rappela-t-elle.

— Ils vont donc continuer à me chercher. Vous pensez que le vol de cette voiture a été déclaré ?

— C'est probable, dit Blaster. Mais il n'y a rien pour établir un lien avec nous. Il doit se voler une centaine de véhicules chaque jour, à

San José.

— Je doublerais le chiffre, à votre place, glissa Blanca Herrera. C'est d'ailleurs un petit scandale. Les journaux réclament sans arrêt une nouvelle législation, des peines plus graves pour les voleurs de voitures. C'est la même chose avec la drogue et les cambriolages.

— D'accord. Alors, deux cents vols de voitures chaque jour, corrigea Bolan. En imaginant que Romano ait ses indicateurs dans la police...

— Vous n'avez pas à imaginer, c'est une réalité, intervint Favor. J'y ai moi-même quelques amis. Enfin, j'en *avais*...

— Cela signifie qu'il leur faudrait enquêter sur les deux cents vols, trouver les deux cents voleurs. En même temps qu'ils devraient vérifier dans les agences de location et chez les concessionnaires. Si c'est leur seul angle d'attaque, vous pourriez être tranquillement chez vous pendant qu'ils sont encore à chercher dans des dossiers.

— Chez moi..., répéta Favor. C'est fini, tout ça.

— Qu'est-ce que ça fait, d'être si riche ? interrogea Herrera.

Elle eut droit à un sourire de Favor, un sourire ironique et amer.

— On s'y habitue, dit-il. C'est comme être pauvre, sans la faim, les maladies, les boulots puants, mal payés et sans avenir. Vous devriez essayer...

— Ça ne risque pas d'arriver.

— Ça pourrait.

Blaster jeta un coup d'œil vers Favor, dans le rétroviseur, et leur passager haussa les épaules.

— Hé, je dis ça comme ça, moi ! Mon offre tient toujours, si jamais vous changiez d'avis.

— On ne changera pas, lui assura Blaster.

— Non, on ne changera pas, affirma la jeune femme en écho.

Elle se laissa aller en arrière, contre son dossier, les mains sur les genoux, par-dessus les sacs remplis d'armes, alors qu'ils roulaient à travers la ville. C'était peut-être là que des ennemis qu'elle n'avait jamais vus leur avaient tendu leur piège et allaient chercher à les tuer.

CHAPITRE VIII

Pablo Morales ne comprenait pas pourquoi il recherchait la société propriétaire d'une voiture de location, mais il n'avait pas à discuter les ordres. Il avait reçu un numéro d'immatriculation pour le véhicule en question, et il avait compris que Serafin Lazaro voulait savoir d'où sortait la voiture.

Il n'avait pas besoin d'en connaître plus.

Cette recherche le changeait de ses missions habituelles, qui consistaient pour l'essentiel à torturer et tuer ceux qui avaient déplu d'une manière ou d'une autre au *señor* Lazaro.

Il avait commencé par les agences de location situées à l'aéroport de San José. Regroupées près de la zone de récupération de bagages, elles étaient au nombre de cinq. Morales les avait visitées l'une après l'autre, exhibant chaque fois un insigne récupéré sur le cadavre d'un idiot de policier, corrompu, qui s'était cru plus malin que le *señor* Lazaro et avait tout juste eu le temps de vivre pour regretter sa crétinerie.

Dans chaque agence, Morales avait suivi la même procédure. Il montrait rapidement son insigne, puis posait sa question, sans apporter la moindre explication. Chaque fois, la personne qui se trouvait au comptoir vérifiait sur son ordinateur, puis l'informait que le véhicule en question n'était pas enregistré.

Après son cinquième échec, Morales avait marqué une pause pour réfléchir à la suite des événements. Savoir qui il cherchait aurait aidé, mais retourner voir le *señor* Lazaro pour plus d'informations était évidemment hors de question. Il s'assit donc sur un banc, et tenta de réfléchir au problème.

Il se mit à la place d'un visiteur ne connaissant pas la ville et cherchant une voiture. Ou bien la personne n'était pas venue en avion, ou bien elle avait choisi de ne pas passer par les agences de location de l'aéroport. Pourquoi ? La réponse était évidente : pour brouiller sa piste.

Cela signifiait que l'homme – ou la femme – craignait d'être surveillé.

Si cette personne était venue en avion à San José, mais avait choisi une agence de location située en dehors de l'aéroport, il avait quand même fallu qu'elle utilise un moyen de transport. Un taxi, un bus ou un véhicule privé – auquel cas Morales ne cherchait plus un homme, mais deux. Peut-être plus.

Mais s'ils avaient une voiture, pourquoi en louer une autre ?

Encore une fois : pour brouiller les pistes.

Morales se leva et traversa le hall jusqu'au téléphone public le plus proche. Il consulta les Pages Jaunes et trouva une liste des agences de location de voitures, à San José. Trois d'entre elles étaient sous la même enseigne que des agences de l'aéroport. Cela voulait donc dire que les autres étaient des petites boîtes indépendantes, n'ayant pas les moyens d'avoir un bureau à l'aéroport.

Il allait donc devoir les visiter toutes.

Avant de rejoindre sa propre voiture, sur le parking courte durée, Morales revint jusqu'aux comptoirs de location. On se souvenait de lui et on répondit chaque fois avec empressement à ses questions. Dans deux agences, on lui assura que la base de données permettait de contrôler tous les véhicules loués ici même, à l'aéroport, et en ville. Dans la troisième, c'était impossible.

Éliminant deux adresses de sa liste, Morales traversa le terminal pour rejoindre la sortie la plus proche. Il n'accorda pas le moindre regard aux policiers qui patrouillaient dans le hall en binômes. Ils n'avaient aucune raison de l'accoster, et ils étaient trop occupés ou négligents pour faire attention au flingue qu'il portait sous son aisselle, sous sa veste de sport.

Trois des agences qu'il devait vérifier étaient situées près des principaux dépôts de bus de San José, deux sur l'Avenida Segunda et l'autre à une dizaine de blocs, plus au sud. Il commencerait par elles.

Morales se demandait ce que l'homme ou les hommes qu'il recherchait avaient pu faire pour mettre le *señor* Lazaro en colère. Ça pouvait être n'importe quoi. À présent, il espérait que si lui ou quelqu'un d'autre trouvait ces ordures, le patron le laisserait se charger du châtiment.

Pablo Morales vivait pour servir.

Espace aérien, au-dessus de Chihuahua, Mexique

Jack Grimaldi avait dû attendre que l'appareil subisse quelques examens et qu'on lui fasse le plein. Il avait ensuite perdu quinze minutes supplémentaires pour obtenir l'autorisation de décoller, un

quart d'heure qu'il avait passé à fulminer seul dans son cockpit.

À présent, il était enfin en l'air, et le vol lui semblait interminable, alors que le Learjet filait à sa vitesse de croisière de 775 kilomètres à l'heure. Le trajet entre Tucson et San José durerait cinq heures, un temps mort pendant lequel tout pouvait arriver à son ami, au sol.

De leur côté, les Black Warriors prenaient tous les arrangements nécessaires, suivant à la lettre les instructions de Grimaldi. Pour toute cette partie, il devrait se reposer sur le Ranch, afin de perdre le moins de temps possible à son arrivée au Costa Rica.

Quand il fut en pilote automatique, volant vers le Yucatán où il ferait le plein, Grimaldi sortit son téléphone satellite et, après la première sonnerie, une voix familière lui répondit :

— Oui ?

— J'ai cru comprendre que tu avais besoin qu'on vienne te récupérer quelque part ?

— Ça ne serait pas de refus, en effet.

— Je suis à environ quatre heures au nord de San José. Tu avais un lieu de rendez-vous en tête ?

— Nous sommes sur la route, expliqua Bolan. Nous roulons plutôt bien : à cette vitesse, nous devrions atteindre la frontière dans trois heures.

— J'ai un hélico qui m'attend au sol à San José. Je ne suis pas sûr de pouvoir en obtenir un à Managua, et il faudra donc que je passe aussi la frontière. Ça ne me pose pas de problème, mais ça pourrait te compliquer les choses si jamais on est repérés.

— Compris. On devrait pouvoir trouver en route un endroit où s'arrêter et tuer une heure. Ne quitte pas, je vois ça avec ma navigatrice.

— J'attends, dit Grimaldi.

L'attente dura presque une minute et demie, puis la voix de Bolan revint.

— C'est bon, dit le Guerrier. Il y a un endroit, près de la frontière, qui est censée être une ville fantôme. Agua Caliente. Tu ne devrais pas avoir trop de problèmes à t'y poser en hélico.

— Tu peux me donner les coordonnées ?

Au bout de quelques instants, Bolan livra des coordonnées G.P.S., que Grimaldi mémorisa instantanément.

— O.K., c'est bon. J'espère te retrouver là-bas à 22 heures. À peu de chose près.

— Ça devrait aller, dit Bolan.

Alors que le Guerrier raccrochait, Grimaldi songea qu'il ne devrait pas traîner pour être à l'heure au rendez-vous. Il avait encore quatre heures de vol devant lui, puis un arrêt pour refaire le plein au Yucatán. Une fois à San José, il lui faudrait obtenir son hélicoptère, puis rejoindre l'endroit où l'attendrait Mack Bolan.

Une ville fantôme.

Agua Caliente – *Eau Chaude*.

Cela promettait.

Continental Divide, Colombie

— Alors, il vient, votre ami ? demanda Blanca Herrera.

— Il sera au rendez-vous, répondit Bolan. On a juste un problème de timing.

Rapidement, il expliqua la nécessité de s'arrêter quelque part en route, pour tuer une heure, afin de laisser à Grimaldi la possibilité de se poser à San José et de prendre un nouvel appareil avant qu'ils aient franchi la frontière avec le Nicaragua.

— C'est au choix, ajouta-t-il. Ou bien on traînasse et on fait une pause, ou bien on roule jusqu'à Agua Caliente et on attend là-bas. Il y a des risques dans les deux cas.

— Tout dépend de qui nous suit.

— Et de la façon dont ils nous suivent. S'ils sont toujours tous en train de passer San José au peigne fin, cela devrait aller. S'ils se sont dispersés, il est possible qu'on ait déjà quelqu'un après nous – voire même qui nous attende sur la route.

— Déjà ? fit Herrera d'une voix tendue.

— Ce n'est qu'une possibilité, la rassura Bolan. Il faudrait d'abord qu'ils nous repèrent. Et même alors, ça ne signifiera pas qu'on est piégés. Je me suis trouvé dans des situations beaucoup plus compliquées, croyez-moi, et...

Une petite lumière rouge attira l'attention de Bolan, sur le tableau de bord. La jauge de l'huile. Le voyant clignota, avant de s'immobiliser sur un rouge vif. Le Guerrier jeta un coup d'œil à la température du moteur. Rien d'inquiétant de ce côté. Mais il devait prendre le voyant rouge au sérieux, il le savait.

— On va peut-être devoir s'arrêter à Barranca, tout compte fait, dit-il.

— Que se passe-t-il ? demanda Herrera.

Il lui montra le voyant.

— Avec de la chance, on a juste besoin d'huile. Mais si c'est le tuyau d'alimentation, ou autre, là, on a un vrai problème.

Ils se trouvaient environ à mi-chemin entre Alajuela et Barranca, une trentaine de kilomètres avant de pouvoir trouver un mécanicien qui jetterait un coup d'œil à la voiture. Bolan savait déjà qu'il ne pouvait pas laisser n'importe qui s'occuper du véhicule – l'absence de clé de contact était un signe évident que la voiture avait été volée. Il faudrait donc trouver quelqu'un de complaisant et de pas trop curieux.

Il devrait aussi veiller sur Favor, faire en sorte qu'il ne profite pas de cet arrêt forcé pour tenter une nouvelle fois de leur fausser compagnie. Mais cela semblait assez peu probable. Résigné, il paraissait avoir accepté le fait qu'il avait plus à gagner en restant avec eux, qu'en risquant de se retrouver seul face à ceux qui voulaient l'éliminer.

Bolan ne pouvait que l'approuver.

San José

— Tu as trouvé l'agence de location ? demanda Armand Casale.

Serafin Lazaro esquissa un sourire hésitant.

— Oui.

— Eh bien, dis-moi ! le pressa Casale.

— Elle est située près du dépôt où s'arrêtent les bus en provenance de Puntarenas. C'est une petite agence, indépendante, sans lien avec les grandes enseignes.

— Ils ont confirmé la location ?

— Oui. Mais je ne suis pas sûr que ça nous aide beaucoup.

— Balance quand même.

Lazaro haussa les épaules.

— Leurs registres montrent que la voiture a été louée à un Nord-Américain, Andrew Hardy. J'ai la photocopie du permis de conduire qu'il a présenté.

Lazaro sortit une feuille de la poche intérieure de son manteau et la tendit à Casale. Casale la déplia et fixa la copie du document, notamment la petite photo qui montrait un visage sans sourire.

— Jamais vu ce type, murmura-t-il. Mais Andy Hardy... il se fout de qui, au juste ?

Lazaro fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas...

— Les vieux films avec Mickey Rooney ? Ça ne te dit rien ? Non ? Pas grave, laisse tomber. En tout cas, le nom est bidon, d'accord ? Autre chose ?

— Pas grand-chose. Le type a payé avec une carte de crédit – qui a été acceptée sans problème par les centraux. Et il n'a pas pris d'assurance. C'est tout.

— C'est tout ?

Casale se leva et commença à faire les cent pas.

— Il y a sûrement autre chose. J'ai vu qu'il y avait quelqu'un d'autre avec lui dans la voiture, en plus de Gil Favor. Tu leur as demandé, à l'agence, s'il était seul, ou avec quelqu'un ?

— J'ai eu affaire au gars qui a loué la voiture : il est formel. Le type était seul. Et personne ne l'attendait dans la rue ou sur le parking.

— L'enculé !

Casale était furieux de se retrouver dans une nouvelle impasse. Chaque minute comptait, et il avait l'impression que le temps lui filait entre les doigts – en même temps que sa cible lui échappait.

Mais il n'avait pas dit son dernier mot.

— Quoi d'autre, sinon ? demanda-t-il.

— J'ai chargé quelqu'un de faire le tour des agences de location de la ville avec une photocopie du permis. Personne n'avait vu notre M. Hardy.

— S'il n'a pas loué une nouvelle voiture, il a pu en voler une...

Lazaro hocha la tête.

— Comme tu me l'avais demandé, je suis allé me renseigner auprès des flics, sur tous les véhicules volés.

— Et alors ?

— Au cours des dernières vingt-quatre heures, cent quarante-six vols de voitures ont été déclarés à San José. Et il y en a sans doute plus, certains propriétaires ne s'étant pas encore aperçus de la disparition de leur véhicule.

— Merde ! Plus de cent cinquante bagnoles volées ?

— Il est pratiquement impossible de vérifier cette piste. Pendant ce temps, mes hommes quadrillent la ville. Les hôtels, les pensions, les dépôts de bus, les compagnies de taxis. S'il le faut, on peut aussi essayer les restaurants.

— Laisse tomber ! lança Casale d'un ton cassant. Je me fous de savoir où ils ont bouffé, à moins de pouvoir les choper à table. Ce qu'il me faut, c'est autre chose que ce faux nom. Quelqu'un a bien dû voir

cet enfoiré ! Lui et son copain.

— Tu les as vus, toi...

— Ça ne compte pas. J'avais les phares de ce connard dans les yeux. Tout ce que j'ai vu, c'est deux silhouettes, avant que...

Il s'interrompit. Il préférerait ne pas penser à ce fiasco, sur le port, à ce qu'il lui avait coûté, en hommes comme en dommages sur ses nerfs.

Le téléphone sonna sur son bureau. Il décrocha et aboya :

— Ouais, quoi ?

Une petite voix demanda à parler à Serafin Lazaro.

— Pour toi, maugréa Casale en tendant le combiné par-dessus le bureau.

Lazaro écouta un long moment, peut-être une minute, son correspondant sans presque rien dire. Il conclut d'un simple « merci » et raccrocha lui-même en se penchant sur le bureau.

— Il y a peut-être un espoir, annonça-t-il. Un de mes hommes, à Barranca, a repéré deux types et une femme qui s'arrêtaient dans un garage, pour faire examiner leur voiture. Ils avaient un problème d'huile. Ils ont acheté un bidon et ils sont repartis.

— Barranca ? Où est-ce que c'est, ça ?

— Dans le Nord. Vers le Nicaragua.

— Des touristes ?

Lazaro haussa les épaules.

— Je peux toujours faxer la photocopie du permis de Hardy là-bas. Mon homme ira montrer ça au type du garage.

— Fais ça, oui. Fais-le tout de suite.

— Encore une heure de perdue, mais cette fois, on a une touche, dit Casale.

Haroun al-Rachid, qui observait le Sicilien faire les cent pas, sentait la colère qui bouillonnait en lui. Il était comme un volcan sur le point d'entrer en éruption. Si cela arrivait, cela ferait un spectacle pour le moins attrayant.

— Le même homme ? interrogea-t-il d'une voix traînante.

— À ce qu'il semblerait, oui. Il faut qu'on aille là-bas, maintenant.

— Où ça, là-bas ? demanda al-Rachid.

— Jusqu'à Barranca, bon sang ! Une espèce de trou paumé entre ici et la frontière. C'est là qu'ils ont été repérés. Essaie un peu de suivre, quand on te parle !

Al-Rachid ravala la première remarque qui lui brûla la langue. Il

demanda :

— Tu vas aller vérifier toi-même ?

— Un peu, oui ! On ne sait pas si l'autre enflure s'arrête là-bas pour la nuit ou s'il va poursuivre sa route. Avec l'hélico, je peux être sur place en à peu près une heure. Les hommes de Lazaro sont déjà en train de vérifier dans toute la ville, les hôtels, ce genre de trucs.

— Je vois.

— Ah oui ? La première fois, j'ai raté mon coup, avec Favor et ses deux copains. J'ai perdu des hommes, et j'ai pris un putain de bain pendant qu'ils se tiraient Dieu sait où. C'est ma réputation qui est enjeu, dans l'histoire – et la tienne aussi.

— Tu veux que je t'accompagne, c'est ça ? demanda al-Rachid.

— C'est toi qui le proposes, là. Ce que je sais, moi, c'est que si j'avais fait sauter deux cents personnes et manqué le type que je voulais précisément faire sauter, j'aurais à cœur de repartir sur de bonnes bases. Si tu vois ce que je veux dire...

Al-Rachid voyait, oui. Même s'il était très énervé, le Sicilien tenait un discours des plus censés. Pourtant, al-Rachid se demandait s'il n'accordait pas un peu trop de foi à une information relativement fragile.

— Et si l'homme de Lazaro n'est pas le bon ? demanda-t-il.

— Il a montré la photo, bon sang !

Le Saoudien se pencha pour jeter un nouveau coup d'œil à la photocopie d'un permis de conduire américain. Il étudia la petite photo, au grain grossier, d'un homme au visage assez quelconque ; il se demanda à quoi elle pouvait ressembler après être passée par un fax.

— À partir de ça ?

— On n'a rien d'autre. Je préférerais avoir la tête de cet enculé ici, sur le bureau, mais on doit faire avec ce qu'on a.

— Bien sûr.

— Alors, tu viens, tu restes ici pour assurer la permanence ?

— Je viens. À condition que tu aies de la place, évidemment.

— Tu plaisantes ? On a un Super Puma. C'est...

— Un hélicoptère fabriqué par Eurocopter, coupa al-Rachid. Je sais. Le 332 Super Puma, avec de quoi asseoir vingt-deux personnes.

— Exact, acquiesça Casale, visiblement surpris.

— On ne se déplace pas qu'à dos de chameau, tu sais.

L'autre resta silencieux.

— Tu es partant, donc ? demanda-t-il enfin.

— Je le suis. Avec mes hommes, bien sûr.

— Ça te va, si je te propose de prendre la moitié de nos troupes, et de laisser les autres ici, pour couvrir San José ?

— Ça me semble intelligent.

— C'est bon, alors. L'hélico est déjà en route. Nous volerons vers Barranca dans une quinzaine de minutes.

Al-Rachid se dirigeait vers la porte du bureau, quand il dit :

— Je dois prévenir mes hommes.

— Bien sûr. Je ne voudrais qu'ils soient pris au dépourvu...

Al-Rachid ignora le commentaire, laissant grande ouverte la porte derrière lui. Ses hommes étaient déjà plus ou moins prêts. Le temps de prendre leurs armes et de monter à bord de l'hélicoptère.

Dans sa tête, il sélectionna ceux qui allaient l'accompagner.

Quatre hommes sur les huit. Les Siciliens seraient beaucoup plus nombreux. Si les choses tournaient mal...

Il s'arrêta à cette idée.

Si les choses tournaient mal, al-Rachid supposait que ce serait la faute de Casale. Et alors, en cas de scénario catastrophe, ce serait chacun pour soi.

« Ainsi soit-il, pensa-t-il. Qu'il en soit fait selon la volonté d'Allah. »

CHAPITRE IX

Cordillera de Guanacaste, Costa Rica

Un bidon d'huile acheté dans la station-service de la rue principale de Barranca avait mis fin à la petite alerte causée par le voyant rouge. Bolan en avait profité pour faire le plein d'essence et Favor pour aller aux toilettes, sous haute surveillance. Moins d'une demi-heure plus tard, ils étaient de nouveau en route, après avoir pris des boissons et des sandwiches au distributeur flambant neuf de la station.

— C'est bien Liberia, la prochaine ville ? demanda Bolan à sa navigatrice.

— À cent kilomètres, oui, confirma Blanca Herrera. Une heure de route.

— Il ne devrait pas y avoir de problème, dit le Guerrier avec assurance.

Une assurance qu'il n'éprouvait pas forcément. Il lui avait semblé qu'on les observait, durant leur arrêt à Barranca. C'était peut-être le traitement habituel réservé à un touriste gringo, aussi loin de la capitale. Mais Bolan s'était demandé s'il ne pouvait pas y avoir des yeux ennemis, sur place, des hommes chargés de rapporter toute présence suspecte, inhabituelle.

C'était possible. La question était de savoir combien de temps s'écoulerait avant que l'information remonte jusqu'aux personnes qui s'intéressaient à Favor. À ce moment-là, tout irait très vite. S'ils avaient des troupes en alerte, et un ou plusieurs hélicoptères, les autres pouvaient arriver avant lui à la frontière.

Sauf que Bolan ne roulait pas vers la frontière.

Il avait pour destination une ville fantôme, où il retrouverait Jack Grimaldi, qui les ramènerait sans encombre aux États-Unis.

À moins que les autres aient une taupe au sein des Black Warriors, il leur était impossible de connaître ce lieu de rendez-vous.

— Qu'est-ce que vous pouvez me dire sur Agua Caliente ? demanda-t-il à Herrera.

— Vous savez ce que ça signifie ?

— *Eau chaude*. Et après ?

— Il y a une source sulfureuse... enfin, y *avait*. Cela n'a rien de surprenant quand on sait que toute la région est volcanique. L'Arenal, à l'ouest, dans la cordillère de Tilarán, est un des volcans les plus actifs, de nos jours. On trouve de nombreuses sources chaudes dans le coin.

— Mais il y avait quelque chose de spécial, à Agua Caliente ?

— Exact, confirma Herrera en souriant. Il y a de nombreuses années, avant la Première Guerre mondiale, un enfant paysan a eu une vision de la Vierge Marie, qui flottait au milieu des nuages, au-dessus du village. D'autres affirmèrent l'avoir vue aussi. Très vite, l'endroit fut envahi par des gens persuadés que les sources pouvaient guérir tous leurs maux – et même les faire rajeunir. En tout cas, étonnamment, cela paraissait réussir à de nombreuses personnes. Je crois que les sources sulfureuses ont de vrais pouvoirs curatifs – dont l'origine véritable se trouve pour beaucoup ici.

Elle se tapota le crâne avec l'index.

— Pas de miracles, alors ? interrogea Bolan.

— Il y en aurait eu, à ce qu'on dit, mais la Vierge n'a plus fait d'apparitions. Et puis, dans les années 1960, à l'époque où votre président a été assassiné au Texas, des gens de passage à Agua Caliente ont eu d'autres visions. Mais cette fois, c'était le diable. Cinq personnes absolument étrangères les unes aux autres virent Satan s'élever de l'eau des sources chaudes, proférant des imprécations et malédictions dans une langue incompréhensible.

— Comment les témoins savaient-ils qu'il s'agissait d'imprécations et de malédictions, comme vous dites ?

— L'intuition, j'imagine..., répondit Herrera en souriant. Toujours est-il que l'histoire se répandit, et la foi qui avait envahi l'endroit le déserta peu à peu. En un peu moins d'un an, la ville était comme morte, vidée de tous ses habitants.

— Et les sources ?

— Je pense qu'elles jaillissent toujours. Je n'étais jamais venue, mais l'histoire est bien connue dans le pays.

— Quelle est la probabilité pour qu'on tombe sur un touriste de passage ?

Herrera haussa les épaules.

— Probabilité pratiquement nulle. Et on ne risque pas non plus de tomber sur des squatters. Le village a vraiment la réputation d'être hanté par le démon.

— Exactement le genre de choses qui attirent des ados aventuriers en quête de frisson.

— Aux États-Unis peut-être. Mais ici, au Costa Rica, la foi et la superstition sont très fortes.

— Espérons. On n'a vraiment pas besoin de témoins.

Et si jamais ça chauffait, je ne veux pas de civils dans le passage.

— Cela inclut ma personne ? demanda Favor, à l'arrière.

— On vous garde avec nous jusqu'au bout, lui répondit Bolan. Débrouillez-vous juste pour rester en dehors de la ligne de feu.

— Vous pouvez compter là-dessus. Enfin, si j'ai le choix.

— Croisez les doigts. Nous n'aurons peut-être pas d'autre compagnie que les fantômes, à Agua Caliente.

New York City

— On a une piste ! annonça Armand Casale au téléphone, une légère pointe d'excitation dans la voix. Je voulais que vous le sachiez tout de suite.

Tony Romano but une gorgée de bourbon, avant de se laisser aller contre le dossier rembourré de son fauteuil en cuir noir.

— De quoi s'agit-il ?

— Un « guetteur », sur la grande route qui part de San José, vers le nord, expliqua Casale.

Une espèce de bruit de fond faillit recouvrir ses derniers mots.

— Bon, et c'est quoi, ce tuyau ?

— Deux gringos et une femme dans une voiture, en dehors des sentiers battus. Celui qui les a vus est certain que l'un des hommes est le même qui nous a échappé, sur le port.

— Qui t'a échappé, rectifia Romano. Quelle est la fiabilité du « certain » ?

— Grâce à l'agence de voyage, nous avons la photo du faux permis de conduire. Je l'ai faxée à Barranca.

— Et Favor ?

— Eh bien, je n'ai pas de photos de lui, mais la description concorde parfaitement.

— Tu as parlé de trois personnes...

— Il y a une femme avec eux, expliqua Casale. Probablement une espèce de flic.

— Il faut que tu me règles ça, Armand. Jusqu'à présent, cette affaire a été traitée à la légère. C'est très décevant...

— Oui, monsieur. Je veille à tout.

— Et c'est quoi, ce bruit derrière toi, bon sang !

— On est en hélicoptère, patron. On file vers Barranca. C'est là que notre fugitif a été aperçu pour la dernière fois.

— Tu as les bédouins avec toi ? demanda Romano.

— Seulement cinq, répondit Casale. Les autres sont restés avec nos hommes.

— Ne les laisse surtout pas nous refaire un de leurs petits numéros de fanatiques religieux. Je veux que les choses soient faites proprement, cette fois.

— J'ai compris, patron.

— Tu en es sûr ?

— Sûr, patron.

— Bien. Puisque nous sommes apparemment sur la même longueur d'onde, tu comprendras que si pour une raison ou une autre tu merdais sur ce coup, il est inutile de revenir me voir.

Il y eut une pause, à peine perceptible.

— Je ne merderai pas, promit Casale.

Ses mots furent presque entièrement couverts par le bruit que Romano, enfin, identifia en effet comme les rotors d'un hélicoptère.

— Je compte sur toi, conclut-il.

Et il raccrocha.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? interrogea John Fabrizio en se laissant aller dans son fauteuil en cuir.

— L'info a l'air sérieuse, expliqua Romano. On les aurait aperçus dans un bled dont j'ai oublié le nom. Apparemment, ils se dirigeraient vers le nord.

— Quel nord ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Vers le Nicaragua.

— Mais qu'est-ce que Favor irait foutre au Nicaragua ?

— Se planquer. Arroser tous les gens qu'il faut pour être tranquille là-bas, comme il l'a fait au Costa Rica. Ou peut-être qu'il va juste traverser le pays...

— Et ensuite ?

— Arrête de me poser ces questions à la con ! Tu crois que je lis dans ses pensées, moi ?

— D'accord, d'accord, fit Fabrizio en levant les mains, paumes en

avant.

— Et al-Bari ? demanda Romano. Qu'est-ce qu'il mijote ?

— J'avoue que j'ai du mal à voir clair dans son jeu, Tony. Mais il y a quelque chose. Une grosse cocotte qui mijote, comme tu dis. Sauf que ça n'est pas encore l'heure du dîner. Si tu me suis...

— Bon sang ! La dernière chose dont on a besoin en ce moment, c'est que ces fanatiques déconnent et viennent énerver les fédéraux. S'il a des projets, il faut qu'on découvre rapidement de quoi il s'agit et qu'on arrête les choses.

— Il y a peut-être un moyen assez facile, Tony. On le fume, tout simplement.

— Gardons cette solution en dernier recours. Je veux d'abord savoir ce qu'il prépare.

— C'est toi le boss.

— Tu me mets quelqu'un sur lui – vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept.

— Et ses hommes ?

— Ils sont combien, déjà ?

— Pour les lieutenants, trois ou quatre. Et les troupes ? On n'a jamais vraiment su.

— Les lieutenants, alors, dit Romano. De toute façon, ça m'étonnerait qu'il passe par le téléphone pour donner un ordre concernant le genre de truc dont nous parlons.

— Ça m'étonnerait aussi, patron.

— Alors, fais-le surveiller et tiens-moi au courant. S'il se prépare le moindre truc qui risquerait de nous retomber dessus, d'une manière ou d'une autre, tu te débrouilles pour l'empêcher.

— En les éliminant ?

Romano hocha la tête.

— Et qui sait ? dit-il. On pourrait sortir de cette histoire en passant pour des héros !

Washington D.C.

Hal Brognola aurait pu attendre les nouvelles, mais il avait l'impression qu'attendre le vieillissait avant l'heure. Il composa le numéro du portable satellite de Grimaldi.

— Oui ?

— Ce n'est que moi, dit Brognola.

— Que se passe-t-il, chef ?

— Je venais aux nouvelles. Où es-tu ?

— J'arrive au Yucatán. Je dois y atterrir et refaire le plein. Avec de la chance, tout est prêt et cela ne me prendra pas trop de temps.

— D'accord. Du nouveau, du côté de notre ami ?

— J'ai les coordonnées de notre lieu de rendez-vous. Le timing reste incertain. Ils ont de l'avance sur moi – en tout cas, ils en avaient la dernière fois qu'on s'est parlé.

— Et vous vous retrouvez où ?

— Un endroit qui s'appelle Agua Caliente, près de la frontière. Une ville fantôme, à ce qu'il semblerait.

— Et ensuite, retour à San José, c'est ça ?

— Pour récupérer le Lear, exact.

— Et pour rejoindre JFK, il vous faudra longtemps ?

— Six heures de vol, avec des escales pour refaire le plein, précisa Grimaldi.

— Je vous verrai à New York, alors.

— Entendu.

Le pilote raccrocha.

Brognola composa aussitôt le numéro du Ranch. Une fois qu'il eut Herman « Gadgets » Schwarz en ligne, il vérifia que tous les arrangements avaient été pris à San José pour que Grimaldi perde le moins de temps possible. L'hélicoptère l'attendait, réservoir plein. Il ne leur avait pas été possible d'obtenir un appareil militaire, mais Brognola faisait confiance au pilote pour tirer le meilleur de ce qu'on mettrait à sa disposition.

New York City

Kasim al-Bari sirota une gorgée de son thé à la menthe, tout en réfléchissant à ses options. Sa foi lui interdisait toute boisson alcoolique, mais dans les circonstances présentes, al-Bari n'avait pas besoin de stimulants artificiels pour être agité.

Le temps pressait.

Cela faisait trop longtemps que le Sabre d'Allah n'avait pas frappé de façon significative l'Amérique ou ses alliés. Il ne comptait pas l'explosion de l'avion au Costa Rica, puisqu'il n'en avait pas donné l'ordre et qu'il ne voyait aucun moyen de lier cet attentat à la guerre

contre Israël ou Washington. C'était un chapitre de l'histoire qu'il valait mieux oublier.

D'un autre côté, il avait des projets en cours sur le sol américain, des projets presque concrétisés. L'action avait été reportée suite à la mise en examen de Romano et des articles dans les journaux évoquant un lien entre la mafia et des « extrémistes fondamentalistes islamistes ». Éliminer les témoins était apparu comme la priorité des priorités. À présent, al-Bari commençait à penser qu'il devrait se débrouiller seul.

Le destin de Romano ne l'intéressait plus. Selon toute apparence, le mafieux avait rendu tous les services qu'il pouvait rendre. La publicité suscitée par ses problèmes avec la justice interdisait désormais à Romano de fournir du matériel ou des informations au Sabre d'Allah. Il était devenu un boulet. Son unique préoccupation, maintenant – et de façon compréhensible –, était de savoir s'il allait finir ses jours en prison.

Tant pis.

Al-Bari haïssait les Américains, à l'exception de ceux qui s'étaient convertis pour trahir leur pays natal au profit d'Allah – et en vérité, même eux n'avaient pas toute sa confiance. Il ne vivait que pour nuire au Grand Satan, qui nourrissait et soutenait Israël, menant une guerre sans merci contre les pays islamiques.

Al-Bari n'était pas nommé dans les actes d'accusation pesant contre Antonio Romano. Cet oubli l'intriguait ; et en même temps, peu lui importait de se retrouver ou non sur des documents légaux. Le F.B.I. l'aurait déjà arrêté s'il avait su où le trouver. Cela arriverait, un jour, mais avant, il avait encore le temps de frapper au moins une fois.

Al-Bari n'avait pas évoqué le sujet avec Romano. Il savait que le Sicilien serait opposé à toute action terroriste, ne serait-ce que pour la mauvaise publicité qu'elle aurait inévitablement engendrée.

Mais le mafieux était très occupé, en ce moment, et il pouvait se passer beaucoup de choses. Le temps que Romano en entende parler, l'attentat ferait déjà partie de l'histoire. Tout comme la famille Romano, d'ailleurs.

— Rapport d'avancement, dit al-Bari en promenant son regard sur les visages solennels de ses aides les plus fidèles, aux États-Unis.

Haroun al-Rachid les aurait rejoints, s'il n'avait pas été occupé par l'affaire costaricaine. Le premier à répondre, sur la gauche d'al-Bari, fut Mukthar Fahd.

— Tout est prêt, annonça-t-il. Munitions, explosifs et six hommes prêts à frapper dès que vous l'ordonnerez.

— Quel est le délai nécessaire ?

— Moins de soixante minutes.

— Excellent, commenta al-Bari, qui se tourna vers Karif Gadi. La cible ?

— Comme vous le savez, le débat sur un monument à Ground Zéro occupe nos ennemis depuis des années. Ils discutent sans fin entre eux pour savoir quelle forme il doit prendre. Certains, dans les médias, ont même attaqué les veuves du grand raid de Septembre en tant qu'alliées de notre mouvement. Ils sont très étranges, ils...

— La cible, s'il te plaît ! coupa al-Bari.

— Oui, monsieur. La construction a enfin commencé – mais à peine. Il faut frapper maintenant, avant qu'ils aient progressé, pour leur montrer que rien ne pourra effacer les cicatrices infligées par Allah.

— Nous sommes d'accord. Et enfin ? demanda al-Bari en se tournant vers le dernier homme.

Butrus al-Dabir déclara d'un ton solennel :

— Les martyrs feront le sacrifice de leur vie. Pour nous quatre, j'ai préparé une *safehouse* au Canada. Nos nouvelles identités sont déjà prêtes et utilisables dès que nous le voudrons.

— Aucune raison d'attendre plus, alors ? demanda al-Bari.

Ses trois lieutenants secouèrent la tête.

— Nous allons procéder selon le calendrier prévu. Mais attention à nos soi-disant amis. Si les Siciliens tentent de s'interposer, d'une manière ou d'une autre, détruisez-les.

Cordillère de Tilarán

Armand Casale haïssait les hélicoptères. Aucun des hommes qui l'accompagnaient n'aurait pu s'en douter à voir son attitude décontractée ou le regard indifférent qu'il posait sur la cime des arbres qu'ils survolaient. Ce n'était pas de voler en soi qui le contrariait, mais le fait d'être assis dans un appareil qui pouvait tomber verticalement, comme une pierre. Cette idée lui nouait les tripes.

Les ordres étaient les ordres, et Romano les avait énoncés d'une voix ferme. « Tu réussis, ou ce n'est pas la peine de revenir me voir. » Implicitement, cela signifiait aussi que le nom de Casale serait aussi le prochain à être inscrit sur un contrat de meurtre s'il ne réussissait pas à tuer Gil Favor et les deux connards qui l'avaient aidé à fuir.

Sauf que l'un d'eux n'était pas un connard, apparemment.

Plutôt une salope.

Casale ignorait comment elle s'était retrouvée dans l'histoire. Mais toutes les agences fédérales utilisaient des femmes, à présent. Il était même prêt à penser que beaucoup étaient compétentes, dans certaines limites. Il n'empêche : il n'avait jamais rencontré une femme qui arrive à la hauteur d'un homme dès qu'il s'agissait de tuer.

— Cinq minutes de Barranca, annonça le pilote d'une voix de robot dans les écouteurs du casque que portait Casale.

Il se tendit pour se préparer à la descente, songeant déjà à l'interrogatoire de leur témoin et à tout ce qui suivrait. Il y avait peu d'espoir que Favor et les autres soient toujours en ville. Leur arrêt pour prendre de l'essence signifiait qu'ils comptaient encore rouler un certain temps. Mais pour quelle destination ? Le tandem qui accompagnait Favor avait-il en tête de rejoindre les États-Unis en voiture ? Casale n'y croyait pas.

Si les artificiers d'al-Rachid les avaient manqués à l'aéroport de San José, ils avaient fait sauter le bon avion. Effrayés de prendre un vol commercial, Favor et les deux autres auraient tenté un autre moyen de transport. Et ils se seraient ainsi retrouvés sur la route.

Mais pour aller où ?

Casale sentit son estomac se retourner tandis que l'hélicoptère amorçait sa descente vers un champ dégagé situé à la périphérie sud de Barranca.

C'était presque drôle, quand il y pensait. Trente minutes plus tôt, il n'avait jamais entendu parler de cette ville, il ignorait son existence. À présent, la clé de sa survie se trouvait peut-être là, entre les mains d'une espèce de singe latino aux cheveux huileux.

Les roulements de l'estomac de Casale commencèrent de s'apaiser quand l'appareil eut touché le sol. Il se débarrassa de son casque et défit le harnais de sécurité – ou prétendu tel, car il ne leur serait d'aucune utilité, il le savait, si jamais l'hélicoptère tombait.

Comme tous les membres de son équipe, Casale était armé. Un flingue bien caché, sous son aisselle. La grosse artillerie se trouvait dans ses sacs de gym rangés comme des bagages, hors de vue. En cas d'examen superficiel, cela ferait l'affaire. Et si jamais un flic trop curieux venait regarder de trop près, il s'en sortirait avec une balle dans la nuque.

L'homme de Lazaro les attendait avec une voiture. *Une* voiture. Et ils étaient *vingt*. Le type parut d'ailleurs surpris à mesure que tous les occupants de l'hélicoptère en descendaient, l'un après l'autre.

— Où est le garage ? interrogea Casale.

— Pas loin d'ici, répondit l'homme. Vers le centre-ville. Mais j'ai peur que... que la voiture...

— Laisse tomber, dit Casale.

Se tournant vers l'équipe, il fit signe à deux de ses hommes et à Haroun al-Rachid de se joindre à lui dans la voiture.

— Allons-y, dit-il en s'adressant au chauffeur.

Comme annoncé, le trajet était court. Casale compta environ six blocs avant qu'ils s'engagent sur le parking d'une station-service. L'endroit était fermé pour la nuit, mais il y avait de la lumière dans le bureau. Un homme était assis, l'air mal à l'aise, qui jetait de fréquents coups d'œil à un type de petite taille, en costume. Debout dans un coin, près de la porte, il avait l'air méchant.

Encore un des flingueurs de Lazaro, pensa Casale. Ils étaient donc sur le boulot, visiblement, faisant en sorte que le témoin ne leur échappe pas. Que son histoire vaille ou non le voyage depuis San José était une autre histoire.

Il n'y avait qu'une façon de savoir, pensa Casale, qui suivit leur chauffeur jusqu'à la porte du bureau.

CHAPITRE X

Mérida, Yucatán, Mexique

L'équipe de service se révélait plus lente que ce que Grimaldi aurait aimé, mais il n'y pouvait pas grand-chose. Quiconque avait l'allure d'un *gringo* ne pesait pas lourd au Yucatán, à moins de voyager avec une troupe de Mexicains ou des fédéraux.

Le pilote n'avait ni l'une ni l'autre, et il ne voulait pas entrer dans les disputes qui lui auraient fait perdre du temps et qui auraient été inévitables s'il s'était offert de graisser quelques pattes pour accélérer le rythme. Il attendait donc. Il en profita pour revoir son plan de vol et vérifier les coordonnées d'Agua Caliente avec son G.P.S.

La ville ne se trouvait sur aucune carte, ce qui n'était pas surprenant si tous ses habitants l'avaient désertée depuis longtemps. Les villes fantômes abandonnées depuis plusieurs générations n'étaient mentionnées que si elles constituaient encore un centre d'intérêt touristique. Sans un minimum de trafic régulier, la nature reprenait ses droits sur tout ce que l'homme avait pu bâtir.

La question était donc de savoir s'il allait pouvoir trouver un endroit où atterrir à Agua Caliente. Si la jungle avait tout envahi, il serait contraint de rester en vol, au-dessus de la zone prévue pour le rendez-vous avec Bilan, et de larguer des cordes et des harnais. Il avait d'ailleurs demandé que l'appareil soit équipé en conséquence.

Laissant ses cartes de côté, Grimaldi s'efforça de visualiser sa destination. Il se demanda si les routes d'accès à Agua Caliente existaient toujours et si elles étaient encore praticables. Si ça n'était pas le cas, cela signifiait que Bolan et ses deux compagnons seraient peut-être obligés de terminer le trajet à pied, perdant ainsi du temps. Mais Grimaldi savait que son vieil ami y avait certainement pensé en estimant leur heure d'arrivée.

Cette question n'était donc pas le problème du pilote, qui avait d'autres choses auxquelles penser. L'hélicoptère, pour commencer ; et puis les armes qui étaient censées l'attendre à San José. Même s'il perdait encore un peu de temps, précieux, il avait prévu de prendre un

taxi à l'aéroport de la capitale et de rejoindre une piste privée qui louait les hélicoptères à l'heure ou à la journée. Il n'avait pas été question de faire livrer le matériel dont il avait besoin à l'aéroport international de San José, encore moins de l'embarquer à bord d'un appareil civil. Dans le petit aérodrome, en revanche, tout était possible avec de l'argent. Et moins les autorités locales en sauraient sur Grimaldi et ses projets, et mieux il se porterait.

Une dizaine de minutes plus tard, le pilote était en l'air, à bord du Learjet, volant vers le sud, en direction de Quintana Roo, puis du golfe du Honduras. Moins de deux heures lui seraient nécessaires pour rallier San José. Il y aurait ensuite le taxi pour rejoindre la piste privée, où il inspecterait l'hélicoptère qu'on lui avait préparé.

Si tout se passait bien...

*
* *

Liberia, Costa Rica

— Qu'y a-t-il de drôle ? interrogea Blanca Herrera.

— Rien, répondit Bolan.

— Vous étiez en train de sourire, insista-t-elle. Comme si quelqu'un vous avait raconté une histoire drôle.

— Disons que c'est notre situation... Nous sommes au Costa Rica et traversons une ville qui a le même nom qu'un État africain. Nous avons la mafia à nos trousses, peut-être même des terroristes arabes, et nous roulons vers une ville fantôme.

— Tout cela n'est pas très rassurant...

— Je ne dirais pas ça, en effet.

— Écoutez, lança Favor depuis l'arrière, j'apprécie vraiment ce que vous faites, votre côté fonceur et tout, mais est-ce qu'il ne vous serait pas possible de vous arrêter pour *réfléchir*, juste une seconde ?

— Oubliez ça, répliqua Bolan en croisant son regard dans le rétroviseur.

— Mais je suis sérieux ! insista l'escroc. Je suis certain que vous ne voulez pas mourir, l'un comme l'autre. En tout cas, je sais que je ne veux pas, *moi*. Ce serait tellement simple, si vous étiez raisonnables : vous me laissez partir, et vous devenez riches. Vous expliqueriez à ceux pour qui vous travaillez que je me suis montré plus malin que vous. Même s'ils vous virent, ça n'est pas si grave : vous aurez deux

cent mille dollars en poche.

— Vous oubliez un détail d'importance, souligna Bolan. En imaginant qu'on vous laisse partir, vous ne vous serez pas débarrassé des gens de Romano.

— Ça, c'est mon problème. Je suis immensément riche, ne l'oubliez pas. Il leur faudra peut-être six mois, un an, pour me retrouver. J'aurai au moins profité de ça. Avec vous, mes chances de voir la fin de la semaine sont pratiquement nulles. Je...

— La ferme ! coupa Bolan. Vous irez témoigner contre Romano, un point, c'est tout.

Favor s'en tint là, ce qui était aussi bien. Bolan avait autre chose à faire qu'écouter les tentatives aussi minables que stériles de leur prisonnier. Il n'avait qu'un souci : arriver jusqu'à la ville fantôme et trouver un endroit sûr où se planquer en attendant l'arrivée de Jack Grimaldi.

Barranca

L'exercice rendait Armand Casale nerveux : il bombardait de questions le singe aux cheveux gras, il attendait qu'elles soient traduites, puis écoutait sans les comprendre les réponses bredouillées d'une voix traînante. Bon sang ! Il ne savait même pas si l'interprète que Lazaro avait trouvé jouait ou non franc-jeu avec eux. À vrai dire, l'autre n'avait pas de raison de les tromper – rien à gagner et tout à perdre dans l'histoire –, mais Casale était soupçonneux de nature, et les événements de la journée n'avaient pas arrangé les choses.

Peu à peu, ils obtinrent du garagiste tout ce qu'il y avait à obtenir de lui. Une description des *gringos* et une espèce de portrait-robot de la femme qui les accompagnait. Selon lui, elle devait venir du Costa Rica. Qu'elle soit costaricaine, mexicaine ou chinoise importait peu à Casale. Ce qu'il voulait, c'était la retrouver dans le guidon et le cran de mire de son arme et la flinguer, comme il flinguerait Favor et l'autre salaud qui avait fait de sa vie un enfer ces derniers temps.

Les questions se concentrèrent ensuite sur la voiture. Selon leur témoin, il s'agissait d'un SUV, un modèle coûteux, d'une couleur que les concessionnaires américains appelaient champagne – ou une connerie de ce genre. Ils s'étaient arrêtés parce qu'ils n'avaient presque plus d'huile, sans qu'ils aient pour autant de problème de fuite ou autre souci mécanique qui pourrait les ralentir.

Le mécanicien ne s'était pas donné la peine de regarder leur plaque et encore moins de la mémoriser. Pourquoi l'aurait-il fait ? Il

n'avait aucune raison de penser que deux *gringos* et une Costaricaine pouvaient intéresser qui que ce soit.

Casale savait maintenant qu'ils avaient quitté la ville en direction du nord, mais il n'avait aucune idée de leur destination finale. S'ils avaient progressé, la situation était toujours aussi frustrante. Les autres avaient-ils rendez-vous ? Allaient-ils au-devant de la cavalerie, qui arrivait à la rescousse ?

Ou bien fuyaient-ils simplement pour tenter de sauver leur peau ?

Casale décida que cela ne faisait aucune différence, en fin de compte. Il devait les trouver, vite ; peu importait ce qu'ils avaient dans la tête. Il tendit de l'argent au soldat de Lazaro, pour le témoin, et sortit du bureau de la station, dehors, dans la nuit.

— Et maintenant ? questionna Haroun al-Rachid, qui l'avait suivi.

Casale lui répondit par une question.

— On a le choix ? Si on continue à les traquer, sans savoir où ils vont, on risque de devoir s'arrêter à chaque virage pour vérifier – entre ici et la frontière. Et ça pourrait même se poursuivre jusqu'aux États-Unis. Non, ce qu'il faudrait, c'est qu'on prenne de l'avance sur eux.

— L'hélicoptère ! dit al-Rachid en voyant la seule façon possible de faire.

Casale hocha la tête.

— Exactement. On va envoyer l'hélico en éclaireur, au-dessus de l'autoroute. Si jamais il les repère, il se démerdera pour les ralentir. Et nous, on les rejoindra.

— Mais comment ? Le véhicule que nous avons...

— ... ne fera pas l'affaire, je sais, coupa Casale.

L'homme de Lazaro sortit à son tour de la station, écartant sans ménagement les autres. Le visage fermé, il rejoignit Casale, jetant des petits coups d'œil furtifs vers al-Rachid. Il essayait visiblement de déterminer qui menait l'affaire. Pas question pour Casale de laisser planer le moindre doute.

— Il me faut d'autres voitures, dit-il. Assez pour quinze hommes. Je les veux tout de suite.

L'homme de Lazaro cligna des yeux, une fois, puis hocha la tête.

— Certainement, *señor*. On doit pouvoir en trouver. Mais à Barranca, et à cette heure...

— Je n'ai pas le temps pour les mauvaises excuses. Ton patron nous a contactés pour une question bien précise et pour accomplir un travail. Ce boulot ne sera fait que lorsque j'aurai trouvé les trois personnes que le garagiste vient de décrire. Lorsque je les aurai

trouvées et liquidées.

— Je comprends...

— Alors, tu me trouves des bagnoles.

— Ce sera fait.

— Combien de temps ?

L'autre s'accorda une poignée de secondes pour réfléchir à la question.

— Une demi-heure ?

Casale ne vit pas l'intérêt de trop pousser les choses.

— C'est bon. Grouille-toi, maintenant.

Alors que l'homme de Lazaro s'éloignait en courant, al-Rachid demanda :

— Tu vas prendre l'hélicoptère ?

Casale scruta l'expression de l'Arabe, cherchant sans la trouver une trace de sarcasme.

— Non, lui répondit-il. Je reste ici pour m'assurer qu'on aura les véhicules à temps et que tout le monde reste prêt à partir, que ça ne glande pas.

— Alors, ça ne t'ennuie pas si...

— Désolé, coupa Casale.

Il avait tout de suite vu le piège que l'autre lui tendait discrètement : al-Rachid cherchait à récupérer tout le crédit de l'histoire pour tenter de faire oublier son plantage retentissant à l'aéroport.

— J'ai besoin de toi, lui dit-il, pour donner les ordres à tes hommes quand le moment sera venu.

— Mes hommes parlent tous anglais, rappela al-Rachid.

— Sans blague ? Moi, je ne les ai entendus parler que dans leur baragouin. De toute façon, je me sentirai mieux si tu restes avec moi. Je vais envoyer Rocco dans l'hélico avec quatre ou cinq hommes.

Al-Rachid parut vouloir discuter, avant de se raviser.

— Très bien. Comme tu préféreras.

Cordillère de Guanacaste

— D'après la carte, remarqua Herrera, on devrait apercevoir d'ici une demi-heure la route qui mène à Agua Caliente.

— Encore faudrait-il qu'on la voie..., souligna Favor, depuis

l'arrière. Il fait nuit noire, au cas où vous n'auriez pas remarqué, et vous parlez d'une route qui desservait une ville fantôme il y a de ça soixante ans... Ça ne vous gêne pas ?

— Ce qui me gêne, c'est de vous entendre ! répliqua Matt Blaster. Si vous ne pouvez pas la fermer, je vais être obligé de vous y aider.

— Vous voulez que je me taise ? Entendu. Je vais vous foutre la paix tout le reste de la nuit.

Blanca Herrera vit Blaster fixer Favor dans le rétroviseur intérieur, mais il ne fit pas d'autre commentaire ; et leur prisonnier sombra dans un silence maussade.

— Il faut juste qu'on ouvre l'œil, reprit Blaster. Mon ami a les coordonnées. Il n'aura aucun problème à trouver. Mais nous aurons peut-être à nous défendre, d'abord, si jamais les gens de Romano nous découvrent avant son arrivée.

— J'espère qu'on évitera ça...

— Mieux vaut se préparer à toute éventualité.

— Je vais me préparer, alors.

Herrera se demanda à quoi pouvait ressembler l'existence de Matt Blaster, s'il ne faisait que ce genre de choses à longueur d'année. Traquer des fugitifs. Échapper à des tueurs qui voulaient sa mort. Était-ce vraiment une vie ?

Pourtant, pour autant qu'elle puisse en juger, l'homme ne semblait pas nourrir de regrets particuliers. Il ne paraissait pas déprimé, ni même très inquiet des circonstances présentes. Même au plus fort du combat, dans le feu des armes, l'Américain semblait presque calme.

— Comment faites-vous ? lui demanda-t-elle.

— Comment je fais quoi ?

— Pour rester si... cool, alors que votre vie est peut-être en danger ?

— L'habitude. Des années de pratique, répondit Blaster. De toute façon, il n'y a rien à tirer de bon de l'agitation.

— Et la peur ? Vous n'avez jamais peur ?

— Si. La peur aide à rester vigilant. Elle peut aussi se contrôler. C'est là que l'expérience intervient.

— Je comprends. C'est ce qui me manque le plus. Je suis une « verte », comme on dit.

— Possible. En tout cas, vous vous en êtes très bien sortie, jusqu'à présent.

— Merci.

— Si je dérange, vous n'avez qu'à vous arrêter dans un motel et

prendre une chambre ! lança Favor. Vous me laisserez dans la voiture. Avec la radio, si c'est possible.

— Vous ne deviez pas vous taire jusqu'à demain ? répliqua Blaster.

— Oubliez-moi. Faites comme si je n'étais pas là. Je... Hé ! c'est quoi ce bruit ? s'exclama Favor.

Herrera se tourna à moitié vers lui.

— Quel bruit ?

— Taisez-vous, fit Blaster en lui posant la main sur le bras. J'ai aussi entendu quelque chose.

— Bon Dieu, qu'est-ce qu'il fait noir, par ici ! Vous pourriez un peu éclairer vos routes, dans ce pays !

Rocco Lampone regardait à travers le pare-brise de l'hélicoptère, tâchant d'apercevoir la grande route qui traversait la montagne, au-dessous, mais il n'y voyait rien. Des dinosaures auraient pu y danser le tango qu'il n'en aurait rien su.

— Il n'y a pas de lune, cette nuit, observa le pilote en guise d'explication.

Les voyants et petites veilleuses qui brillaient à l'intérieur de l'hélicoptère n'arrangeaient rien. Car quand il regardait par la fenêtre, ce que Lampone voyait en grande partie, c'était son propre reflet, et non le paysage.

Avoir été choisi par Armand Casale comme éclaireur pour cette chasse était un honneur, et Lampone ne voulait pas tout faire foirer à cause d'un truc aussi bête que ces foutues lumières qui l'empêcheraient de repérer un ennemi dans l'obscurité totale.

Il savait qu'ils cherchaient un SUV couleur champagne avec trois cibles à l'intérieur. Ça ne devrait pas être si dur d'apercevoir un de ces gros véhicules bouffeurs de carburant sur cette route pratiquement déserte, en cette nuit d'encre où même Batman ne pourrait pas conduire sans phares...

Ce qu'il ignorait, bien sûr, c'était s'ils se dirigeaient dans la bonne direction. Il était possible aussi que leur gibier ait trouvé un moyen de se fondre dans la pénombre, au sol, et qu'ils l'aient dépassé sans s'en rendre compte. Pour ce que Lampone en savait, le SUV pouvait aussi bien s'être dirigé vers l'est que vers l'ouest. Et même si l'hélicoptère volait dans la bonne direction, tout ce que l'autre avait à faire, en bas, c'était tourner sur une petite route ou un petit chemin, couper ses phares et le laisser passer.

Trop facile. D'autant que Lampone n'avait aucun moyen de

vérifier toutes les petites routes – des petites routes qu’il ne voyait d’ailleurs même pas ! S’ils avaient été équipés d’un de ces systèmes de vision nocturne qu’on voit dans les films, ils auraient eu une chance. Mais là, dans ces conditions, c’était à oublier.

Sauf qu’il ne pouvait pas. Il avait des ordres. Il devait faire son boulot, ou les conséquences risquaient d’être douloureuses, pour lui. Douloureuses, voire fatales, même s’il allait à rencontre des règles de la mafia de corriger un de ses hommes sans passer par certaines étapes. Ici, Casale devrait normalement demander l’autorisation à Don Romano.

Sauf que rien n’était vraiment normal, dans cette mission. Depuis que leur avion s’était posé au Costa Rica, les choses allaient de plus en plus mal. Ce qui devait être un coup relativement simple avait mal tourné, coûté des vies innocentes par centaines, et à présent, Lampone n’avait pas la moindre idée de ce qui allait se passer. Hormis le fait que Casale le buterait s’il merdait.

Lampone avait pris quatre soldats avec lui, quatre hommes scrutaient la nuit avec la même attention – et n’y voyaient sans doute pas plus que lui. Si jamais ils repéraient un véhicule suspect, ils avaient pour ordre de vérifier, de confirmer et de stopper le véhicule – tout ça dans la mesure du possible.

Pas trop compliqué.

Sauf qu’il leur fallait d’abord trouver cette foutue bagnole.

— Combien de temps encore avant qu’on atteigne la frontière ? demanda Lampone.

Le pilote jeta un coup d’œil à ses instruments.

— Une quinzaine de minutes.

Il n’était pas prévu que Lampone traverse la frontière. En fait, Casale le lui avait même interdit, afin d’éviter un incident international. Cela signifiait donc qu’il leur restait plus ou moins d’un quart d’heure pour repérer leur cible – sinon, ils feraient demi-tour et reprendraient les recherches dans l’autre sens, pour vérifier s’ils n’avaient rien laissé passer.

Ou pour constater qu’ils avaient échoué dans leur mission.

Lampone n’était pas certain de la vitesse de l’hélicoptère, mais il savait que l’appareil devait dépasser les 160 kilomètres à l’heure. Autrement dit, ils se trouvaient à une quarantaine de kilomètres de la frontière. Cela lui laissait une marge de manœuvre des plus limitées...

Au moment où il formulait cette idée, son vœu s’exauça.

— C’est quoi, ça ? demanda-t-il en tendant le bras. Tu as vu, là, cette lumière ?

— Des phares, lui répondit le pilote d'un ton neutre.

— C'est bien ce qu'il m'avait semblé.

Lampone aurait bien lancé un cri de joie, mais il se contint.

— On descend et on vérifie, dit-il au pilote.

L'autre hocha la tête, de façon à peine perceptible. Rocco Lampone se tourna vers ses quatre soldats, formant un cercle avec le pouce et l'index de sa main droite.

— Tenez-vous prêts ! cria-t-il pour couvrir le bruit de l'hélicoptère. Je suis certain que c'est eux !

CHAPITRE XI

Dès que Bolan eut identifié le son caractéristique de l'hélicoptère, il éteignit les phares du SUV volé. Herrera eut un hoquet de stupeur et Favor laissa échapper un juron : la nuit noire les avait engloutis d'un coup.

— On attend et on croise les doigts, leur dit-il, les mains crispées sur le volant.

Il ne pressa pas la pédale de frein, ce qui aurait eu pour conséquence immédiate d'allumer ses feux arrière et de ruiner tout le bénéfice qu'il trouverait éventuellement à rouler dans l'obscurité. Ses maigres espoirs d'échapper au pilote de l'hélico s'évanouirent quand la lumière d'un projecteur balaya la montagne, devant eux, de la droite vers la gauche, avant de les emprisonner dans son faisceau de lumière.

Pas de chance.

La fusillade ne commença pas tout de suite. Bolan devina que les autres devaient se poser des questions, se demander s'ils étaient tombés sur la bonne voiture. Mais pour ce qu'il connaissait de Tony Romano et de ses semblables, cette hésitation n'allait pas durer longtemps. Pour un mafieux, mieux valait tuer des innocents que de prendre le risque de laisser échapper un ennemi.

— Il faut qu'on les aveugle ! lança-t-il à Herrera. Vous pouvez vous charger de ça ?

— Les aveugler ? répéta la jeune femme sans comprendre.

— Oui, exploser ce projecteur avant qu'ils commencent à nous canarder. Vous vous en sentez capable ?

— Je... peut-être. Je ne sais pas. Je vais essayer.

— Oh ! mon Dieu..., gémit Favor.

— Inutile d'essayer avec votre pistolet, dit encore Bolan. Utilisez un des fusils. Et attention : ils ouvriront le feu dès que vous aurez lâché le premier coup de feu.

— D'accord.

Blanca Herrera avait une voix déterminée.

Elle se mit aussitôt à fouiller dans les sacs posés à ses pieds. Bolan

réprima un sourire en voyant qu'elle faisait le meilleur choix possible, le fusil d'assaut Steyr AUG qu'il avait acheté avec le Uzi et le reste de son arsenal peu après son arrivée à San José. De toutes les armes qui se trouvaient à bord du SUV, c'était le Steyr qui avait la plus grande portée, il pouvait tirer en triples rafales et il était équipé d'une lunette de visée qui pouvait aider Herrera.

À moins que les autres, là-haut, ne la repèrent d'abord ou l'aveuglent avec leur projecteur.

Bolan pressa un bouton, sur le tableau de bord du SUV, et le toit de verre teinté s'ouvrit, laissant l'air extérieur s'engouffrer. Impossible de savoir si quelqu'un s'en rendrait compte, dans l'hélicoptère, mais c'était la seule solution pour qu'Herrera ait une chance d'atteindre le projecteur – et peut-être l'hélico lui-même.

Elle inspecta rapidement le Steyr, démontrant qu'elle connaissait l'arme, puis elle se tourna sur son siège et se mit à genou, se redressant jusqu'à ce qu'elle ait sorti la tête, les épaules et l'arme du véhicule.

Les autres l'avaient vue, Bolan le comprit, mais elle eut le temps de tirer avant que l'hélicoptère puisse s'écarter. Elle balança une triple rafale, comme Bolan l'aurait fait lui-même, et l'appareil vira brusquement sur la gauche du SUV.

Ils se retrouvèrent dans l'obscurité. Bolan accéléra, tout en sachant que ce n'était qu'un court répit.

— Et merde ! jura Herrera, qui se baissa pour dire au Guerrier : Je l'ai manqué ! Et je ne les vois plus, maintenant.

— Ils ne sont pas loin. Essayez de les retrouver. Ils savent où on est, maintenant, et le prochain passage risque d'être violent.

— Seigneur Dieu ! grogna Favor. Dire que vous m'avez amené jusqu'ici pour que je me fasse tuer !

— Vous n'êtes pas encore mort, souleva Bolan.

— Je pourrais être en Argentine, à l'heure qu'il est. Les anciens Nazis ne sont pas si terribles que ça. D'accord, la nourriture est un peu lourde, mais à moins que...

La réapparition du projecteur lui coupa le sifflet. Bolan, à moitié aveuglé par la lumière, sur sa gauche, fut contraint de fermer les yeux une fraction de seconde. Il entendit que Herrera ouvrait de nouveau le feu et compta les rafales. Il était conscient de la panique contre laquelle la jeune femme devait lutter.

L'hélicoptère passa au-dessus d'eux. La lumière du projecteur était assez peu stable. Là-haut, des armes répondirent au Steyr de Herrera. Elle poussa un petit couinement, sans pour autant cesser de tirer,

pivotant alors qu'elle s'efforçait de suivre la trajectoire de l'hélicoptère.

Elle se débrouillait bien. Elle n'avait pas réussi à atteindre le projecteur, mais les flingueurs ennemis avaient complètement manqué le SUV. Bolan devait reconnaître qu'elle avait du cran : il lui en avait même fallu une sacrée dose pour faire ainsi face à l'ennemi, sans trembler, alors que l'hélicoptère fondait sur elle.

Il se demanda d'où ils allaient surgir, la prochaine fois.

La réponse vint assez vite. Cette fois, le projecteur apparut devant lui, plus aveuglant que jamais. L'hélicoptère arrivait en provenance du nord. Et il volait droit sur eux.

— C'est pas une gonzesse, en bas ? demanda Rocco Lampone, sans s'adresser à quelqu'un en particulier.

— Ça y ressemble, répondit quelqu'un.

— On s'en fout ! Vous me désintégrez ces connards, ordonna Lampone.

Il se cramponna à son siège quand l'hélicoptère tangua et vira brusquement pour éviter les balles qui jaillissaient du SUV comme des frelons en colère.

Lampone aurait juré qu'il avait entendu deux des projectiles qui touchaient le dessous de l'appareil. Il espérait se tromper. Il ne voulait même pas penser aux conduits d'essence, aux câbles électriques et autres pièces susceptibles d'être endommagées par les balles ennemies. Une balle, rien qu'une seule, pouvait suffire à provoquer le crash de l'hélicoptère.

Ils firent un autre passage au-dessus du SUV, à basse altitude, et en utilisant toute leur puissance de feu constituée de deux fusils, un pistolet-mitrailleur MP-5K et une version raccourcie du M-16.

Cela aurait dû être largement suffisant, mais ils tiraient sous un angle qui n'avait rien d'évident. L'hélico fit une brusque embardée. Lampone eut un haut-le-cœur et se tourna vers le pilote.

— Tu pourrais pas voler de façon plus stable, bordel ! C'est trop demander ? On travaille, ici !

L'autre le regarda en clignant des yeux, visiblement surpris, puis dit :

— Je vais tenter un autre passage.

— Et stable, cette fois, ajouta Lampone.

— D'accord, d'accord...

Le pilote fit décrire à l'appareil un grand cercle par la droite et il

revint pour survoler le SUV. Lampone était bien conscient qu'avec cette attaque de front, les choses risquaient d'être encore plus compliquées pour ses hommes. Leur pilote avait intérêt à assurer.

Au moins parvenait-il à garder le projecteur de l'hélicoptère braqué sur le pare-brise du SUV. En continuant ainsi, il allait peut-être réussir à aveugler le conducteur. Lui et la flingueuse aux cheveux fous.

Au moment où il pensait à elle, il la vit de nouveau. Il vit surtout le fusil automatique qu'elle avait entre les mains. Et malgré la lumière crue qui lui donnait une allure fantomatique, il distingua les flammes de canon au bout de son arme quand elle recommença à tirer. Apparemment, elle tenait sa position, sans paraître effrayée par l'hélicoptère qui fondait sur elle.

Spang !

Il en était sûr, cette fois, l'hélicoptère avait été touché. Pendant une seconde, Lampone eut l'impression de s'être pissé dessus. Il serra les dents, les orteils recroquevillés dans ses chaussures.

Ils étaient peut-être en cet instant même en train de perdre du fuel ou autre. Ils n'en sauraient rien jusqu'à ce que les jauges commencent à s'affoler. Puis l'hélico piquerait du nez et irait s'écraser au sol.

Il hurla au pilote :

— C'est la première fois que tu pilotes ce truc, ou quoi ? Elle est en train de transformer la carlingue en passoire !

— Faudrait savoir ce que vous voulez ! répliqua l'autre d'un ton presque moqueur. Ça me paraît difficile de les survoler sans prendre de risque...

Lampone résista à son avis de lui exploser la tête, ce qui n'aurait pas arrangé ses affaires.

— Et qu'est-ce que tu proposes ? demanda-t-il en surmontant à peine sa rage.

— Le plus sûr, ce serait de prendre de la hauteur et de se stabiliser au-dessus.

— Alors, fais ça !

— *Si, señor.*

L'hélicoptère descendit en piqué, avant de monter brusquement et de virer. Un instant plus tard, ils approchaient le SUV par l'arrière, à plus de trente mètres du sol. Le projecteur était braqué sur leur objectif. Lampone farfouilla dans le sac qui se trouvait à ses pieds et saisit les grenades à main.

Il les avait oubliées, dans son excitation, pensant qu'un ou deux passages suffiraient à faire sortir le SUV de la route. Il s'était trompé. Et s'ils ne pouvaient pas mitrailler les autres enfoirés, rien ne

l'empêchait de les faire sauter, n'est-ce pas ?

Bonne question.

Alors que le pilote suivait les ordres, s'arrêtant juste au-dessus de leur cible, Lampone s'avisa qu'il ne voyait absolument plus le SUV. Il était au-dessous d'eux, d'accord, mais il n'y avait pas de fenêtre dans le plancher de l'hélicoptère.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-il en brandissant les grenades, une dans chaque main. Ça va marcher, si je les laisse tomber par la fenêtre ?

Le pilote haussa les épaules.

— Possible, répondit-il.

Avant qu'il ait dégoupillé la première grenade, Lampone vit le point faible de ses projets. Si l'hélico et le SUV filaient à peu près à la même vitesse, cela signifiait que les grenades risquaient de tomber derrière sa cible. Il s'écoulerait six secondes entre le moment où il dégoupillerait la grenade et celui où elle exploserait. Quelle distance le SUV pouvait-il parcourir durant ce laps de temps ?

— Il faudrait qu'on prenne un peu d'avance sur eux, dit-il au pilote. Sinon...

— C'est bon, c'est bon ! J'ai compris.

C'était à croire que ce connard prenait du plaisir à se foutre de lui. Pour ne rien arranger, il accéléra brutalement, sans prévenir. Gêné par les grenades, Lampone eut le plus grand mal à ouvrir la fenêtre, de son côté. Il grimaça à cause de l'air qui s'engouffra soudain, avec force, lui giflant le visage. Il y avait le bruit, aussi. Déjà assourdissant, il devint presque insupportable.

Il dégoupilla la première grenade et passa sa main droite par l'ouverture. Il jura. Bon sang, il avait l'impression que le vent allait lui déboîter le bras. Il s'avisait en même temps qu'il n'avait pas pris en compte tous les paramètres. Il devait malgré tout essayer.

— Bombe larguée, marmonna-t-il en même temps qu'il lâchait la grenade à fragmentation.

Blanca Herrera se préparait pour un nouveau tir, le dos cambré, les yeux presque fermés à cause du projecteur aveuglant braqué sur le SUV. Le vent agitait ses cheveux dans tous les sens. Ils la gênaient, lui giflaient sans répit le visage. L'hélicoptère était plus menaçant que jamais, pareil à un monstre volant doté d'un gros œil lumineux.

Il prit soudain de l'avance sur eux. Herrera n'avait pas la moindre idée de ce que les autres préparaient ; elle savait juste que les flingueurs embarqués dans l'hélicoptère ne pouvaient pas lui tirer

dessus tant que l'appareil se trouvait au-dessus du SUV. Elle, en revanche, pouvait.

Elle balança une triple rafale. Puis une autre. Elle ignorait combien de cartouches lui restaient dans le chargeur du Steyr, mais elle n'avait pas le temps de jeter un coup d'œil au chargeur en plastique.

Pas maintenant, alors qu'elle avait une chance véritable d'abattre l'hélicoptère.

La première explosion l'ébranla et lui fit presque lâcher le fusil. Elle poussa un cri et s'accroupit tandis que le shrapnel déferlait sur tout le côté du SUV. Herrera entendit Favor lâcher un juron étouffé, et Blaster se mit à zigzaguer, sur la droite et sur la gauche.

Herrera se baissa un peu plus, tout en laissant le canon de son arme dépasser par le toit.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle à l'Américain.

— Une grenade, je pense. Vous devriez peut-être...

— Non ! J'y arriverai !

Se redressant de nouveau, Herrera balança rapidement sa rafale suivante. Elle craignit d'avoir gâché ses cartouches – jusqu'à ce que le projecteur de l'hélicoptère fasse entendre un bruit sec, lance un éclair de lumière, avant de s'éteindre dans une pluie d'étincelles.

Elle éprouva une bouffée de joie, qu'elle tempéra aussitôt. La bataille n'était pas encore terminée. Pourtant, Herrera avait le sentiment d'avoir un peu équilibré les forces en présence.

En réponse à cette pensée, une autre grenade explosa sur la route, à environ six mètres devant eux. Herrera se baissa un peu plus et recula à cause de la déflagration. Elle sentit un projectile minuscule lui mordre la joue. Le sang jaillit aussitôt, lui coula sur la mâchoire.

Blaster s'était remis à zigzaguer sur la route à deux voies, essayant d'éviter autant que possible les éclats de la grenade. Herrera retrouva sa cible alors que l'hélicoptère virait encore pour effectuer un nouveau passage. Elle pressa la détente, encore et encore, vidant son arme à coups de triples rafales, jusqu'à ce que la culasse s'ouvre sur une chambre vide.

En essayant de ne pas s'affoler, elle revint dans l'habitacle du SUV et éjecta le chargeur vide du fusil, pour en chercher un autre dans le plus grands des sacs, à ses pieds. Dès qu'elle en eut trouvé un, elle le fit entrer dans le receveur du Steyr et actionna la culasse pour chamber une cartouche. Avant de se redresser, elle entrevit Gil Favor qui la regardait, depuis la banquette arrière, bouche bée, comme si elle était complètement folle.

Qu'il aille se faire foutre !

Elle passa de nouveau par le toit, le fusil à l'épaule, et balança une triple rafale dans le ventre de l'hélicoptère alors qu'il passait au-dessus de leurs têtes, si près qu'il lui sembla qu'elle aurait pu le toucher en tendant les bras.

C'est alors que la grenade suivante explosa, dans un coup de tonnerre de fumée et de flammes qui lui déchira les tympans. Pendant un instant, elle eut l'impression qu'elle tombait, que d'une manière ou d'une autre elle était passée par-dessus le toit du SUV... avant de se rendre compte que c'était Blaster qui tournait vers le bas-côté gauche de la route et freinait dans un hurlement de pneus.

— J'les ai eus, cette fois ! hurla Lampone en voyant le véhicule labouré de shrapnel zigzaguer et s'arrêter brusquement.

Les feux de stop du véhicule s'allumèrent. Il ordonna au pilote :

— Tu me fais un autre passage, qu'on les achève.

Se tournant vers ses soldats, alors que l'hélicoptère s'inclinait pour virer, il lança :

— Feu à volonté. On atterrira ensuite.

Les quatre hommes hochèrent la tête dans un même mouvement, deux d'entre eux esquissèrent un sourire. Ils se mirent en position, leurs armes prêtes à tirer.

Lampone comprit que le SUV serait de son côté, lors du prochain passage. Il arma son Ingram MAC-10 et le sortit en partie par la fenêtre. Visant de son mieux, il vida son chargeur de trente-deux cartouches à une cadence de 1200 coups par minute.

Ce fut très rapide. Lampone n'aurait su dire s'il avait mis une balle dans la cible, mais il exultait. C'était sa victoire, et il comptait bien en tirer tout le crédit possible auprès de Casale.

Et auprès de Don Romano.

L'hélicoptère vira de nouveau et ralentit en approchant du SUV, par l'arrière. Ils se retrouvèrent bientôt à trois mètres au-dessus du véhicule. Sans le projecteur de l'hélico ou les phares du SUV, il n'y voyait presque rien ; il distinguait juste une forme pâle sur le bord de la route. Avec les vitres teintées, impossible de voir ce qui restait de la salope qui les avait canardés.

— C'est bon, dit-il au pilote.

Au même moment, quelqu'un se redressa à côté du SUV, du côté du conducteur. Lampone eut un mouvement de recul, comme si la silhouette était toute proche – et non à une dizaine de mètres. Il jura

en s'apercevant que le harnais de sécurité et le siège du copilote l'empêchaient de se mettre à l'abri.

— Nom de Dieu !

Il vit d'abord les flammes de tir, puis il entendit le crépitement d'une arme automatique qui les canardait. Les balles caillassèrent lourdement le nez de l'hélico, transpercèrent le pare-brise et déclenchèrent un vrai feu d'artifice d'étincelles sur tout le panneau d'instruments.

Lampone tressaillit et tenta de se protéger des éclats de verre. À côté de lui, il vit le pilote sursauter dans son harnais. Dans un geste désespéré, il avait tendu les mains pour tenter d'arrêter les balles qui déferlaient sur lui. Un des projectiles perfora l'épaule de Lampone. La douleur était insoutenable.

Il fut de nouveau touché mais, curieusement, cette nouvelle blessure lui apporta presque du soulagement. La balle avait dû sectionner un nerf, ou quelque chose de ce genre, car le bras et l'épaule de Lampone devinrent soudain insensibles, comme si on avait poussé un interrupteur dans son cerveau. Le choc de l'impact le laissa groggy, et il pensa confusément que cette mollesse n'était pas bon signe. Mais son esprit se concentra sur une chose : il devait se lever de son siège et se tirer de là.

C'était simple, très simple, sauf que les doigts de Lampone ne lui obéissaient pas comme ils auraient dû. Il ne sentait plus du tout son bras gauche, et quand il tenta d'atteindre la boucle du harnais avec sa main droite, il se donna un coup sur le ventre avec son pistolet-mitrailleur.

— Merde !

Il laissa tomber l'arme, il l'entendit rebondir à ses pieds, et, vaguement, il songea que c'était un miracle qu'il ne se soit pas tiré dans le pied. Il devait maintenant essayer encore d'ouvrir cette boucle, de ses doigts engourdis et gluants de sang.

Dans son dos, un de ses soldats se pencha sur l'épaule blessée de Lampone et tira avec son fusil. Lampone eut l'impression qu'un boxeur professionnel poids lourd s'était servi de son oreille comme punching-ball. La seconde d'après, l'autre actionna la culasse du fusil. La douille fumante fusa et lui effleura le cou.

— Putain de...

Le coup de feu suivant fut encore pire. Cette fois, Lampone aurait juré que son tympan explosait. Il lui sembla qu'il n'entendait plus rien du côté gauche. Ses propres jurons lui parvenaient, mais étouffés.

Se tournant vers l'autre connard en essayant de tendre sa main valide, et peut-être même de pousser une gueulante s'il en avait la

force, Lampone vit une balle s'engouffrer dans l'orbite gauche du flingueur. Elle lui emporta une partie du crâne, derrière l'oreille.

Le pourri gémit et tendit encore la main vers la boucle de son harnais. Il sentit alors une odeur de carburant, qui supplanta celles du sang, de la poudre et de la panique.

Une petite voix lui souffla qu'il était trop tard.

L'hélicoptère ne s'écrasa pas vraiment au sol. Il se posa avec violence, avant de s'enflammer quand des étincelles entrèrent au contact des émanations volatiles qui s'échappaient des réservoirs percés. Bolan s'accroupit derrière le SUV pour se protéger de la tempête de fragments métalliques de toutes formes et de toutes tailles qui emplirent soudain l'air, cisillant toute la végétation alentour. Il attendit que le déluge se calme, les mains sur la tête.

Dans les décombres à présent dévorés par les flammes, les munitions explosaient, les hommes hurlaient. Une grenade sauta au milieu de la fournaise, faisant taire les râles d'agonie.

Bolan se redressa, son Uzi prêt à tirer au cas improbable où un des flingueurs ennemis se montrerait. Les tympans encore marqués par la bataille qui venait de se mener, il n'entendit pas Favor se glisser entre les deux sièges avant, puis s'élancer par la portière ouverte, côté conducteur. C'est un cri étouffé d'Herrera qui lui fit tourner la tête, et il vit leur otage qui courait vers les arbres.

Il aurait été si simple, et pratique, de l'abattre. Mais garder Favor en vie était précisément un des objets de sa mission. Même une blessure à la jambe, pour le ralentir, risquait d'accroître les problèmes qu'il leur restait à surmonter.

Bolan s'élança donc à la poursuite de leur prisonnier. Au même moment, Herrera plongea côté conducteur et passa par la portière ouverte pour se joindre à la chasse.

Favor sanglotait quand ils le rattrapèrent. Bolan lui donna un coup au niveau de la tête qui le déséquilibra, en même temps qu'Herrera bondissait pour le plaquer. Favor poussa un cri et tomba lourdement par terre.

— Ça suffit ! fit-il d'une voix implorante. Qu'on en finisse, maintenant ! Allez-y, abattez-moi !

— Vous nous confondez avec vos partenaires de travail, répliqua Bolan.

— Quelle différence ?

— Eux vous veulent mort. Nous, nous cherchons à vous garder en vie.

— Ouais. Pour me mettre dans une cellule, où je resterai jusqu'à ce que les autres trouvent un moyen de me faire taire pour de bon.

— Vous venez avec nous, insista Bolan. C'est votre unique chance d'arranger les choses.

— En rendant l'argent ?

— Je ne pensais pas à votre compte en banque. Plutôt à votre conscience.

— On est dans une église, ou quoi ? Ça m'avait échappé...

En se glissant au volant, Bolan prit juste le temps de vérifier les jauges et les voyants du tableau de bord. Rien à signaler du côté du niveau de l'essence ou de la pression d'huile ; et la température, sous le capot, n'avait pas monté. Tout allait bien.

Du moins pour l'instant.

Il ne leur restait plus qu'à espérer que Grimaldi serait au rendez-vous, et à l'heure.

CHAPITRE XII

Aéroport International de San José

Jack Grimaldi laissa le Learjet aux techniciens, qui lui parurent assez compétents pour assurer toutes les vérifications, d'après vol et de pré vol. Il donna une liasse de billets au responsable en échange de la promesse que l'avion serait prêt à prendre l'air en quatre-vingt-dix minutes chrono, jusqu'à son retour.

Il alla prendre un taxi devant l'aéroport. Il n'y avait heureusement qu'un couple âgé devant lui et il n'eut pas à attendre. Il donna une adresse au chauffeur, puis se laissa aller contre le dossier de la banquette. Une désagréable odeur de sueur et de tabac froid emplissait l'habitacle.

Le taxi roulait dans des rues où les lois élémentaires de la conduite semblaient inconnues de tous. Même les piétons s'y mettaient, traversant au petit bonheur la chance, comme s'ils voulaient en finir avec la vie. Grimaldi, qui ne cessait de consulter sa montre, espérait que son chauffeur éviterait l'accident, avec les retards qui s'ensuivraient forcément.

Au bout d'un moment, la circulation se fit moins dense. Ils arrivèrent dans une banlieue résidentielle, assez chic, loin du vacarme et de la cohue. Les bureaux de la société d'affrètement se trouvaient au rez-de-chaussée d'un petit bâtiment. Grimaldi y fut accueilli par une jeune femme aux incroyables cheveux rouges. Quand il lui donna son nom, elle se montra encore plus empressée à son égard.

L'hélicoptère était prêt. Les modifications qu'il avait demandées avaient été effectuées.

L'hélicoptère était un Bell OH-58D Kiowa modifié, un classique appareil de reconnaissance de l'armée construit à l'origine pour un équipage de deux personnes. À un moment ou un autre de son existence, l'hélico que Grimaldi avait devant lui avait été customisé, avec notamment l'ajout d'une porte cargo coulissante, côté bâbord. Plus récemment, la soute avait été agrémentée d'un treuil pareil à ceux qu'on utilisait dans les appareils spécialisés dans le sauvetage en

mer.

L'ajout le plus récent, de dernière minute, avait été fait au niveau du nez du Kiowa. Il s'agissait plus d'une restauration que d'un ajout, puisque les versions militaires de l'appareil étaient souvent armées. L'arme, ici, était une mitrailleuse Gatling GAU 19/A, à trois canons calibre .50, avec une cadence de tir de 1000 ou 2000 balles à la minutes, selon les besoins.

Grimaldi aurait aimé tester l'arme, mais il manquait de temps. Et chaque cartouche utilisée pouvait lui faire défaut quand il aurait rejoint sa destination et devrait peut-être affronter l'ennemi.

« Agua Caliente, me voilà », songea-t-il en grimpant sur le siège du pilote.

Cordillère de Guanacaste

— Toujours rien, patron. La liaison est morte.

Armand Casale lança un regard mauvais au soldat qui s'occupait de la radio, puis il se tourna pour regarder l'obscurité qui défilait dehors, alors que leur véhicule roulait vers le nord. L'homme de Lazaro conduisait, et quatre autres voitures les suivaient, formant une espèce de convoi militaire.

Ils avaient perdu l'hélicoptère et tous ceux qui se trouvaient à bord. Casale devait affronter ce fait, le dépasser et utiliser au mieux les troupes qui lui restaient pour trouver ses proies et les broyer avant que...

Avant que quoi ?

Les autres allaient-ils traverser la frontière et entrer au Nicaragua ? *Pouvaient-ils* la franchir, alors qu'il avait persuadé l'homme de Lazaro de tirer les bonnes ficelles pour s'assurer l'aide de quelques personnes à la douane ?

Peut-être que oui, peut-être que non.

Le dernier message de Rocco Lampone avait été très confus, puis la liaison avait été interrompue net. D'abord, Casale avait cru que Lampone l'appelait pour l'informer de sa réussite, que Favor et les autres étaient morts. Lampone avait baragouiné quelque chose, Casale avait cru comprendre le mot « éliminer », puis tout ce qu'il avait entendu, c'était une espèce de vacarme indescriptible. Un cri, peut-être plusieurs, mais il n'en était pas sûr.

Et à présent, plus rien.

— Peut-être qu'il les a quand même eus, chef, dit le soldat chargé

de la radio. Vous savez, juste avant...

Le coup d'œil de Casale le dissuada d'aller plus loin. Il n'empêche, la question méritait d'être posée : était-il possible que Favor et les autres soient morts, dans leur SUV, à quelques kilomètres de là ; que le véhicule se trouve à côté des ruines fumantes de l'hélicoptère, avec les hommes de Casale carbonisés à l'intérieur ?

— Combien de temps, à ton avis ? demanda-t-il à l'homme de Lazaro.

— Pardon ? fit le conducteur, sans comprendre.

— Combien de temps avant qu'on les trouve ? Qu'ils aient dû se poser ou... ou qu'ils se soient écrasés.

L'autre haussa les épaules.

— Difficile à dire. J'ai entendu comme vous, sur la radio.

Casale se renfroгна.

— Ça ne peut pas être si loin. On sait qu'ils n'ont pas traversé la frontière. Rocco nous en aurait parlé. Et s'ils se sont posés en catastrophe ou se sont écrasés...

Il laissa sa phrase en suspens, et personne ne voulut la terminer. Ils roulèrent pendant quelques instants dans un silence total, lourd, jusqu'à ce que Casale ait l'impression d'apercevoir quelque chose, devant.

Comme une lueur.

— Qu'est-ce que c'est, là-bas ? demanda-t-il.

— Aucune idée. Une voiture en flammes ?

— Vu la taille, je dirais plutôt un camion... Ou un hélicoptère.

À environ deux cents mètres, il reconnut les contours de l'hélicoptère, pareil à la carcasse d'un monstrueux oiseau touché par la foudre, dont il ne resterait que les os. La lueur qu'il avait aperçue était celle des flammes.

La voiture s'arrêta, et Casale sentit aussitôt une odeur où se mêlaient le brûlé, l'essence et les chairs carbonisées.

— Bon Dieu, patron ! fit un de ses soldats. Vous croyez que c'est Rocco, à l'intérieur ? Et Louie ? Et tous les autres ?

— On se calme, lança Casale. On va arranger ça.

Qu'est-ce qu'il racontait ? Que voulait-il arranger, au juste ?

— On dirait qu'il s'est posé, remarqua un autre de ses hommes. Je veux dire, on n'a pas l'impression qu'il s'est écrasé, vous voyez ?

Casale regarda de nouveau et constata que le soldat avait raison. C'était comme si l'hélico s'était posé, presque normalement, *puis* qu'il avait explosé.

D'accord... Et après ?

— Cherchez dans les environs pour voir s'il y avait quelqu'un d'autre ici, ordonna-t-il. Si Rocco a fait atterrir l'hélico, c'est qu'il y avait une raison.

Ses hommes se dispersèrent, et il eut la réponse à sa question quelques instants plus tard.

— Ici ! appela un des soldats. Regardez, il y a plein d'éclats de verre. Du verre teinté. Je ne serais pas étonné que ça soit les vitres d'une bagnole.

Agua Caliente

— Alors, c'est à ça que ça ressemble, une ville fantôme ?

À vrai dire, les phares du SUV n'éclairaient pas grand-chose, alors qu'ils roulaient dans une rue principale envahie par la végétation. Certains des bâtiments alignés le long de l'artère s'étaient effondrés sur eux-mêmes. Et ceux qui tenaient encore debout semblaient en sursis, cernés par une forêt prête à reprendre ses droits.

— On a de la chance qu'il y ait encore quelque chose, observa le Guerrier.

— De la chance ? répéta Favor. C'est curieux, je n'avais pas ce mot en tête...

— Vous respirez encore. Et s'il leur faut du temps pour trouver cet endroit, vous vivrez assez longtemps pour voir le soleil se lever.

— Dans une cellule.

Bolan s'en tint là. Il n'avait aucune envie de reprendre la discussion stérile qu'ils avaient déjà eue à de trop nombreuses reprises. Il continua de rouler jusqu'à ce qu'il trouve l'endroit qu'il cherchait : un espace entre deux bâtiments en pierre, écroulés, où il pouvait ranger le SUV. Un arbre avait réussi à pousser à travers le toit d'une des bâtisses abandonnées, et son feuillage épais dissimulerait le véhicule en cas de recherches aériennes. Pour le reste, il leur faudrait trouver sans doute des broussailles pour cacher l'entrée de l'allée et le SUV.

Après des recherches supplémentaires, le Guerrier jeta son dévolu sur un autre bâtiment pour en faire leur forteresse. Le toit était intact, même si on apercevait ici et là le ciel et les étoiles par quelques trous. L'étagé, poutre et plancher, dévorés par les termites et autres xylophages, s'était en partie effondré sur le sol du rez-de-chaussée, constellé de gravats, de meubles et objets divers pourris. Ils

effectuèrent la visite des pièces accessibles avec une lampe électrique. Il n'y avait plus de portes, comme si on les avait toutes retirées. Cela rendrait les choses plus compliquées, en cas de fusillade...

Le choix de Bolan était principalement motivé par le grand terrain qui s'ouvrait derrière la bâtisse. Il n'y avait là aucun arbre, juste des herbes hautes. L'endroit ferait une piste d'atterrissage improvisée parfaite pour un hélicoptère.

Blanca Herrera respectait le choix de Blaster. C'était lui qui dirigeait les opérations, lui qui avait l'expérience. Plus que la perspective de devoir affronter l'ennemi, c'était un autre danger, qui l'angoissait : les serpents. Ils devaient pulluler, dans un endroit pareil. Elle détestait les serpents.

Elle était en train d'inspecter tous les coins et recoins, quand elle entendit Blaster qui demandait :

— Alors ?

Elle se retourna et vit qu'il parlait au téléphone. Ou plutôt, il écoutait son correspondant, car il ne prononça que quelques mots. Elle attendit qu'il ait raccroché et remis son téléphone dans sa poche pour l'interroger.

— Notre secours ?

— Il arrive, dit-il avec un soupçon de sourire.

Favor, qui s'était assis dans un coin, y alla de son habituel commentaire :

— Dois-je comprendre qu'il se passerait enfin quelque chose de favorable ?

— Il semblerait, oui. Il nous reste une heure à tuer avant son arrivée.

— À tuer... vous avez le chic pour trouver les mots.

Blaster ne releva pas la remarque.

— L'hélicoptère va se poser derrière, comme prévu. Il faudra juste qu'on lui signale le terrain, dès que nous l'entendrons. Et si les autres nous ont trouvés, il nous repérera sans problème.

— Sauf qu'ils ne trouveront peut-être pas...

— Peut-être pas. Mais je préfère quand même qu'on prépare la fête.

Tout en gardant un œil sur Favor, Herrera observa Blaster qui sortait leur arsenal des sacs. Le Steyr, le Uzi, des chargeurs et des grenades à main. Il y avait aussi un fusil, un Dragunov, expliqua-t-il, qu'il monta en quelques gestes précis, et auquel il adjoignit une

lunette de visée.

— Pour des tirs longue distance, expliqua-t-il à Herrera. Au cas où.

— Et rien pour moi, évidemment, maugréa Favor depuis son coin.

— Je vais aller vous chercher un bâton, répliqua Blaster.

— Vous avez envisagé de vous lancer dans la comédie, si jamais votre carrière présente se termine ?

Blaster se tourna vers Herrera.

— Vous voulez le Steyr ? proposa-t-il. Vous vous en êtes très bien sortie, avec, tout à l'heure.

— Si ça vous convient...

— Je vais prendre le Uzi et le Dragunov. Pour ce qui est des grenades...

— Je n'en ai jamais utilisé, avoua Herrera.

— Dans ce cas, je m'en occupe seul.

— Comment est-ce qu'ils pourraient nous trouver ? demanda la jeune femme, une légère pointe de désespoir dans la voix.

— Je n'en sais rien. Mais ils sont sur leur terrain. Tout ce que nous avons à faire, dans l'immédiat, c'est nous préparer au mieux pour les accueillir.

— Est-ce qu'ils ont une autre solution que de chercher à traverser la frontière ? demanda Haroun al-Rachid.

— Est-ce que je sais, moi ? répliqua Armand Casale.

Il vit volte-face et se tourna vers l'homme de Lazaro.

— On en aurait entendu parler, s'ils avaient cherché à passer la frontière, non ?

L'autre prit le temps de réfléchir.

— Eh bien, ils auraient déjà dû atteindre le poste de frontière. Et les hommes qu'on a là-bas nous auraient prévenus.

— Donc, il ne faut pas chercher du côté de la frontière, déclara Casale.

Il avait mal au ventre, l'impression qu'un acide lui rongait lentement l'estomac.

— Ils sont forcément allés quelque part, observa al-Rachid. La voiture n'est plus ici.

— Brillant ! ironisa Casale.

Al-Rachid se raidit.

— Je réfléchissais simplement à voix haute.

Ils n'avaient rien appris de l'examen de la carcasse calcinée de l'hélicoptère, pas plus que de l'endroit où un véhicule avait stationné et essuyé des tirs nourris. Si le SUV avait subi des dommages, ils n'étaient pas assez importants pour l'empêcher de rouler. Et il n'y avait sur le sol aucune trace d'huile ou d'essence permettant d'espérer que le véhicule tomberait en panne un peu plus loin.

Pourtant... pourtant, ses occupants n'avaient pas rejoint la frontière.

Ils devaient se cacher quelque part. Mais pour commencer, ils auraient à abandonner leur voiture. Cacher un homme ou une femme dans une forêt était simple. Planquer un SUV était une autre affaire.

Casale se tourna une nouvelle fois vers l'homme de Lazaro.

— Il faut chercher un endroit où ils ont pu se rendre pour passer la nuit. Ils ne se sont pas volatilisés...

L'autre hocha la tête.

— Toi et tes hommes, vous connaissez bien le pays, non ? poursuivit Casale. Vous trafiquez pas mal, par ici. Il doit bien exister un endroit qui vous servirait pour attendre, éviter des patrouilles, faire certains trucs à l'abri des regards... Tu me suis ?

— *Si, señor.*

— Eh bien, vas-y, je t'écoute.

— Il y aurait un endroit, oui..., dit enfin l'homme de Lazaro. Mais il n'a pas été utilisé depuis longtemps.

— *Vous* ne l'avez pas utilisé, précisa Casale.

— Exact. Mais...

— Mais quoi ? Alors, où est-ce ? On n'a pas le temps, bon sang !

— Agua Caliente. Cela fait des années que plus personne n'y habite. C'est une petite ville abandonnée.

— Abandonnée ? Mais c'est encore mieux ! On va aller vérifier. On n'a rien à perdre, de toute façon.

— Si, du temps, intervint al-Rachid. Note que pour moi vous êtes en train de perdre du temps.

— Je le note... Si tu veux, tu réunis tes copains, vous prenez une voiture et vous allez voir ailleurs. Nous autres, on va à Agua Caliente.

Tous ses hommes se hâtèrent de rejoindre les véhicules, laissant al-Rachid et ses soldats, face à Casale.

— Alors ? lança celui-ci.

— Ça te plairait bien, qu'on soit les dindons de la farce, hein ?

— Pense ce que tu veux, je m'en fous. Je te laisse décider : ou tu viens avec nous, ou tu vas chercher de ton côté. Quelle que soit ta décision, je tiens juste à te dire que depuis le début, tu es un emmerdeur de première. Le pire emmerdeur que j'aie jamais vu...

Al-Rachid parut ignorer la remarque.

— Je ne te laisserai pas nous écarter de la fin de cette mission, dit-il simplement.

— Très bien ! s'exclama Casale. Alors, grouillez-vous de rejoindre votre voiture, tes hommes et toi. Magnez-vous, bordel !

Al-Rachid le fixa, sans dire un mot, puis il se tourna, lentement, et regagna sa voiture avec ses hommes. Casale les suivit du regard, songeant qu'il allait devoir faire attention à ce qui se passait dans son dos.

Mais cela n'avait rien de nouveau, après tout.

CHAPITRE XIII

Agua Caliente

Le calme était absolu, dans la ville fantôme. Silencieux, Bolan parcourait les alentours immédiats de leur fort improvisé. Il en avait eu assez de rester dans la bâtisse écroulée, les nerfs de plus en plus tendus, à guetter des bruits qu'il n'entendrait peut-être jamais. Marcher lui ferait du bien, avait-il pensé, mais lui permettrait aussi de voir s'il y avait un maillon faible dans leur système de défense.

Leur forteresse de fortune ne résisterait pas face à un ennemi déterminé. Des grenades ou des tirs concentrés pouvaient la raser. Mais c'était ce qu'il avait trouvé de mieux à Agua Caliente.

Son espoir le plus cher était que Grimaldi arrive et les embarque, avant que les soldats de Romano aient découvert l'existence de la ville abandonnée. Ce serait la solution idéale. Malheureusement, l'expérience lui avait appris que les scénarios où tout se passe bien étaient suffisamment rares pour qu'on puisse parler de miracles.

Il entendit les véhicules avant de les voir, de distinguer la lueur des phares à travers les arbres. Puis, sans doute à la suite d'un ordre, tous les phares furent éteints. C'était malin, mais le bruit des moteurs était toujours là, impossible de rien faire, sauf à les couper et à terminer à pied.

Combien de véhicules ? Impossible d'être sûr, à moins de les compter. Sauf que pour cela, il lui faudrait attendre avant d'aller prévenir Herrera et Favor. Il décida de prendre le risque. Dans le combat, les renseignements étaient primordiaux ; ils faisaient souvent la différence entre la victoire et la défaite.

Les voitures étaient encore à une centaine de mètres, roulant lentement, avec prudence. Bolan ne se trouvait qu'à trois blocs de leur forteresse. Il décida qu'il était assez près pour avertir Herrera et Favor de l'arrivée de l'ennemi, puis revenir et procéder au décompte.

Et peut-être même réserver une petite surprise aux nouveaux arrivants.

Le Guerrier était déjà en mouvement quand cette idée se forma

dans son esprit. Il rebroussa chemin en courant et rejoignit la silhouette sombre de la bâtisse en quelques secondes. Il appela Herrera par la fenêtre la plus proche, l'entendit répondre et il la mit aussitôt au courant.

— Vous attendez que j'aie ouvert le feu pour y aller, lui recommanda-t-il. Et vous ne tirez que si vous avez confirmation de votre cible. Ne me tirez pas dessus accidentellement...

— Vous... ne restez pas ici ? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Je vais d'abord les secouer un peu et voir quel genre de dégâts je peux leur infliger avant qu'ils arrivent ici.

— Si vous pouviez faire en sorte de les amener ailleurs, ce serait aussi bien, intervint Favor, dans l'ombre. Je n'ai qu'un bâton, n'oubliez pas.

— Si vous voulez une arme, vous n'avez qu'à en prendre une à un des hommes de Romano.

— Merci. Trop aimable !

Et Favor étouffa quelques obscénités entre ses lèvres.

Laissant la jeune femme se charger de leur prisonnier, Bolan retourna en direction de l'ennemi. Il avait le UZI, son Beretta, des chargeurs pour les deux armes, avec en plus deux grenades flash-bang accrochées à sa ceinture. Elles n'étaient pas destinées à tuer, sauf à la faire avaler à un mafieux, mais elles créeraient assez de confusion pour permettre à Bolan de prendre l'avantage.

Le Guerrier s'arrêta net quand la première voiture apparut enfin. Il s'avança dans les ruines d'une maison en adobe éboulée et s'accroupit derrière un pan de mur encore debout. La caravane s'arrêta, et les feux de stop permirent à Bolan de distinguer quatre grosses berlines. Les portières du premier véhicule s'ouvrirent, accompagnées par des jurons étouffés à cause des veilleuses qui s'allumèrent automatiquement. Des flingueurs sortirent aussi des autres voitures.

Ils devaient être cinq hommes par véhicule, tous armés de fusils, automatiques ou non, et probablement de flingues cachés sous leurs vestes. Sans parler de possibles grenades ou autres.

Bolan estima la distance, décida qu'ils étaient assez près pour tenter le coup, et il décrocha une des grenades, à sa ceinture. Il aurait préféré une grenade à fragmentation, mais il ferait avec ce qu'il avait.

Il la dégoupilla et laissa la cuillère en place. Il avait six secondes avant l'explosion, puis il disposerait d'une dizaine de secondes supplémentaires avant qu'un flingueur le repère.

Sauf gros problème, c'était suffisant.

Retenant son souffle, Bolan se redressa derrière le mur qui

l'abritait.

*
* *

— Faites moins de bruit, bordel ! chuchota Armand Casale quand ses hommes, qui se rassemblaient, se mirent à murmurer entre eux.

Quelqu'un pouvait les guetter ; et il n'était pas nécessaire, vraiment pas, d'aider les autres salauds.

Le silence se fit aussitôt. Tout à l'arrière, alors qu'ils sortaient de leur voiture, al-Rachid et ses quatre soldats n'eurent pas besoin qu'on leur demande de la fermer. Ils étaient *toujours* discrets, même quand ils parlaient en arabe, comme s'ils avaient peur que Casale entende et traduise ce qu'ils se racontaient.

— Voici le topo, dit Casale à ses troupes. On va fouiller ce bled maison après maison, du moins ce qui en reste. On va commencer par le bout de la rue, et...

Quelque chose tomba par terre, sur sa gauche, avec un bruit sourd. Un de ses hommes baissa les yeux, à ses pieds, et murmura :

— Qu'est-ce que c'est que ce... ?

Un éclair aveuglant embrasa les yeux de Casale en même temps qu'un coup de tonnerre lui explosait les tympans. Il chancela, les mains crispées sur sa Kalachnikov, et perdant l'équilibre, il tomba à genou. Une fraction de seconde, il pensa que la foudre venait de frapper juste à côté d'eux, jusqu'à ce que ses oreilles bourdonnantes perçoivent le crépitement d'une arme automatique.

— À terre ! beugla-t-il. Abritez-vous !

L'ordre n'était pas vraiment nécessaire. Ses soldats étaient déjà en train de ramper pour se réfugier derrière les voitures, ou dessous pour certains. Quelqu'un, sur le côté de la rue, les arrosait avec un pistolet automatique. Se plaquant contre le sol, toujours sourd et aveugle, Casale se demandait comment il allait pouvoir sauver sa peau.

Les premières balles le manquèrent, passant au-dessus de sa tête et pilonnant la carrosserie de son véhicule. Certains de ses hommes avaient déjà commencé de répliquer, sans que Casale sache s'ils avaient repéré l'ennemi. Deux de ses hommes étaient étendus sur le sol, non loin de l'endroit où il s'était réfugié. Il ignorait s'ils étaient K.O. à cause de la grenade ou agonisants ; mais ce qui l'intéressait plus, de toute façon, c'étaient les vivants, ceux qui étaient en état de se battre.

Il risqua un coup d'œil derrière le coffre de la voiture derrière laquelle il s'abritait et vit les flammes de canon, assez basses, à

hauteur de genou. Sa première impression se confirma : il n'y avait qu'un tireur. L'avantage qu'ils avaient en nombre était tel qu'il ne voyait aucune raison de retarder l'attaque.

— On y va ! hurla Casale à ses hommes en entendant ses propres mots résonner bizarrement dans son oreille. On y va et on bute cet enfoiré !

Il s'apprêtait à mener l'offensive, malgré ses jambes encore tremblantes, quand une nouvelle explosion le plaqua au sol. Cette fois, il eut l'impression que quelqu'un l'avait frappé au niveau du plexus solaire, vidant complètement ses poumons et le privant à jamais de la faculté de respirer.

Casale suffoquait. Il batailla pour recouvrer le contrôle de ses membres. Il parvint à se mettre à quatre pattes, puis à se redresser, chancelant. Il se tourna pour faire face à l'ennemi et vérifia la sécurité de son AK-47.

Cherchant au fond de lui de quoi donner de la force à sa voix, il brailla :

— Suivez-moi ! Et qu'on en finisse, bon sang !

*
* *

Blanca Herrera tressaillit en entendant la grenade exploser. Elle s'agenouilla derrière l'encadrement de fenêtre en pierre qu'elle avait choisie pour se poster. Une rafale d'arme automatique suivit immédiatement, à laquelle répondirent d'autres armes, quelques secondes plus tard. Elle vit des flammes de canon, mais résista à l'impulsion de tirer. La distance était trop importante.

Derrière elle, sur sa droite, Gil Favor était assis dans un coin, agrippant la branche d'arbre d'un mètre vingt que Blaster lui avait donnée.

— Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu ?

— La ferme !

— Avec ce boucan ? Vous rigolez. Je...

Elle se tourna vers lui, cette fois.

— Je vous ai dit de la fermer ! Ne m'obligez pas à répéter.

Favor parut vouloir poursuivre l'échange, avant de se retrancher dans son coin et dans un silence buté, son bâton serré contre lui.

Une autre grenade partit, puis d'autres coups de feu claquèrent à travers la forêt qui encerclait la ville fantôme. Il était à présent clair qu'il y avait des survivants à l'embuscade de Blaster et qu'ils

cherchaient à présent à se venger. D'où elle se trouvait, la jeune femme aurait pu les canarder avec le Steyr AUG, mais dans la pénombre et le chaos ambiant, elle craignait de toucher Blaster.

Un battement de cœur plus tard, comment en réponse à sa pensée, une silhouette se montra dans la périphérie de son regard. Elle braqua aussitôt son arme dans cette direction, l'index sur la détente ; elle allait faire feu quand Blaster annonça doucement :

— C'est moi.

Elle leva aussitôt le canon du Steyr tandis qu'il passait devant sa fenêtre. L'ennemi, lui, jouait une pantomime mortelle en tiraillant sur des ombres, plus bas dans la rue. Ils brûlaient leurs munitions sans compter.

— Combien ? demanda-t-elle à Blaster quand il vint se tenir à côté d'elle.

Une odeur de sueur et de poudre se dégageait de lui.

— Vingt, je dirais. J'en ai vu tomber trois, mais je pense qu'il n'y en a qu'un de vraiment hors service.

Ce qui en laissait entre dix-sept et dix-neuf, songea Herrera. S'ils se répartissaient équitablement ce nombre, il lui faudrait donc abattre huit ou neuf hommes.

L'idée de confier une arme à Gil Favor lui traversa l'esprit, mais elle savait que cela changerait peu de choses.

— Et maintenant ? demanda-t-elle à Blaster.

— Je ressors, lui dit-il. Vous restez avec Favor. Vous vous chargez de tous ceux qui essaieront de rentrer ici. Je m'occupe du reste.

— Mais je peux vous aider !

— Oui, en restant ici.

Il se tourna et quitta la maison avant qu'elle ait pu songer à une réponse.

Elle fit de nouveau face à l'ennemi. Les autres avaient cessé de tirailler au hasard. Ce n'étaient plus des coups de feu qu'elle entendait à présent, mais des bruits – des craquements, des jurons étouffés – indiquant qu'ils avançaient. Des flingueurs urbains qui se retrouvaient sur un terrain qui n'était pas le leur.

Mettant un genou en terre, elle posa le canon du Steyr sur l'encadrement de la fenêtre et attendit qu'une première cible se montre.

Haroun al-Rachid était empli de colère et de peur à la fois, un mélange d'émotions qui ne lui plaisait pas. Combattre ne lui faisait pas peur, lui qui s'était engagé à sacrifier sa vie à Allah dès son adolescence, lui qui savait que le Paradis l'attendait. Mais s'aventurer ainsi sans rien y voir dans cette ville en ruine, en sachant que l'ennemi se trouvait là, quelque part, le mettait sur les nerfs.

L'homme était visiblement un habitué de la tactique hit-and-run – il frappait par surprise et changeait aussitôt de position. Si les Israéliens avaient déjà essayé à deux reprises de tuer al-Rachid, avec une roquette, puis une voiture piégée, personne ne l'avait jamais traqué ainsi, comme un animal.

Qui étaient ces gens qui les avaient entraînés, lui et ses compagnons, dans une chasse sanglante à travers le pays ? Qu'était devenue la « simple » mission de départ : tuer un témoin, un de plus, afin de libérer l'allié sicilien de Kasim al-Bari de ses ennuis avec la justice ?

Rien ne se passait comme prévu depuis leur arrivée au Costa Rica, et pour al-Rachid, c'était Armand Casale qui en portait la responsabilité. D'accord, c'était *lui* qui avait ordonné de faire sauter l'avion avant d'avoir eu confirmation de la présence de leurs cibles à bord – et après ? Au moins son erreur n'avait-elle pas causé la mort d'hommes à eux dans sa réalisation...

Al-Rachid aperçut Casale, devant lui, penché en avant, qui avançait d'un pas hésitant dans la pénombre. Il serait si facile de le descendre, d'une balle dans le dos ; mais la fusillade avait complètement cessé et ce serait imprudent.

Plus tard, peut-être.

Pour autant qu'il puisse en juger, la soi-disant ville était constituée d'une rue unique, à la chaussée non goudronnée, longue de trois ou quatre blocs, pas plus. Chaque mur encore debout, chaque éboulement de pierres pouvaient cacher un danger. Et alors qu'ils s'étaient dispersés et commençaient à fouiller les ruines, al-Rachid songea que chaque pas pouvait être le dernier.

La grenade suivante, quand elle explosa, le prit par surprise et il faillit pisser dans son froc. Il vit un des hommes faire un bond en arrière et retomber au sol, le corps disloqué.

La plupart des Siciliens se remirent à tirer comme des fous, au hasard. Al-Rachid et ses quatre soldats s'arrêtèrent net, se baissèrent, attendant que les images rémanentes se dissipent, dans leurs yeux. La confusion était telle qu'ils pouvaient très bien tomber sous des balles de leurs prétendus alliés.

De la même manière qu'un de leurs alliés pouvait être victime de

leurs balles.

Al-Rachid repéra Casale dans la file des silhouettes accroupies et penchées qui avançaient en serpentant ; et il le vit balancer plusieurs rafales contre un ennemi qui ne répliqua pas. Ce crétin perdait de précieuses munitions. Et un temps tout aussi précieux.

Il serait si facile de se débarrasser de lui, pensa de nouveau al-Rachid. Il se rappela aussi qu'il devait d'abord trouver et tuer le témoin, pour protéger al-Bari et le Sabre d'Allah de tout ce qu'Antonio Romano pourrait révéler si jamais il se retrouvait devant des juges, obligé de livrer certaines informations pour négocier sa liberté. De plus, l'escroc qu'il cherchait à liquider connaissait peut-être des détails sur les transactions du Sabre avec la famille Romano, et cela aussi devait être effacé.

Le Saoudien fit avancer ses hommes en gardant une certaine distance derrière les Siciliens. Pourquoi s'exposer inutilement au danger ? Casale avait insisté sur le fait qu'il était aux commandes : autant le laisser prendre les risques.

Et lui, al-Rachid, serait là pour en récolter les fruits.

Quelque part, au niveau de la première ligne, un pistolet-mitrailleur crépita et arrosa les hommes de Casale. Al-Rachid ne vit pas les flammes de canon, mais il vit deux hommes s'effondrer, sans savoir s'ils avaient été touchés ou s'ils cherchaient à se mettre à l'abri. De toute façon, il s'en foutait. Il se baissa un peu plus, s'accroupit. Ses hommes l'imitèrent. Ils avaient tous suivi des entraînements pour de telles situations, en Syrie ou au Liban, mais n'avaient jamais eu l'occasion de mettre en pratique leurs compétences.

À présent, elles allaient peut-être leur sauver la vie.

À l'avant, les Siciliens avaient ralenti leur progression, ils s'étaient presque arrêtés. Al-Rachid et ses hommes firent de même. Les autres se remirent à tirailler dans la nuit.

Al-Rachid regretta qu'ils n'aient pas des balles traçantes, ce qui lui aurait permis de voir avec plus précision où ils tiraient.

Bolan avait installé sa dernière grenade flash-bang pour en faire une mine improvisée. Il l'avait dégoupillée et coincée entre deux pierres, juste dans la trajectoire que ses ennemis allaient vraisemblablement suivre. C'était un pari, car ils pouvaient aussi bien passer au-dessus de son piège ou le contourner. Il fut récompensé quand il entendit la grenade exploser et vit une silhouette s'envoler, pareille à une poupée de chiffons. Il rafala de nouveau vers la première ligne du convoi.

Il vit deux flingueurs s'écrouler, sans pouvoir déterminer s'ils étaient morts ou blessés, et les autres partirent dans tous les sens pour aller s'abriter, tout en arrosant avec leurs armes les silhouettes de maisons et de boutiques abandonnées depuis longtemps. Bolan entendit des balles ricocher autour de lui, et il resta planqué, bien en dessous des projectiles ennemis.

Il restait une trentaine de mètres aux hommes de tête pour atteindre la maison où planquait Herrera. Si l'Exécuteur avait l'intention d'en abattre le maximum avant cela, il savait que la jeune femme serait de toute façon obligée d'entrer dans la bataille. Et Gil Favor aussi.

Bolan trouva un nouveau poste d'observation, s'y installa et observa les autres approcher. Ils étaient nerveux, non sans raison, puisant du courage du raffut que faisaient leurs armes. Il était possible aussi qu'ils pensent qu'en tirillant sans compter dans la nuit, ils finiraient bien par faire mouche.

Bolan visa, avant de balancer en moins d'une seconde les balles qui restaient dans le chargeur de son Uzi. Il se baissa pour recharger. Il sentit et entendit la tempête de plomb qui déferla de nouveau au-dessus de lui, sans avoir le sentiment qu'un de ses ennemis l'avait vraiment repéré.

Il en tira deux indications. Les autres n'étaient pas habitués à la guérilla ; et il les avait mis dans une situation de peur et de stress qui les empêchait de penser clairement.

Le Uzi rechargé, il rampa sous le déferlement de balles hostiles en direction de la ruine la plus proche, sur sa droite. Il était à trois maisons d'Herrera, et il espérait arrêter les autres là. À l'abri derrière deux murs écroulés, il s'accorda le temps de reprendre son souffle. Les flingueurs continuaient de tirer et de progresser ; il entendait leur pas sur le sol caillouteux.

Encore quelques mètres, pensa-t-il. Encore quelques mètres, et il aurait une surprise pour eux.

CHAPITRE XIV

Agenouillé dans l'obscurité, Gil Favor sentait l'humidité de l'herbe et du lichen passer à travers son pantalon. Il s'en foutait. Les coups de feu claquaient à travers les ruines, les hommes qui cherchaient à le tuer avançaient, ils n'étaient plus qu'à quelques mètres. Et Favor luttait contre l'envie désespérée de fuir.

Pourquoi attendre et les laisser le tuer, comme un rat pris au piège ?

Non, mieux valait mourir en se battant et sauver les quelques pauvres vestiges de sa dignité.

Il serra son bâton. Il avait d'abord cru que le bois était pourri, avant de s'apercevoir qu'il était aussi solide qu'une canne. De quoi faire mal, fracasser quelques os.

Favor gardait l'œil sur la femme. Elle était à la fenêtre, un genou en terre, le fusil épaulé, cherchant des cibles dans la nuit. Blaster lui avait bien recommandé de ne pas tirer tant que la situation n'était pas critique et le danger immédiat. Qu'est-ce que cela voulait dire, au juste ? Devait-elle attendre que les autres salauds passent la porte ou sautent à travers ce qui restait de toit ?

Dehors, en tout cas, la situation semblait critique et le danger immédiat. Mais si le silence qu'observait la femme pouvait garder les loups à distance de leur porte encore un moment, c'était aussi bien pour elle.

Car lorsque les flingueurs les auraient trouvés, elle ne pourrait pas les arrêter tous. Ils seraient très vite débordés, et elle serait massacrée.

Favor, qui se concentrait sur le crépitement des armes, dehors, entendit soudain autre chose. Comme un tâtonnement. De son côté. Des bruits à peine perceptibles, à l'arrière de la maison.

Il voulut appeler la jeune femme, avant de changer d'avis. Il était plus important qu'elle reste concentrée sur la progression des flingueurs et qu'elle soit prête quand l'ennemi attaquerait leur position. Favor était capable d'aller jeter un coup d'œil et voir si quelqu'un s'approchait de leur prétendue forteresse par l'arrière.

Tout ce qu'il lui fallait, c'était du cran.

Il se redressa sur des jambes un peu tremblantes, s'aidant de sa canne improvisée pour trouver son équilibre. Puis il rejoignit la porte de derrière.

Comme la porte d'entrée, elle était étroite et basse, faite pour des gens plus petits que lui. Le battant avait là aussi disparu.

Favor se posta à côté et se baissa pour écouter. Il entendit de nouveau le piétinement, plus proche, des bruits de pas. Il était malheureusement incapable de déterminer s'il y avait une ou plusieurs personnes. Il pouvait avoir un flingueur par surprise, mais après ça, il n'avait pratiquement aucune chance ; il était pour ainsi dire mort.

Il se serra un peu plus contre le mur, l'épaule gauche calée contre la pierre alors qu'il levait son bâton. Celui-ci était plus long qu'une batte de base-ball, mais aussi plus lourd. Favor, dans sa jeunesse, avait toujours été assez bon, au base-ball.

Le canon d'une arme passa dans l'ouverture, se déplaçant d'un côté et de l'autre comme s'il cherchait l'odeur fraîche de sa proie. Au bout d'un instant, il avança un peu plus, révélant le canon d'un fusil, et la main gauche fermée sur l'avant.

Favor attendit, sachant qu'il ne lui suffirait pas de donner un coup sur l'arme. Ce qui l'intéressait, c'était le type qui la tenait.

Les secondes s'étirèrent, plus longues que des heures, alors que la rumeur du combat se rapprochait petit à petit. À tout instant, il s'attendait à ce qu'Herrera ouvre le feu et tire par la fenêtre. Il savait qu'alors, l'ennemi qui arrivait par la porte de derrière chargerait en mitraillant.

Il s'accorda encore une seconde.

Favor, qui retenait son souffle de crainte de faire le moindre bruit, éprouva un léger vertige quand un visage étroit au profil de rat apparut. Sans reconnaître l'homme, Favor identifia sans peine l'espèce à laquelle il appartenait. Ces types formaient l'essentiel du monde qu'il avait abandonné, après avoir volé des milliards et pris la poudre d'escampette.

Au profil, succédèrent une tête, et des épaules. Le type n'avait toujours pas regardé sur sa droite ni sur sa gauche. Une erreur fatale.

Quand Favor porta son coup, il y mit tout son poids et toute sa rage, comme il avait appris à le faire au base-ball, puis au golf. Son bâton acheva son mouvement contre le front du flingueur, qui s'écroula sur le dos.

Pas mal, pensa Favor.

Il jeta un coup d'œil rapide par la porte, pour s'assurer que personne d'autre ne se montrait, puis il revint se tenir au-dessus de sa

victime. Il leva son bâton et l'abattit sur le visage ensanglanté du tueur.

Puis il recommença. Et recommença encore.

Quand il fut clair que l'autre n'irait plus jamais nulle part, qu'il ne ferait plus de mal à qui que ce soit, Gil Favor abandonna son arme improvisée et récupéra le fusil de l'homme. Il s'aperçut alors qu'Herrera l'observait depuis la fenêtre, une expression impénétrable sur le visage. Impossible de dire si elle était inquiète, en colère ou intriguée.

Il la rejoignit en quelques pas silencieux et se baissa à côté d'elle.

— Je peux vous aider, dit-il. C'est à moi qu'ils en veulent, après tout.

— D'accord, acquiesça-t-elle après une courte hésitation. Vous surveillez l'arrière et vous donnez l'alerte. Ne tirez que si vous ne pouvez pas faire autrement. Et si c'est moi qui ouvre le feu, vous venez m'aider.

Grimaçant un sourire, Gil Favor alla rejoindre son poste.

Bolan vit les ombres qui arrivaient sur lui. Aucun des flingueurs n'avait idée de sa position, un avantage qu'il conserverait tant qu'il n'ouvrirait pas de nouveau le feu et qu'un des pourris ne lui tomberait pas dessus.

Le Guerrier attendait, le canon de son Uzi braqué sur l'ennemi le plus proche. Il ignorait combien il en restait exactement. En revanche, il savait qu'il pouvait encore en descendre quelques-uns, distraire les autres et gagner encore un peu de temps. Sa cible se trouvait à une vingtaine de mètres. La maison où Herrera gardait Favor était située à trente mètres derrière lui.

Sa décision prise, il pressa la détente du Uzi et arrosa de plomb brûlant la première ligne de flingueurs. Bolan en vit tomber un, qui se tordit, chancela, tandis que les autres s'écroulaient comme des dominos – certains bien avant que ses balles atteignent l'endroit où ils se tenaient.

Quand des coups de feu lui répondirent, le Guerrier comprit qu'ils s'habituait à sa tactique. Ils plongèrent pour se mettre à l'abri plus vite que la première fois et ils s'abritèrent plus efficacement. Sur les cinq ou six hommes visibles quand il avait ouvert le feu, Bolan était certain d'en avoir eu un, deux maximum.

C'était peu. Et évidemment pas assez.

Il revint sur ses pas en se tenant sous la ligne de tir des balles qui comme de gros insectes mortels sillonnaient la nuit au-dessus de lui.

Aucun de ces types n'était un tireur d'élite. Mais encore une fois, ils n'en avaient pas besoin : ils avaient la supériorité numérique pour eux.

Bolan fit en sorte de s'éloigner de la ruine où se trouvaient Herrera et Favor. Il pressa la détente du Uzi, lâchant juste une balle pour être sûr que les autres le suivaient, avant de s'aplatir et d'éviter le déluge de balles qui suivit.

Quelque chose tomba à côté de lui, qui atterrit lourdement et roula de façon irrégulière. D'instinct, sans la voir, le Guerrier sut qu'il s'agissait d'une grenade. Il n'avait que quelques secondes, peut-être moins, pour sauver sa peau.

Il bondit alors qu'un coup de tonnerre éclatait, terrible pour ses oreilles. Un souffle monstrueux lui fit faire un vol plané involontaire. Il reprit contact avec le sol en roulant sur lui-même, et fut aussitôt conscient des multiples points de douleur qui le transperçaient, incapable de déterminer s'il s'agissait de shrapnel ou de petits cailloux.

Il n'avait pas le temps de vérifier. Les autres l'avaient bel et bien repéré, cette fois. Il trouva refuge dans la pénombre d'une maison effondrée et pointa le Uzi vers l'adversaire.

L'heure de l'affrontement avait vraiment sonné.

*
* *

Armand Casale fit volte-face, avec son SMG, lorsque quelqu'un le saisit par la manche. Il s'immobilisa en voyant qu'il s'agissait de Haroun al-Rachid.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— On tourne en rond, lui dit l'Arabe. Et qui chasse-t-on, au juste ? Où est Gilbert Favor ?

— Si je le savais, il se serait déjà pris une balle dans la tête.

Casale avait dû hausser le ton pour se faire entendre par-dessus le raffut des coups de feu.

— Écoute, ajouta-t-il, on n'a pas trop le temps de discuter, là.

— Eh bien, je crois qu'on devrait le prendre, le temps, insista al-Rachid.

— Alors, pour commencer, tu me lâches le bras et tu fais un pas en arrière.

L'Arabe se figea et le considéra un instant, sans rien dire, avant de le lâcher. En revanche, il ne s'écarta pas.

— Maintenant, reprit Casale, à moins que tu aies roupillé ces dernières heures, il n'a pas dû t'échapper qu'on a poursuivi Favor jusqu'à ce trou à rats. C'est lui qu'on cherche, même s'il faut d'abord qu'on s'occupe des deux crétins qui l'accompagnent. Pigé ?

— Je ne suis pas idiot, crut bon de préciser al-Rachid.

— Super. Dans ce cas, arrête de te comporter comme si tu l'étais, d'accord ?

Le regard noir, al-Rachid dit quelque chose en arabe et fit mine de cracher entre eux, par terre, près des chaussures de Casale.

— C'est toi qui parlais de perdre son temps, non ? dit celui-ci. Tu crois vraiment que ce qu'on est en train de faire, en pleine bataille, est une bonne idée ? Si tu as quelque chose à dire, tu le dis en anglais. Sinon, tu dégages !

En même temps qu'il terminait sa phrase, Casale vit venir le coup de l'Arabe. Il vit surtout l'autre diriger son arme vers lui, et il leva aussitôt son SMG pour le bloquer. Les deux flingues s'entrechoquèrent dans un claquement métallique. Casale fit suivre son mouvement d'un coup de coude vers le visage d'al-Rachid, qui se montra plus rapide et leva sa main libre pour contrer.

Casale balança aussitôt sa jambe, mais au lieu d'atteindre le bas-ventre de son adversaire, il ne parvint qu'à lui donner un coup de pied dans la cuisse. Al-Rachid aboya quelque chose en arabe, tout en ramenant son arme vers le visage de Casale. Le mafieux leva son SMG pour contrer le geste, et il laissa échapper un juron quand la crosse du AK lui heurta les phalanges.

Les doigts engourdis, il lâcha son arme et vit al-Rachid reculer. Il était clair qu'il s'apprêtait à lever son flingue et à tirer. Le mafieux réagit d'instinct, plongeant en avant plutôt que de reculer. Il attrapa le Kalachnikov en même temps qu'il donnait un coup de boule à l'Arabe, en plein visage.

Ils tombèrent ensemble, le AK-47 entre eux.

Furtivement, Casale se demanda pourquoi les hommes d'al-Rachid n'intervenaient pas, puis il n'eut plus vraiment le loisir de penser. Des doigts s'étaient fermés sur sa gorge, serraient, et très vite des petites taches de lumière se mirent à danser devant ses yeux.

Plaqué contre al-Rachid alors qu'ils se débattaient sur le sol, Casale était dans l'impossibilité d'atteindre son pistolet, dans son holster, sous l'aisselle gauche. Il porta la main sous sa veste, vers l'étui qui contenait son couteau WASP. Il le sortit et son pouce trouva aussitôt le bouton.

Al-Rachid avait profité du court relâchement de Casale pour le retourner sur le dos, et il le chevauchait, les doigts fermés sur son cou

et sa pomme d'Adam. Casale lui plongea la lame de 5,5 pouces entre les côtes, et il pressa la détente, sans perdre de temps. Il prit un certain plaisir à voir l'expression de l'Arabe alors que son abdomen se remplissait de CO² à - 15°.

Casale n'avait pas la moindre idée du temps qu'il faudrait au gaz pour tuer al-Rachid, et il ne voulait surtout pas prendre de risques. Dans un dernier effort, il fit tourner la lame et l'enfonça un peu plus profondément. Du sang jaillit de la blessure, qui éclaboussa sa chemise et sa veste. Une partie de ce sang était chaude, mais l'autre lui parut aussi glacée qu'une bière qu'on vient de tirer à la pression.

Il roula sur le côté, repoussant al-Rachid sur sa gauche en même temps qu'il se libérait de ses mains sur son cou. Il se leva et regarda sa victime dont les talons tambourinaient sur le sol. Encore quelques spasmes d'agonie, et ce fut terminé.

Le pourri se pencha pour récupérer son pistolet-mitrailleur et il se tourna dans la direction des coups de feu. La fusillade s'éloignait. Il se retrouva ainsi face aux hommes d'al-Rachid et à leurs armes. Ces quatre salauds le tenaient en joue, comme s'ils s'apprêtaient à exécuter un condamné.

Casale songea qu'il était en mauvaise position. Il refusa pourtant de se mettre à plat ventre.

— Quoi ? leur lança-t-il. Votre pote a perdu. Quel est le problème ? De toute façon, c'est *moi* qui mène les opérations, bon sang, d'accord ? Et si ça ne vous plaît pas, vous pouvez...

L'un des autres dit un mot, et les quatre hommes ouvrirent le feu sur Armand Casale, dont le corps fut proprement soulevé de terre par une nuée de projectiles brûlants.

*
* *

Tapie dans l'obscurité, Blanca Herrera observa les flingueurs qui s'éloignaient de sa position en courant et en tiraillant, à la poursuite de Matt Blaster. En silence, elle prononça une rapide prière pour l'Américain, avant de se concentrer sur sa propre situation.

Une situation critique.

Car si Blaster avait réussi à attirer avec lui un certain nombre de tuteurs, d'autres continuaient d'avancer vers leur position. Herrera les entendait qui se rapprochaient. Derrière, à l'autre porte, Favor les attendait avec l'arme récupérée sur le cadavre de l'homme qu'il avait tué.

Herrera ignorait s'il était capable d'utiliser un fusil automatique,

et s'il avait la moindre chance d'atteindre une cible en mouvement. Mais elle avait besoin d'aide. Un flingueur avait déjà réussi à trouver leur planque, et d'autres étaient tout près.

Une ombre apparut devant la fenêtre d'Herrera, masquant le peu de lumière qui provenait de l'extérieur. Elle se mordit la lèvre pour ne pas crier. Elle savait que le tueur ne pouvait pas la voir, là où elle se trouvait ; il faisait trop sombre. À moins qu'il n'ait une...

Au même moment, le trait lumineux d'une lampe électrique passa par l'ouverture et se promena sur la pierre couverte de lichen. Plutôt que de laisser la lumière arriver jusqu'à elle, Herrera prit l'initiative. Elle visa, dans le centre de sa cible ainsi qu'on le lui avait appris, et pressa la détente du Steyr. Le flingueur se trouvait à moins de six mètres. Si le tir ne le tuait pas sur le coup, il se viderait de tout son sang en quelques minutes.

L'écho de la détonation commençait tout juste de s'éteindre que l'enfer se déchaîna. Dans un crépitement d'armes automatiques, des balles s'engouffrèrent par la fenêtre et ricochèrent sur les murs en pierre avec le même vrombissement que de gros insectes furieux. Herrera se mit à plat ventre et rampa sous les projectiles. Elle vit que Favor faisait de même. Elle roula et trouva refuge derrière un mur intérieur écroulé. Au même moment, il y eut des coups de feu, à l'arrière, et elle tourna la tête. Elle vit Favor balancer une autre rafale, puis reculer quand d'autres armes répliquèrent.

Il se tourna vers Herrera et lui sourit.

Sans qu'elle sache trop pourquoi, cela lui donna du courage.

Elle n'avait pas beaucoup d'espoir sur l'issue du combat. Mais avant de laisser les autres salauds se charger de son cadavre, elle comptait bien leur donner du fil à retordre. Elle se battrait jusqu'au bout.

Deux silhouettes franchirent en courant la porte qui donnait sur rue principale d'Agua Caliente. Herrera se redressa et les épingla d'une rafale à hauteur de torse, de la gauche vers la droite. Un des hommes alla s'écrouler à l'intérieur, sur le ventre, tandis que l'autre était repoussé à l'extérieur. Quand les armes firent de nouveau entendre leur crépitement assourdissant, dehors, elle perçut aussitôt qu'elles étaient moins nombreuses.

Elles l'étaient tout de même assez pour accomplir leur sinistre besogne.

Le AK 47 de Favor rafala encore. L'escroc semblait tenir parfaitement sa position. Herrera ne pouvait pas l'aider, il ne pouvait rien pour elle, ce qui ne les empêchait pas de former une équipe.

Cette idée la fit sourire.

Elle souriait encore quand une grenade passa par la fenêtre où elle était postée un instant plus tôt. Le projectile rebondit une fois, puis roula vers le mur derrière lequel Herrera avait trouvé refuge. Elle se plaqua contre le sol, les mains collées contre les oreilles et espéra qu'elle survivrait à l'explosion...

Même sans le GPS et autres instruments permettant de confirmer sa position, Grimaldi sut qu'il arrivait sur Agua Caliente. Les flammes de canons et les explosions qui tranchaient sur le paysage plongé dans le noir étaient des indicateurs incontestables.

C'était là. Aucun doute là-dessus. Mais il était trop haut pour pouvoir espérer récupérer Bolan et les autres. Il était trop haut et il régnait une trop grande confusion en bas pour qu'il se pose.

Le pilote, heureusement, avait l'expérience pour lui. Il savait qu'en survolant une fois le champ de bataille à basse altitude, il aurait grâce au projecteur de l'hélicoptère une bonne vision de la situation et sans doute une idée de ce qu'il devait faire. Du moins, avec de la chance.

Grimaldi partit du principe que Bolan et ses compagnons étaient en infériorité numérique, qu'ils étaient peut-être même acculés par l'ennemi. Au-dessous de lui, plus ou moins au centre de l'action, des flingueurs avaient entouré ce qui ressemblait à un édifice en partie en ruine et ils tiraillaient comme des malades à travers les fenêtres et les portes. De l'autre côté, seules deux armes répliquaient. Et un peu plus loin, en se déplaçant en direction du nord, le pilote découvrit une demi-douzaine de flingueurs à la poursuite d'un gibier, seul, qui se retournait de temps à autre en marquant une pause et en lâchant quelques coups de feu.

Entre la disposition des troupes et la répartition des forces en présence, Grimaldi comprit sans peine la situation.

Le pilote dirigea d'abord l'hélicoptère vers les flingueurs qui traquaient leur gibier à travers la végétation qui encerclait la ville fantôme et l'avait en partie envahie. Il arriva sur eux par le sud-est et balança une longue rafale en les survolant.

À raison de cent quatre-vingts coups par minutes, la mitrailleuse GAU 19/A calibre .50 vomit ses balles anti blindage, ratissant des hommes qu'il n'avait jamais rencontrés et qu'il ne verrait jamais vivants. Le projecteur lui montra tout ce qu'il avait besoin de voir. Il espérait juste qu'ils mourraient vite et qu'il n'aurait pas besoin d'effectuer un second passage.

Il fit virer le Kiowa et descendit sous le niveau du sommet des arbres pour suivre la rue principale d'Agua Caliente en direction de l'autre point d'affrontement. En voyant arriver l'hélicoptère, les

flingueurs allèrent se regrouper au coin du bâtiment qu'ils assiégeaient. Plusieurs ouvrirent le feu en direction de Grimaldi, qui les emprisonna dans la lumière de son projecteur, avant de les asperger de plomb brûlant, de gros projectiles qui perforèrent les corps à presque neuf cents mètres seconde. La plupart des hommes s'effondrèrent. Ils ne furent que deux à sauver leur peau, qui coururent se réfugier à l'arrière de la maison qu'ils assiégeaient.

Grimaldi les suivit et les retrouva alors qu'ils rejoignaient d'autres flingueurs. Le projecteur se braqua sur des visages aussi surpris que terrifiés, mais le pilote n'eut pas le temps de se demander ce qui se passait dans leur tête. Il balança une nouvelle rafale, dévastatrice, et tout ce qui se trouvait à l'intérieur de leur boîte crânienne en sortit brusquement, dans un jaillissement de sang, d'os et de tissus pulvérisés.

Le pilote fit remonter l'hélicoptère et promena son projecteur sur le fort assiégré ; il repéra deux silhouettes, les bras levés pour se protéger les yeux. Il y avait une femme, à l'évidence. Ils étaient tous les deux armés, mais aucun ne fit un geste menaçant dans sa direction.

Jusque-là, tout se passait bien.

Mais aucun des deux n'était l'ami Bolan.

Après avoir inspecté tout le périmètre du fort éboulé, à la recherche de mouvements hostiles, il revint vers le lieu de son premier passage au-dessus de l'ennemi. Un mouvement sur sa gauche, des silhouettes minuscules qui couraient, et il découvrit quatre hommes penchés en avant qui détalait vers leurs voitures, stationnées les unes derrière les autres.

Il vira pour les suivre. Grimaldi ne tirait aucune satisfaction du massacre à venir, mais il ne pouvait pas se permettre de laisser qui que ce soit s'échapper. Cela pouvait signifier des problèmes ultérieurs.

Au sol, les autres l'entendirent venir et ils se tournèrent comme un seul homme pour faire face au Kiowa, avant même que le projecteur de l'hélico se fixe sur eux. Le pilote aperçut les flammes de canon alors qu'il pressait la détente de sa mitrailleuse.

Pendant une fraction de seconde, les quatre hommes se tinrent devant lui, furieux et défiants, déchargeant leurs armes sur lui. Et l'instant d'après, il les vit déchiquetés par les balles, par la grêle de plomb et de feu qu'il laissa durer le temps nécessaire.

C'était fini.

Grimaldi fit une nouvelle fois virer le Kiowa et chercha un endroit où se poser.

Mack Bolan, qui revenait sur ses pas vers Blanca Herrera et Favor, leva la main en direction de l'hélicoptère – un signe de salut, puis un autre pour signifier le temps mort. Leurs fusils à la main, Herrera et Favor sortaient de la maison quand il y arriva. Le Guerrier reconnut le Steyr AUG, mais il fronça les sourcils en voyant la Kalachnikov que tenait Favor.

— Vous n'aurez plus besoin de ça, lui dit-il.

— Elle est vide, de toute façon. Mais elle a eu son utilité...

Il jeta l'arme derrière lui, à travers la porte, et elle rebondit sur le sol.

— Ça va ? leur demanda Bolan.

— Très bien, répondit Herrera.

— Le Costa Rica commence à me lasser..., ajouta Favor.

— Ça tombe bien, on s'en va.

— Où ça ?

— À San José. On verra bien ce qui nous attend là-bas.

— Je devrais peut-être garder le fusil, tout compte fait, murmura Favor.

— Vous êtes protégé, lui assura Bolan. Allons-y, maintenant.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers l'hélicoptère, l'Exécuteur pensait déjà au trajet de retour vers les États-Unis. Il n'en avait pas fini avec les hommes qui avaient essayé de le tuer.

Or, il aimait finir le travail.

ÉPILOGUE

New York

La tour d'habitation était située à un bloc de Broadway Avenue, près de Trinity Church. À une époque, les habitants du penthouse situé au dernier étage pouvaient apercevoir le World Trade Center à travers leurs baies vitrées teintées.

Ce n'était plus le cas.

New York avait changé, fondamentalement, mais ce changement allait au-delà des seules considérations architecturales. Les promoteurs insistaient sur le fait que la ville conservait son vieux panache, qu'elle était endommagée, mais gardait la tête haute.

Et pourtant...

Pourtant, elle abritait des hommes, dont certains vivaient au grand jour, pour qui les attentats du 11 septembre 2001 n'étaient qu'un pétard ; eux rêvaient de jouer avec la dynamite. Ils voulaient plus de morts, un carnage dans les rues, une onde de choc et de terreur qui infligerait une blessure mortelle à la société américaine.

Pour cette fois, l'Exécuteur connaissait l'ennemi. Il était remonté jusqu'à lui grâce à l'aide opportune d'Hal Brognola et des techniciens des Black Warriors. Et il était dans la Grosse Pomme pour leur rendre visite, une visite à sa façon.

Dès son arrivée, un petit bataillon de fédéraux avait récupéré Gil Favor, pour l'emmener dans des installations aussi sûres que secrètes, dont il ne sortirait que pour aller témoigner contre Antonio Romano. Des informations concordantes avaient appris à Bolan que Romano n'avait pas coupé ses liens avec le Sabre d'Allah. Il devait même rencontrer ce jour un des chefs du groupe.

Tony Romano avait fait du travail à façon pour le Sabre, et il devait être en mesure d'identifier un certain nombre des agents terroristes infiltrés aux États-Unis. Qu'il s'agisse de dormants vivant à l'écart du réseau, ou de terroristes déguisés en diplomates, il pouvait les démasquer s'il choisissait de le faire – en échange d'un peu de

clémence des juges.

Bolan avait une carte magnétique pour le parking souterrain de la grande tour d'habitation. Avec sa Lexus – confisquée à un trafiquant de Miami – et son costume à plus de deux mille dollars, il endormit sans peine la méfiance du vigile posté à la barrière. L'autre ne regarda même pas le permis de conduire de Bolan, et il fouilla encore moins le coffre, à la recherche d'armes.

Le Guerrier était donc entré.

Son but, à présent, était de ressortir en vie.

— Tu me rends responsable de tout ce bordel ? Ce ne sont pas mes hommes qui ont fait sauter un avion avec deux cents personnes à bord, bon Dieu !

Tony Romano avait remarqué l'aversion de son invité pour le blasphème, n'y voyant qu'une hypocrisie. Mais il prenait un certain plaisir, un peu infantile, à parsemer ses phrases de jurons et autres, pour voir l'autre grimacer.

— C'est toi qui joues ta vie dans un procès, souligna Kasim al-Bari. Et c'est ton lien avec le Sabre, pas le mien, qui a conduit à tout ce « bordel », comme tu dis, en mettant les médias comme le gouvernement sur le pied de guerre.

— Mais dans quel genre de monde tu vis, au juste ? s'exclama Romano.

Dépité, il s'aperçut qu'il avait oublié de glisser un juron. Il s'avança vers la grande baie vitrée de la pièce.

— Regarde un peu. Ici, il y avait deux grandes tours – au cas où tu n'en aurais pas entendu parler. C'est peut-être le cas à Bagdad, mais ici les gens n'oublient pas ce genre de merde.

— Je ne suis pas irakien..., remarqua al-Bari.

— Comme si j'en avais quelque chose à foutre ! répliqua Romano avec un reniflement méprisant. Tu es venu me voir, je te le rappelle, parce que tu ne pouvais pas prendre l'argent dont tu as besoin à un distributeur automatique, et parce que le magasin Sacks de la Cinquième Avenue était en rupture de matériel militaire high-tech. Tu m'as téléphoné parce que tes copains russes t'ont laissé en plan.

— Je hais les Russes.

— Et apparemment, c'est moi qui n'ai plus la cote, maintenant. On dirait que tu as du mal à te faire des copains, camarade.

— Je n'éprouve rien pour toi, répliqua al-Bari, impassible. J'ai simplement *besoin* de l'assurance que tu resteras discret concernant

nos... arrangements.

— Mais tu me prends pour qui, bordel ? Tu n'es pas avec Sammy Gravano, là. Je n'ai jamais rien lâché aux flics sur mes affaires, et je ne suis pas près de commencer !

Al-Bari eut un léger sourire.

— Avec tout le respect que je te dois, ce ne sont pas *tes* affaires, qui m'inquiètent.

— Où est-ce que tu veux en venir ? Tu crois que j'ai mis des putains de micros dans mon salon pour nous enregistrer et tout balancer ? C'est le genre de trucs que vous faites, dans ton pays ?

Al-Bari se contenta de hausser les épaules.

— J'exprimais des inquiétudes, c'est tout. Je n'en ai pas terminé avec mon travail. J'ai même encore beaucoup à faire.

— Tu devras te débrouiller tout seul, ou trouver quelqu'un d'autre pour t'aider, déclara Romano. Je suis pour ainsi dire sous un microscope.

— Mais tu as des amis, des contacts.

Le mafieux hésita.

— Possible. Tout dépend de ce que tu as en tête. Je t'écoute...

L'Exécuteur prit l'ascenseur jusqu'au vingt-deuxième étage, et emprunta ensuite l'escalier de service. Il n'avait pas la clé permettant de monter jusqu'au penthouse. De toute façon, il préférait éviter une rencontre prématurée avec les gardes du corps de Romano dans des conditions qui lui seraient défavorables. La cage d'escalier n'était pas grande, mais elle valait mieux qu'une espèce de cercueil métallique accroché à des câbles au-dessus du vide.

Au vingt-quatrième étage, il marqua une pause et sortit le Beretta 93-R de son holster d'épaule. L'automatique était équipé d'un réducteur de son. Son arme à la main, il gravit les quatre dernières volées de marches pour rejoindre le niveau du penthouse, en haut de l'immeuble. Romano avait tout l'étage pour lui. Cela ne signifiait pas qu'il y vivait seul. Comme tous les parrains mafieux, il devait avoir des gardes avec lui, sans parler des domestiques et d'éventuels invités.

Le Guerrier veillerait à épargner tous ceux qui n'avaient rien à voir avec les activités criminelles de Romano.

Arrivé au niveau de la porte, il essaya d'actionner la poignée – le battant métallique n'avait aucune ouverture, pas même un trou de serrure. La poignée ne résista pas. Retenant son souffle, le Guerrier entrebâilla la porte et jeta un coup d'œil. Personne. Il tendit l'oreille et

patienta, jusqu'à ce que quelqu'un se mette à tousser.

Le son venait de sa droite, à environ quinze mètres. L'escalier de service étant situé dans le coin sud-est de l'immeuble, cela paraissait logique. En tout cas, il pourrait gagner l'endroit où se trouvaient les gardes éventuels sans être repéré tout de suite.

À moins que les autres disposent de caméras de surveillance, bien sûr. Ou qu'un autre garde soit assis dans le coin que Bolan ne pouvait pas voir d'où il se trouvait.

C'était un risque à prendre.

Il s'avança et commença par jeter un coup d'œil derrière la porte. Rien. Du regard, il chercha des caméras de surveillance sur les murs. Toujours rien.

Il y eut une autre toux, sur sa droite, puis deux voix. Masculines. Et même s'il ne saisissait pas ce qui se disait, le Guerrier devina qu'il s'agissait d'une conversation. Deux types, peut-être plus, qui tuaient le temps en parlant de choses et d'autres. Sans doute des gardes du corps de Romano.

L'Exécuteur passa l'angle de mur et se montra, tenant le pistolet à deux mains. En une fraction de seconde, il photographia la scène. Il y avait bien deux hommes, de taille moyenne, mais ils se tenaient plus près qu'il n'aurait cru. L'un lui tournait le dos, et l'autre avait le visage caché par la tête de son copain.

Les deux gardes ne l'avaient pas remarqué. Bolan fit un pas, un autre, puis un troisième. À six mètres environ, il logea une balle entre les oreilles de celui qui lui tournait le dos. Le tueur partit en avant vers son pote, dans un sillage sanguinolent. Les deux hommes s'écroulèrent.

Le visage éclaboussé de sang, le flingueur coincé sous son copain jura et entreprit de repousser l'autre, tout en cherchant une arme sous sa veste. Une tripe rafale en pleine tête interrompit définitivement son geste.

Qui d'autre ?

Il semblait peu probable que Romano n'ait que deux hommes pour assurer sa sécurité ; les autres devaient se trouver dans le penthouse lui-même. Il y avait aussi la possibilité que Romano, surveillé comme il l'était par les fédéraux pour s'assurer qu'il ne manquerait pas la première audience de son procès, se pense en totale sécurité et n'estime pas nécessaire d'avoir toute une armée chez lui.

Cela montrait bien à quel point un homme peut se tromper.

— Tu n'as pas entendu quelque chose ?

Dérangé au beau milieu d'une pensée, Kasim al-Bari hésita un instant, l'oreille tendue, puis il secoua la tête.

— Non, rien. Comme je te le disais, je...

— Il y a quelque chose ! insista Romano, qui se leva pour rejoindre la porte la plus proche.

Il l'ouvrit.

— Jimmy ! Rico ! appela-t-il.

Al-Bari se leva et patienta tandis que les hommes de Romano apparaissaient et écoutaient les ordres murmurés à voix basse. Les autres repartirent aussi vite qu'ils étaient arrivés.

— Aussi bien, c'est une fausse alerte... dit Romano en se retournant.

Il revint, passa de nouveau à côté d'al-Bari et rejoignit cette fois un placard en séquoia monté au mur.

— Mais on n'est jamais trop prudent, pas vrai ?

Avant qu'al-Bari ait pu répondre, Romano avait ouvert le placard, à l'intérieur duquel étaient rangés cinq fusils, dont deux automatiques, et plusieurs armes de poing.

— Je te propose quelque chose ? interrogea-t-il avec un demi-sourire.

— Serions-nous en danger ? demanda al-Bari.

— J'aurai la réponse à cette question dans...

Un coup de feu retentit à travers le penthouse, suivi de deux autres détonations, très rapides, et de cris emplis de colère.

— D'accord, fit Romano. Je crois qu'on est fixés, maintenant.

Le mafieux choisit un pistolet, dont il vérifia le chargement, avant de le passer dans sa ceinture. Il saisit ensuite un fusil à pompe. Il l'ouvrit et prit des cartouches dans un tiroir.

— Je renouvelle ma proposition, mais c'est la dernière fois, dit-il.

Al-Bari s'avança, avant de s'arrêter net. Il leva les mains en l'air, lentement, alors que Romano pointait son fusil vers lui.

— À la réflexion, ce n'est peut-être pas une si bonne idée que ça... Pour ce que j'en sais, c'est peut-être toi qui es derrière ce bordel.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu veux que je te dise le fond de ma pensée ? Je ne te fais pas confiance. Pas du tout. Ça a commencé par des insultes. Et maintenant, ça canarde chez moi. Tu vois où je veux en venir ?

— Tu penses vraiment que j'aurais fait attaquer chez toi pendant que j'y suis ? Qu'Allah me vienne en aide ! Tu es encore moins

intelligent que je pensais.

— Ah oui ? Voyons si je suis assez malin pour t'exploser la tête. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Que ce serait idiot, répliqua al-Bari en déglutissant avec peine.

Il savait qu'il était sur le fil du rasoir. Les secondes qui allaient suivre allaient être décisives – pour savoir s'il mourrait ce soir ou vivrait assez longtemps pour voir le soleil se lever.

— Mauvaise réponse ! lança Romano en épaulant le fusil.

— Attends ! s'écria l'Arabe, les deux mains tendues pour se protéger.

— Attendre quoi ?

D'autres coups de feu claquèrent. Al-Bari entendit un cri d'agonie.

— Quoi que tu penses, dit-il à Romano, je n'y suis pour rien. Je suis innocent.

— Personne n'est innocent.

— Innocent de ce qui se passe, je voulais dire ! Vérifie, au moins !

Romano marqua une pause, comme s'il réfléchissait à une idée qui venait de lui venir.

— Et si tu allais vérifier toi-même ?

Il s'écarta et d'un mouvement du canon de son fusil, il désigna la porte. Al-Bari comprit où il voulait en venir.

— Sans arme ? demanda-t-il.

— Dépêche-toi ! Mon index, sur la détente, commence à me démanger.

Al-Bari franchit le seuil du bureau, lentement, jetant un coup d'œil à droite, puis à gauche. Les coups de feu, estima-t-il, étaient à une ou deux pièces de là.

— Grouille ! fit Romano.

Traînant des pieds, al-Bari fit mine de s'avancer en direction de la fusillade en même temps qu'il bandait ses muscles pour les préparer au mouvement qui allait décider de son destin.

— Je t'ai dit de te grouiller ! grogna Romano.

Il agita de nouveau le canon de son fusil, pour désigner la direction, et al-Bari pivota sur ses talons. Il repoussa le fusil de Romano du coude gauche, tout en plongeant sur le mafieux pour lui fermer les doigts sur le cou. Romano eut le temps de se défendre en lui envoyant la crosse de son arme dans les côtes.

Puis ils tombèrent tous les deux à la renverse.

L'Exécuteur avait laissé les deux premières sentinelles, baignant dans leur sang, devant ce qui devait être la porte d'entrée de Tony Romano. Le Guerrier n'avait toujours pas vu de caméras de surveillance, mais il se doutait qu'on n'allait pas tarder à s'apercevoir de sa présence.

Il s'approcha de la porte et tendit la main vers la poignée. Il s'aperçut qu'il y avait un œillette, sur le battant, à travers lequel il distinguait un peu de lumière. Il posait la main sur la poignée quand une ombre masqua cette lumière, et la porte s'ouvrit brusquement sur un homme en manches de chemise, avec des bretelles, et un holster d'épaule bien visible.

Le porte-flingue ouvrit la bouche et fit entendre un petit cri étranglé tandis qu'il cherchait à récupérer son arme. Trop tard. Une balle Parabellum lui avait déjà transpercé le front. Sa tête partit vers l'arrière, et il s'écroula en travers du seuil.

Derrière lui, le flingueur numéro quatre hurlait pour donner l'alarme et il reculait pour s'écarter du cadavre qui venait d'atterrir à ses pieds. Il était plus vif que son copain, mais cela ne suffit pas. La balle de Bolan lui perfora l'épaule et le fit tourner.

Du sang jaillit de sa blessure, mais le type avait la peau dure. Il encaissa le coup et parvint même à en tirer parti : il profita du mouvement pour aller plonger derrière un canapé qui le cacha momentanément aux yeux de Bolan.

De là, malgré sa blessure douloureuse, il hurla :

— Ça chauffe ! Magnez-vous ! Tout le monde !

Bolan ne savait pas qui ce « tout le monde » concernait, ni combien de personnes cela impliquait, mais il savait qu'il ne pouvait s'occuper que d'un ennemi à la fois. Il s'approchait du divan, accroupi, quand le flingueur blessé se montra à l'autre bout et ouvrit le feu.

Le Guerrier balança aussitôt une triple rafale. L'autre s'écroula, mais continua de tirer, vidant son chargeur vers le plafond. Bolan laissa le pourri dans ses ultimes contorsions d'agonie et il partit en chasse, traversant une suite de pièces richement décorées.

Il finit par tomber sur les deux derniers flingueurs, qui devaient apparemment se reposer dans des chambres différentes : deux portes s'ouvrirent en même temps, sur sa droite et sur sa gauche, comme dans une pièce de théâtre bien huilée. Le tueur de gauche ouvrit aussitôt le feu avec une espèce de pistolet-mitrailleur compact qui faisait le même bruit qu'une scie circulaire. Les balles déchiquetèrent joyeusement les meubles et œuvres d'art de Romano. L'autre, sur la droite, tira à deux reprises avec son fusil, emplissant l'air de minuscules projectiles de plomb.

Bolan avait déjà plongé et roulait sur lui-même pour se mettre à l'abri. Le type au fusil se précipita vers lui, laissant la fraction de seconde nécessaire à l'Exécuteur pour presser la détente de son arme, deux fois, et de lui creuser six trous dans le bide. L'autre fut stoppé net dans son élan. Il s'écroula, lâchant une dernière balle qui se perdit dans le dossier du canapé.

Bolan n'avait plus que quatre cartouches dans le chargeur de son Beretta. Il en utilisa trois pour neutraliser momentanément le dernier flingueur, toujours dans sa chambre, et profita du court répit pour changer de chargeur, tout en rampant pour se planquer derrière une pendule ancienne, imposante.

Il risqua alors un coup d'œil et manqua perdre une partie de cuir chevelu à cause de la volée de balles qui sifflèrent vers lui. Ce qu'il avait pu voir lui suffisait. L'angle n'était pas parfait, mais il avait été confronté à des configurations bien pires ; et le temps lui manquait.

Il décrocha une grenade à fragmentation de sa ceinture. Il la dégoupilla, s'agenouilla et roula sur lui-même, s'attirant aussitôt le feu ennemi tandis qu'il lançait la grenade à environ six mètres de lui.

Le pourri vit venir le projectile. Il n'hésita pas, fonça pour sortir de la chambre, tout en tirant. Bolan, qui l'attendait avec le 93-R, lui balança une rafale en plein torse qui le renvoya dans la pièce au moment où la grenade explosait. Le corps du flingueur fut englouti par un tourbillon de fumée et de flammes.

Bolan eut besoin d'un instant pour que ses oreilles redeviennent opérationnelles. Il entendit quelqu'un qui s'adressait à lui. La voix venait d'une pièce située à mi-chemin entre les deux chambres.

— Tu veux qu'on parle, ou tu préfères qu'on règle ça dans la violence ?

— Romano ? demanda Bolan.

— Tu attendais quelqu'un d'autre ?

— Je préférerais qu'on se parle en face. Ce serait dommage que j'aie à utiliser une grenade pour te faire sortir...

— À ta place, je réfléchirais. Tout ce que tu me balances dessus, tu le balances aussi sur ton patron.

Patron ?

Bolan fronça les sourcils. De quoi parlait-il ? Il n'en savait rien, mais décida de poursuivre dans le sens du mafieux.

— C'est bon, j'écoute...

— C'est simple. Si tu veux le voir en une pièce, tu me laisses passer, c'est tout.

— Je préférerais vérifier qu'il est toujours en vie, répondit Bolan

en se déplaçant pour avoir un meilleur point de vue.

— Pas de problème. Il a récolté quelques coquards en voulant jouer au plus malin, mais ça aurait pu être pire.

Bolan vit Romano qui sortait de la chambre principale du penthouse derrière un bouclier humain. L'homme qu'il tenait devant lui était barbu et il avait quelques contusions sur la partie droite du visage. Ses yeux noirs étincelaient de rage. La rage de la défaite. Romano tenait un pistolet dont le canon était coincé juste derrière son oreille gauche.

Bolan connaissait ce type, pour avoir vu sa photo au Ranch.

Ton patron.

Romano avait confondu ses ennemis. Il avait parié, et il avait perdu.

— Bon, tu l'as vu, maintenant, dit le mafieux. On avait fait un marché, hein ?

— Où est-il, mon patron ? demanda Bolan en levant le 93-R, qu'il tenait à deux mains.

— Ne joue pas au con, l'ami. Tu...

Romano écarquilla les yeux.

— Hé ! mais qui tu es ?

— Un agent de recouvrement, en quelque sorte. Or, il se trouve que tu as de sérieux impayés.

— Mais t'es pas... je veux dire... il t'intéresse, ce type, oui ou non ?

— Je vais t'en débarrasser. Mais il m'importe moins que ta vie.

— Prends-le, alors ! aboya Romano.

Et il poussa Kasim al-Bari de toutes ses forces vers l'avant, tout en dirigeant son arme vers Bolan.

L'Exécuteur et le mafieux tirèrent en même temps. Les balles transpercèrent le terroriste par l'avant et par l'arrière, et il grimaça horriblement. Ses jambes se dérochèrent et il tomba. Bolan pressa alors la détente du Beretta à trois reprises, très vite, et neuf projectiles terminèrent leur course à six mètres de là, dans le torse et le visage de Tony Romano. Le mafieux laissa échapper son arme. Le corps tout tordu, il s'écroula.

Le Guerrier marqua une pause, une seconde tout au plus, puis il entendit une alarme qui se déclenchait quelque part dans la tour. Il

revint rapidement sur ses pas, jusqu'à l'escalier de service.

L'ascenseur était évidemment exclu, pour rejoindre le bas de l'immeuble, mais il avait de l'énergie à brûler. Il serait parti depuis longtemps quand la police et les secours arriveraient.

Il se demanda furtivement ce qui allait advenir de Gil Favor, maintenant qu'on n'avait plus besoin de lui pour témoigner. Le Guerrier décida que ça n'avait pas beaucoup d'importance. L'escroc était passé du mauvais côté de la barrière, par rapport à la loi, et il y resterait sans doute pour toujours.

C'était un petit poisson qui était allé nager au côté des requins. Et, d'expérience, l'Exécuteur savait que, quoi qu'il arrive, il ne se passerait pas beaucoup de temps avant qu'un de ces prédateurs ne provoque une rencontre mortelle.

Mais ce n'était plus son affaire...